HISTOIRE NATURELLE

DE BUFFON.

QUADRUPEDES.

TOME I.

HISTOIRE NATURELLE DE BUFFON,

classée par ordres, genres et espèces, d'après le système de Linné;

AVEC LES CARACTÈRES GÉNÉRIQUES et la nomenclature Linéenne;

Par RENÉ-RICHARD CASTEL, auteur du poëme des *Plantes*.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME IV.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.

A PARIS,

Chez DETERVILLE, rue du Battoir, n° 16.

AN X — 1802.

HISTOIRE NATURELLE

DE BUFFON,

classée par ordres, genres et espèces, d'après le système de Linné;

AVEC LES CARACTÈRES GÉNÉRIQUES et la nomenclature Linnéenne;

Par [illegible], auteur du poème des [illegible].

[illegible] ÉDITION.

TOME IV.

DE L'IMPRIMERIE DE [illegible]

A PARIS,

[illegible], rue du Battoir, n° [illegible].

AN [illegible]



Deseve del. Le Vilain Sculp.

EUROPÉENS.

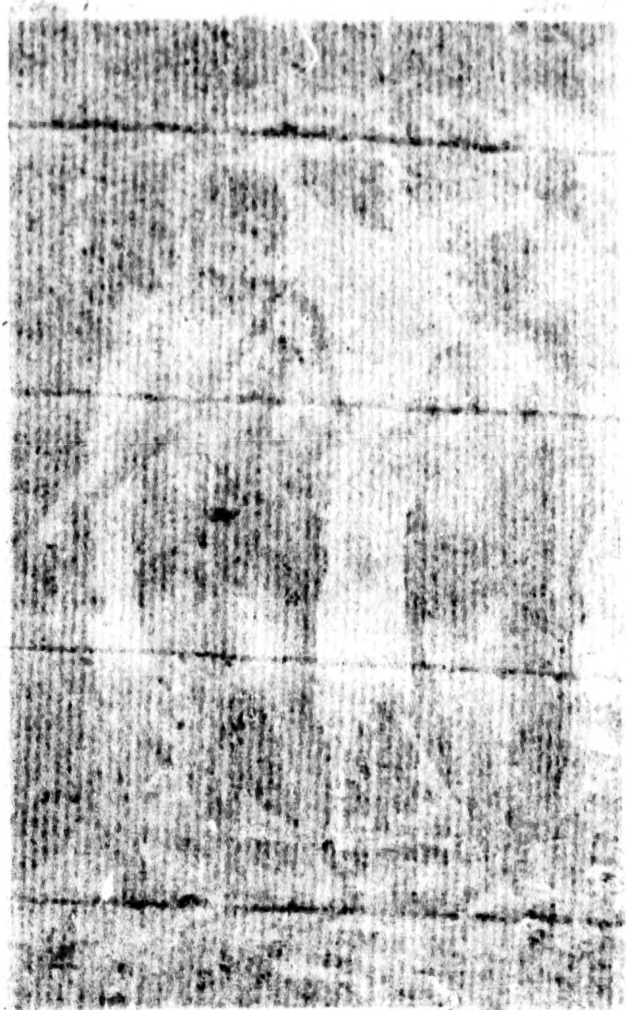
HISTOIRE NATURELLE

DE L'HOMME.

DE LA NATURE DE L'HOMME.

Pluralité de l'espèce humaine.

Quelque intérêt que nous ayons à nous connoître nous-mêmes, je ne sais si nous ne connoissons pas mieux tout ce qui n'est pas nous. Pourvus par la nature, d'organes uniquement destinés à notre conservation, nous ne les employons qu'à recevoir les impressions étrangères, nous ne cherchons qu'à nous répandre au dehors, et à exister hors de nous; trop occupés à multiplier les fonctions de nos sens, et à augmenter l'étendue extérieure de



HISTOIRE NATURELLE

DE L'HOMME.

DE LA NATURE DE L'HOMME.

Variétés de l'espèce humaine.

QUELQU'INTÉRÊT que nous ayons à nous connoître nous-mêmes, je ne sais si nous ne connoissons pas mieux tout ce qui n'est pas nous. Pourvus, par la nature, d'organes uniquement destinés à notre conservation, nous ne les employons qu'à recevoir les impressions étrangères, nous ne cherchons qu'à nous répandre au-dehors, et à exister hors de nous; trop occupés à multiplier les fonctions de nos sens, et à augmenter l'étendue extérieure de

notre être, rarement faisons-nous usage de ce sens intérieur qui nous réduit à nos vraies dimensions, et qui sépare de nous tout ce qui n'en est pas; c'est cependant de ce sens dont il faut nous servir si nous voulons nous connoître, c'est le seul par lequel nous puissions nous juger : mais comment donner à ce sens son activité et toute son étendue ? comment dégager notre ame, dans laquelle il réside, de toutes les illusions de notre esprit? Nous avons perdu l'habitude de l'employer, elle est demeurée sans exercice au milieu du tumulte de nos sensations corporelles, elle s'est desséchée par le feu de nos passions; le cœur, l'esprit, les sens, tout a travaillé contr'elle.

Cependant inaltérable dans sa substance, impassible par son essence, elle est toujours la même; sa lumière offusquée a perdu son éclat sans rien perdre de sa force, elle nous éclaire moins, mais elle nous guide aussi sûrement :

recueillons, pour nous conduire, ces rayons qui parviennent encore jusqu'à nous, l'obscurité qui nous environne diminuera; et si la route n'est pas également éclairée d'un bout à l'autre, au moins aurons-nous un flambeau avec lequel nous marcherons sans nous égarer.

Le premier pas et le plus difficile que nous ayons à faire pour parvenir à la connoissance de nous-mêmes, est de reconnoître nettement la nature des deux substances qui nous composent; dire simplement que l'une est inétendue, immatérielle, immortelle, et que l'autre est étendue, matérielle et mortelle, se réduit à nier de l'une ce que nous assurons de l'autre; quelle connoissance pouvons-nous acquérir par cette voie de négation? ces expressions privatives ne peuvent représenter aucune idée réelle et positive: mais dire que nous sommes certains de l'existence de la première, et peu assurés de

l'existence de l'autre; que la substance de l'une est simple, indivisible, et qu'elle n'a qu'une forme, puisqu'elle ne se manifeste que par une seule modification qui est la pensée; que l'autre est moins une substance qu'un sujet capable de recevoir des espèces de formes relatives à celles de nos sens, toutes aussi incertaines, toutes aussi variables que la nature même de ces organes, c'est établir quelque chose, c'est attribuer à l'une et à l'autre des propriétés différentes, c'est leur donner des attributs positifs et suffisans pour parvenir au premier degré de connoissance de l'une et de l'autre, et commencer à les comparer.

Pour peu qu'on ait réfléchi sur l'origine de nos connoissances, il est aisé de s'appercevoir que nous ne pouvons en acquérir que par la voie de la comparaison; ce qui est absolument incomparable, est entièrement incompréhensible : Dieu est le seul exemple

que nous puissions donner ici ; il ne peut être compris, parce qu'il ne peut être comparé ; mais tout ce qui est susceptible de comparaison, tout ce que nous pouvons appercevoir par des faces différentes, tout ce que nous pouvons considérer relativement, peut toujours être du ressort de nos connoissances ; plus nous aurons de sujets de comparaison, de côtés différens, de points particuliers sous lesquels nous pourrons envisager notre objet, plus aussi nous aurons de moyens pour le connoître, et de facilité à réunir les idées sur lesquelles nous devons fonder notre jugement.

L'existence de notre ame nous est démontrée, ou plutôt nous ne faisons qu'un, cette existence et nous : être et penser, sont pour nous la même chose ; cette vérité est intime et plus qu'intuitive, elle est indépendante de nos sens, de notre imagination, de notre mémoire, et de toutes nos autres

facultés relatives. L'existence de notre corps et des autres objets extérieurs, est douteuse pour quiconque raisonne sans préjugé ; car cette étendue en longueur, largeur et profondeur, que nous appelons notre corps, et qui semble nous appartenir de si près, qu'est-elle autre chose sinon un rapport de nos sens ? les organes matériels de nos sens, que sont-ils eux-mêmes, sinon des convenances avec ce qui les affecte ? et notre sens intérieur, notre ame a-t-elle rien de semblable, rien qui lui soit commun avec la Nature de ces organes extérieurs ? la sensation excitée dans notre ame par la lumière ou par le son, ressemble-t-elle à cette matière ténue qui semble propager la lumière, ou bien à ce trémoussement que le son produit dans l'air ? ce sont nos yeux et nos oreilles qui ont avec ces matières toutes les convenances nécessaires, parce que ces organes sont en effet de la même nature que cette matière elle-

même ; mais la sensation que nous éprouvons n'a rien de commun, rien de semblable ; cela seul ne suffiroit-il pas pour nous prouver que notre ame est en effet d'une nature différente de celle de la matière ?

Nous sommes donc certains que la sensation intérieure est tout-à-fait différente de ce qui peut la causer, et nous voyons déjà que s'il existe des choses hors de nous, elles sont en elles-mêmes tout-à-fait différentes de ce que nous les jugeons, puisque la sensation ne ressemble en aucune façon à ce qui peut la causer, dès-lors ne doit-on pas conclure que ce qui cause nos sensations, est nécessairement et par sa nature toute autre chose que ce que nous croyons ? cette étendue que nous appercevons par les yeux, cette impénétrabilité dont le toucher nous donne une idée, toutes ces qualités réunies qui constituent la matière, pourroient bien ne pas exister, puisque notre sen-

sation intérieure, et ce qu'elle nous représente par l'étendue, l'impénétrabilité, &c. n'est nullement étendue ni impénétrable, et n'a même rien de commun avec ces qualités.

Si l'on fait attention que notre ame est souvent pendant le sommeil et l'absence des objets, affectée de sensations; que ces sensations sont quelquefois fort différentes de celles qu'elle a éprouvées par la présence de ces mêmes objets en faisant usage des sens, ne viendra-t-on pas à penser que cette présence des objets n'est pas nécessaire à l'existence de ces sensations, et que par conséquent notre ame et nous, pouvons exister tout seuls et indépendamment de ces objets? car dans le sommeil et après la mort notre corps existe, il a même le genre d'existence qu'il peut comporter, il est le même qu'il étoit auparavant; cependant l'ame ne s'apperçoit plus de l'existence du corps, il a cessé d'être pour nous : or je demande si

quelque chose qui peut être, et ensuite n'être plus, si cette chose qui nous affecte d'une manière toute différente de ce qu'elle est, ou de ce qu'elle a été, peut être quelque chose d'assez réel pour que nous ne puissions pas douter de son existence.

Cependant nous pouvons croire qu'il y a quelque chose hors de nous, mais nous n'en sommes pas sûrs; au lieu que nous sommes assurés de l'existence réelle de tout ce qui est en nous; celle de notre ame est donc certaine, et celle de notre corps paroît douteuse, dès qu'on vient à penser que la matière pourroit bien n'être qu'un mode de notre ame, une de ses façons de voir; notre ame voit de cette façon quand nous veillons, elle voit d'une autre façon pendant le sommeil, elle verra d'une manière bien plus différente encore après notre mort; et tout ce qui cause aujourd'hui ses sensations, la matière, en général, pourroit bien ne

pas plus exister pour elle alors, que notre propre corps, qui ne sera plus rien pour nous.

Mais admettons cette existence de la matière, et quoiqu'il soit impossible de la démontrer, prêtons-nous aux idées ordinaires, et disons qu'elle existe, et qu'elle existe même comme nous la voyons; nous trouverons, en comparant notre ame avec cet objet matériel, des différences si grandes, des oppositions si marquées, que nous ne pourrons pas douter un instant qu'elle ne soit d'une nature totalement différente, et d'un ordre infiniment supérieur.

Notre ame n'a qu'une forme très-simple, très-générale, très constante; cette forme est la pensée, il nous est impossible d'appercevoir notre ame autrement que par la pensée; cette forme n'a rien de divisible, rien d'étendu, rien de pénétrable, rien de matériel; donc le sujet de cette forme,

notre ame, est indivisible et immatérielle : notre corps, au contraire, et tous les autres corps ont plusieurs formes, chacune de ces formes est composée, divisible, variable, destructible, et toutes sont relatives aux différens organes avec lesquels nous les appercevons ; notre corps, et toute la matière, n'a donc rien de constant, rien de réel, rien de général par où nous puissions la saisir et nous assurer de la connoître. Un aveugle n'a nulle idée de l'objet matériel qui nous représente les images des corps ; un lépreux dont la peau seroit insensible, n'auroit aucune des idées que le toucher fait naître ; un sourd ne peut connoître les sons ; qu'on détruise successivement ces trois moyens de sensations dans l'homme qui en est pourvu, l'ame n'en existera pas moins, ses fonctions intérieures subsisteront, et la pensée se manifestera toujours au-dedans de lui-même : ôtez, au contraire,

toutes ses qualités à la matière, ôtez-lui ses couleurs, son étendue, sa solidité et toutes les autres propriétés relatives à nos sens, vous l'anéantirez; notre ame est donc impérissable, et la matière peut et doit périr.

Il en est de même des autres facultés de notre ame comparées à celles de notre corps, et aux propriétés les plus essentielles à toute matière. L'ame veut et commande, le corps obéit tout autant qu'il le peut; l'ame s'unit intimement à tel objet qu'il lui plaît; la distance, la grandeur, la figure, rien ne peut nuire à cette union lorsque l'ame la veut; elle se fait, et se fait en un instant; le corps ne peut s'unir à rien, il est blessé de tout ce qui le touche de trop près, il lui faut beaucoup de temps pour s'approcher d'un autre corps, tout lui résiste, tout est obstacle, son mouvement cesse au moindre choc. La volonté n'est-elle donc qu'un mouvement corporel, et la

contemplation un simple attouchement ? comment cet attouchement pourroit-il se faire sur un objet éloigné, sur un sujet abstrait ? comment ce mouvement pourroit-il s'opérer en un instant indivisible ? a-t-on jamais conçu de mouvement sans qu'il y eût de l'espace et du temps ? la volonté, si c'est un mouvement, n'est donc pas un mouvement matériel ; et si l'union de l'ame à son objet est un attouchement, un contact, cet attouchement ne se fait-il pas au loin ? ce contact n'est-il pas une pénétration ? qualités absolument opposées à celles de la matière, et qui ne peuvent par conséquent appartenir qu'à un être immatériel.

Mais je crains de m'être déjà trop étendu sur un sujet que bien des gens regarderont peut-être comme étranger à notre objet ; des considérations sur l'ame doivent-elles se trouver dans un livre d'Histoire Naturelle ? J'avoue que je serois peu touché de cette ré-

flexion, si je me sentois assez de force pour traiter dignement des matières aussi élevées, et que je n'ai abrégé mes pensées que par la crainte de ne pouvoir comprendre ce grand sujet dans toute son étendue. Pourquoi vouloir retrancher de l'Histoire Naturelle de l'homme, l'histoire de la partie la plus noble de son être? pourquoi l'avilir mal-à-propos, et vouloir nous forcer à ne le voir que comme un animal, tandis qu'il est en effet d'une nature très-différente, très-distinguée, et si supérieure à celle des bêtes, qu'il faudroit être aussi peu éclairé qu'elles le sont pour pouvoir les confondre?

Il est vrai que l'homme ressemble aux animaux par ce qu'il a de matériel, et qu'en voulant le comprendre dans l'énumération de tous les êtres naturels, on est forcé de le mettre dans la classe des animaux; mais, comme je l'ai déjà fait sentir, la nature n'a ni classes ni genres, elle ne com-

prend que des individus ; ces genres et ces classes sont l'ouvrage de notre esprit, ce ne sont que des idées de convention; et lorsque nous mettons l'homme dans l'une de ces classes, nous ne changeons pas la réalité de son être, nous ne dérogeons point à sa noblesse, nous n'altérons pas sa condition, enfin nous n'ôtons rien à la supériorité de la nature humaine sur celle des brutes, nous ne faisons que placer l'homme avec ce qui lui ressemble le plus, en donnant même à la partie matérielle de son être le premier rang.

En comparant l'homme avec l'animal, on trouvera dans l'un et dans l'autre un corps, une matière organisée, des sens, de la chair et du sang, du mouvement, et une infinité de choses semblables ; mais toutes ces ressemblances sont extérieures, et ne suffisent pas pour nous faire prononcer que la nature de l'homme est semblable à celle de l'animal : pour juger de

la nature de l'un et de l'autre, il faudroit connoître les qualités intérieures de l'animal aussi bien que nous connoissons les nôtres ; et comme il n'est pas possible que nous ayons jamais connoissance de ce qui se passe à l'intérieur de l'animal, comme nous ne saurons jamais de quel ordre, de quelle espèce peuvent être ses sensations relativement à celles de l'homme, nous ne pouvons juger que par les effets, nous ne pouvons que comparer les résultats des opérations naturelles de l'un et de l'autre.

Voyons donc ces résultats en commençant par avouer toutes les ressemblances particulières, et en n'examinant que les différences, même les plus générales. On conviendra que le plus stupide des hommes suffit pour conduire le plus spirituel des animaux; il le commande et le fait servir à ses usages, et c'est moins par force et par adresse que par supériorité de nature,

et parce qu'il a un projet raisonné, un ordre d'actions et une suite de moyens par lesquels il contraint l'animal à lui obéir; car nous ne voyons pas que les animaux qui sont plus forts et plus adroits, commandent aux autres, et les fassent servir à leur usage : les plus forts mangent les plus foibles ; mais cette action ne suppose qu'un besoin, un appétit, qualités fort différentes de celle qui peut prodnire une suite d'actions dirigées vers le même but. Si les animaux étoient doués de cette faculté, n'en verrions-nous pas quelques-uns prendre l'empire sur les autres et les obliger à leur chercher la nourriture, à les veiller, à les garder, à les soulager lorsqu'ils sont malades ou blessés ? Or il n'y a parmi tous les animaux aucune marque de cette subordinatiou, aucune apparence que quelqu'un d'entr'eux connoisse ou sente la supériorité de sa nature sur celle des autres ; par conséquent on doit penser qu'ils sont en

effet tous de même nature, et en même temps on doit conclure que celle de l'homme est non-seulement fort au-dessus de celle de l'animal, mais qu'elle est aussi tout-à-fait différente.

L'homme rend par un signe extérieur ce qui se passe au-dedans de lui, il communique sa pensée par la parole, ce signe est commun à toute l'espèce humaine : l'homme sauvage parle comme l'homme policé, et tous deux parlent naturellement, et parlent pour se faire entendre. Aucun des animaux n'a ce signe de la pensée ; ce n'est pas, comme on le croit ordinairement, faute d'organes ; la langue du singe a paru aux anatomistes aussi parfaite que celle de l'homme. Le singe parleroit donc s'il pensoit ; si l'ordre de ses pensées avoit quelque chose de commun avec les nôtres, il parleroit notre langue ; et en supposant qu'il n'eût que des pensées de singes, il parleroit aux autres singes ; mais on ne les a jamais vus s'entre-

tenir ou discourir ensemble. Ils n'ont donc pas même un ordre, une suite de pensées à leur façon : bien loin d'en avoir de semblables aux nôtres, il ne se passe à leur intérieur rien de suivi, rien d'ordonné, puisqu'ils n'expriment rien par des signes combinés et arrangés ; ils n'ont donc pas la pensée, même au plus petit degré.

Il est si vrai que ce n'est pas faute d'organes que les animaux ne parlent pas, qu'on en connoît de plusieurs espèces auxquels on apprend à prononcer des mots, et même à répéter des phrases assez longues, et peut-être y en auroit-il un grand nombre d'autres auxquels on pourroit, si l'on vouloit s'en donner la peine, faire articuler quelques sons ; mais jamais on n'est parvenu à leur faire naître l'idée que ces mots expriment. Ils semblent ne les répéter, et même ne les articuler que comme un écho ou une machine artificielle les répéteroit ou les articu-

leroit ; ce ne sont pas les puissances mécaniques ou les organes matériels, mais c'est la puissance intellectuelle, c'est la pensée qui leur manque.

C'est donc parce qu'une langue suppose une suite de pensées, que les animaux n'en ont aucune ; car, quand même on voudroit leur accorder quelque chose de semblable à nos premières appréhensions et à nos sensations les plus grossières et les plus machinales, il paroît certain qu'ils sont incapables de former cette association d'idées, qui seule peut produire la réflexion dans laquelle cependant consiste l'essence de la pensée, c'est parce qu'ils ne peuvent joindre ensemble aucune idée, qu'ils ne pensent ni ne parlent ; c'est par la même raison qu'ils n'inventent et ne perfectionnent rien. S'ils étoient doués de la puissance de réfléchir, même au plus petit degré, ils seroient capables de quelque espèce de progrès, ils acquerroient plus d'industrie ; les

castors d'aujourd'hui bâtiroient avec plus d'art et de solidité que ne bâtissoient les premiers castors ; l'abeille perfectionneroit encore tous les jours la cellule qu'elle habite : car si on suppose que cette cellule est aussi parfaite qu'elle peut l'être, on donne à cet insecte plus d'esprit que nous n'en avons, on lui accorde une intelligence supérieure à la nôtre, par laquelle il appercevroit tout d'un coup le dernier point de perfection auquel il doit porter son ouvrage, tandis que nous-mêmes ne voyons jamais clairement ce point, et qu'il nous faut beaucoup de réflexions, de temps et d'habitude pour perfectionner le moindre de nos arts.

D'où peut venir cette uniformité dans tous les ouvrages des animaux ? pourquoi chaque espèce ne fait-elle jamais que la même chose de la même façon, et pourquoi chaque individu ne la fait-il ni mieux ni plus mal qu'un

autre individu ? y a-t-il de plus forte preuve que leurs opérations ne sont que des résultats mécaniques et purement matériels ? car s'ils avoient la moindre étincelle de la lumière qui nous éclaire ; on trouveroit au moins de la variété si on ne voyoit pas de la perfection dans leurs ouvrages ; chaque individu de la même espèce feroit quelque chose d'un peu différent de ce qu'auroit fait un autre individu : mais non, tous travaillent sur le même modèle, l'ordre de leurs actions est tracé dans l'espèce entière, il n'appartient point à l'individu ; et si l'on vouloit attribuer une ame aux animaux, on seroit obligé à n'en faire qu'une pour chaque espèce, à laquelle chaque individu participeroit également : cette ame seroit donc nécessairement divisible, par conséquent elle seroit matérielle et fort différente de la nôtre.

Car pourquoi mettons-nous au con-

traire tant de diversité et de variété dans nos productions et dans nos ouvrages ? pourquoi l'imitation servile nous coûte-t-elle plus qu'un nouveau dessin ? C'est parce que notre ame est à nous, qu'elle est indépendante de celle d'un autre ; que nous n'avons rien de commun avec notre espèce que la matière de notre corps, et que ce n'est en effet que par les dernières de nos facultés que nous ressemblons aux animaux.

Si les sensations intérieures appartenoient à la matière et dépendoient des organes corporels, ne verrions-nous pas parmi les animaux de même espèce, comme parmi les hommes, des différences marquées dans leurs ouvrages ? Ceux qui seroient les mieux organisés ne feroient-ils pas leurs nids, leurs cellules ou leurs coques d'une manière plus solide, plus élégante, plus commode ? et si quelqu'un avoit plus de génie qu'un autre, pourroit-il

ne le pas manifester de cette façon ? Or, tout cela n'arrive pas et n'est jamais arrivé ; le plus ou moins de perfection des organes corporels n'influe donc pas sur la nature des sensations intérieures ; n'en doit-on pas conclure que les animaux n'ont point de sensations de cette espèce, qu'elles ne peuvent appartenir à la matière, ni dépendre pour leur nature des organes corporels ! Ne faut-il pas par conséquent qu'il y ait en nous une substance différente de la matière, qui soit le sujet et la cause qui produit et reçoit ces sensations ?

Mais ces preuves de l'immatérialité de notre ame peuvent s'étendre encore plus loin. Nous avons dit que la nature marche toujours, et agit en tout par degrés imperceptibles et par nuances ; cette vérité, qui d'ailleurs ne souffre aucune exception, se dément ici tout-à-fait. Il y a une distance infinie entre les facultés de l'homme et celles du plus parfait animal ; preuve évidente

que l'homme est d'une différente nature, que seul il fait une classe à part, de laquelle il faut descendre en parcourant un espace infini avant que d'arriver à celle des animaux ; car, si l'homme étoit de l'ordre des animaux, il y auroit dans la nature un certain nombre d'êtres moins parfaits que l'homme et plus parfaits que l'animal, par lesquels on descendroit insensiblement et par nuances de l'homme au singe; mais cela n'est pas, on passe tout d'un coup de l'être pensant à l'être matériel, de la puissance intellectuelle à la force mécanique, de l'ordre et du dessein au mouvement aveugle, de la réflexion à l'appétit.

En voilà plus qu'il n'en faut pour nous démontrer l'excellence de notre nature, et la distance immense que la bonté du créateur a mise entre l'homme et la bête : l'homme est un être raisonnable, l'animal est un être san raison ; et comme il n'y a point de

milieu entre le positif et le négatif, comme il n'y a point d'êtres intermédiaires entre l'être raisonnable et l'être sans raison, il est évident que l'homme est d'une nature entièrement différente de celle de l'animal, qu'il ne lui ressemble que par l'extérieur, et que le juger par cette ressemblance matérielle, c'est se laisser tromper par l'apparence, et fermer volontairement les yeux à la lumière qui doit nous la faire distinguer de la réalité.

Après avoir considéré l'homme intérieur, et avoir démontré la spiritualité de son ame, nous pouvons maintenant examiner l'homme extérieur, et faire l'histoire de son corps : parcourons les différens âges de sa vie, et conduisons-le à cet instant où il doit se séparer de la partie visible de lui-même, l'abandonner, et la rendre à la masse commune de la matière à laquelle elle appartient.

De l'enfance.

Si quelque chose est capable de nous donner une idée de notre foiblesse, c'est l'état où nous nous trouvons immédiatement après la naissance. Incapable de faire encore aucun usage de ses organes et de se servir de ses sens, l'enfant qui naît a besoin de secours de toute espèce, c'est une image de misère et de douleur; il est, dans ces premiers temps, plus foible qu'aucun des animaux; sa vie incertaine et chancelante paroît devoir finir à chaque instant, il ne peut se soutenir ni se mouvoir, à peine a-t-il la force nécessaire pour exister et pour annoncer par des gémissemens les souffrances qu'il éprouve, comme si la nature vouloit l'avertir qu'il est né pour souffrir, et qu'il ne vient prendre place dans l'espèce humaine que pour en partager les infirmités et les peines.

Ne dédaignons pas de jeter les yeux sur un état par lequel nous avons tous commencé ; voyons-nous au berceau, passons même sur le dégoût que peut donner le détail des soins que cet état exige, et cherchons par quels degrés cette machine délicate, ce corps naissant et à peine vivant, vient à prendre du mouvement, de la consistance et des forces.

L'enfant qui naît, passe d'un élément dans un autre ; au sortir de l'eau qui l'environnoit de toutes parts dans le sein de sa mère, il se trouve exposé à l'air, et il éprouve dans l'instant les impressions de ce fluide actif : l'air agit sur les nerfs de l'odorat et sur les organes de la respiration ; cette action produit une secousse, une espèce d'éternuement qui soulève la capacité de la poitrine, et donne à l'air la liberté d'entrer dans les poumons ; il dilate leurs vésicules et les gonfle ; il s'y échauffe, et s'y raréfie jusqu'à un cer-

tain degré, après quoi le ressort des fibres dilatées réagit sur ce fluide léger, et le fait sortir des poumons. Nous n'entreprendrons pas d'expliquer ici les causes du mouvement alternatif et continuel de la respiration, nous nous bornerons à parler des effets : cette fonction est essentielle à l'homme et à plusieurs espèces d'animaux, c'est ce mouvement qui entretient la vie ; s'il cesse, l'animal périt ; aussi la respiration ayant une fois commencé, elle ne finit qu'à la mort ; et dès que le fœtus respire pour la première fois, il continue à respirer sans interruption : cependant on peut croire avec quelque fondement que le trou ovale ne se forme pas tout-à-coup au moment de la naissance, et que par conséquent une partie du sang doit continuer à passer par cette ouverture, tout le sang ne doit donc pas entrer d'abord dans les poumons, et peut-être pourroit-on priver de l'air l'enfant nouveau-né

pendant un temps considérable, sans que cette privation lui causât la mort. Je fis, il y a environ dix ans, une expérience sur de petits chiens, qui semble prouver la possibilité de ce que je viens de dire : j'avois pris la précaution de mettre la mère, qui étoit une grosse chienne de l'espèce des plus grands lévriers, dans un baquet rempli d'eau chaude, et l'ayant attachée de façon que les parties de derrière trempoient dans l'eau, elle mit bas trois chiens dans cette eau, et ces petits animaux se trouvèrent au sortir de leurs enveloppes dans un liquide aussi chaud que celui d'où ils sortoient; on aida la mère dans l'accouchement, on accommoda et on lava dans cette eau les petits chiens, ensuite on les fit passer dans un plus petit baquet rempli de lait chaud, sans leur donner le temps de respirer. Je les fis mettre dans du lait au lieu de les laisser dans l'eau, afin qu'ils pussent prendre de la

nourriture s'ils en avoient besoin ; on les retint dans le lait où ils étoient plongés, et ils y demeurèrent pendant plus d'une demi-heure, après quoi les ayant retirés les uns après les autres, je les trouvai tous trois vivans ; ils commencèrent à respirer et à rendre quelqu'humeur par la gueule ; je les laissai respirer pendant une demi-heure, et ensuite on les replongea dans le lait que l'on avoit fait réchauffer pendant ce temps ; je les y laissai pendant une seconde demi-heure, et les ayant ensuite retirés, il y en avoit deux qui étoient vigoureux, et qui ne paroissoient pas avoir souffert de la privation de l'air, mais le troisième me paroissoit être languissant ; je ne jugeai pas à propos de le replonger une seconde fois ; je le fis porter à la mère ; elle avoit d'abord fait ces trois chiens dans l'eau, et ensuite elle en avoit encore fait six autres. Ce petit chien qui étoit né dans l'eau, qui d'abord avoit

passé plus d'une demi-heure dans le lait avant d'avoir respiré, et encore une autre demi-heure après avoir respiré, n'en étoit pas fort incommodé, car il fut bientôt rétabli sous la mère, et il vécut comme les autres. Des six qui étoient nés dans l'air, j'en fis jeter quatre, de sorte qu'il n'en restoit alors à la mère que deux de ces six, et celui qui étoit né dans l'eau. Je continuai ces épreuves sur les deux autres qui étoient dans le lait, je les laissai respirer une seconde fois pendant une heure environ, ensuite je les fis mettre de nouveau dans le lait chaud, où ils se trouvèrent plongés pour la troisième fois, je ne sais s'ils en avalèrent ou non, ils restèrent dans ce liquide pendant une demi-heure, et lorsqu'on les en tira ils paroissoient être presque aussi vigoureux qu'auparavant; cependant, les ayant fait porter à la mère, l'un des deux mourut le même jour, mais je ne pus savoir si c'étoit

par accident ou pour avoir souffert dans le temps qu'il étoit plongé dans la liqueur, et qu'il étoit privé de l'air; l'autre vécut aussi bien que le premier, et ils prirent tous deux autant d'accroissement que ceux qui n'avoient pas subi cette épreuve. Je n'ai pas suivi ces expériences plus loin, mais j'en ai assez vu pour être persuadé que la respiration n'est pas aussi absolument nécessaire à l'animal nouveau-né qu'à l'adulte, et qu'il seroit peut-être possible, en s'y prenant avec précaution, d'empêcher de cette façon le trou ovale de se fermer, et de faire par ce moyen d'excellens plongeurs, et des espèces d'animaux amphibies, qui vivroient également dans l'air et dans l'eau.

L'air trouve ordinairement en entrant pour la première fois dans les poumons de l'enfant, quelque obstacle, causé par la liqueur qui s'est amassée dans la trachée-artère; cet obstacle est plus ou moins grand à propor-

tion de la viscosité de cette liqueur, mais l'enfant en naissant relève sa tête qui étoit penchée en avant sur sa poitrine, et par ce mouvement il alonge le canal de la trachée-artère ; l'air trouve place dans ce canal au moyen de cet agrandissement ; il force la liqueur dans l'intérieur du poumon ; et en dilatant les bronches de ce viscère, il distribue sur leurs parois la mucosité qui s'opposoit à son passage, le superflu de cette humidité est bientôt desséché par le renouvellement de l'air, ou si l'enfant en est incommodé, il tousse, et enfin il s'en débarrasse par l'expectoration ; on la voit couler de sa bouche, car il n'a pas encore la force de cracher.

Comme nous ne nous souvenons de rien de ce qui nous arrive alors, nous ne pouvons guère juger du sentiment que produit l'impression de l'air sur l'enfant nouveau-né ; il paroît seulement que les gémissemens et les cris

qui se font entendre dans le moment qu'il respire, sont des signes peu équivoques de la douleur que l'action de l'air lui fait ressentir. L'enfant est en effet, jusqu'au moment de sa naissance, accoutumé à la douce chaleur d'un liquide tranquille, et on peut croire que l'action d'un fluide dont la température est inégale, ébranle trop violemment les fibres délicates de son corps; il paroît être également sensible au chaud et au froid, il gémit en quelque situation qu'il se trouve, et la douleur paroît être sa première et son unique sensation.

La plupart des animaux ont encore les yeux fermés pendant quelques jours après leur naissance; l'enfant les ouvre aussi-tôt qu'il est né, mais ils sont fixes et ternes, on n'y voit pas ce brillant qu'ils auront dans la suite, ni le mouvement qui accompagne la vision; cependant la lumière qui les frappe, semble faire impression, puisque la

prunelle qui a déjà jusqu'à une ligne et demie ou deux de diamètre, s'étrécit ou s'élargit à une lumière plus forte ou plus foible, en sorte qu'on pourroit croire qu'elle produit déjà une espèce de sentiment; mais ce sentiment est fort obtus, le nouveau-né ne distingue rien, car ses yeux, même en prenant du mouvement, ne s'arrêtent sur aucun objet; l'organe est encore imparfait, la cornée est ridée, et peut-être la rétine est-elle aussi trop molle pour recevoir les images des objets et donner la sensation de la vue distincte. Il paroît en être de même des autres sens, ils n'ont pas encore pris une certaine consistance nécessaire à leurs opérations; et lors même qu'ils sont arrivés à cet état, il se passe encore beaucoup de temps avant que l'enfant puisse avoir des sensations justes et complètes. Les sens sont des espèces d'instrumens dont il faut apprendre à se servir; celui de la vue, qui paroît être

le plus noble et le plus admirable, est en même temps le moins sûr et le plus illusoire; ses sensations ne produiroient que des jugemens faux, s'ils n'étoient à tout instant rectifiés par le témoignage du toucher; celui-ci est le sens solide, c'est la pierre de touche et la mesure de tous les autres sens, c'est le seul qui soit absolument essentiel à l'animal, c'est celui qui est universel et qui est répandu dans toutes les parties de son corps; cependant ce sens même n'est pas encore parfait dans l'enfant au moment de sa naissance, il donne à la vérité des signes de douleur par ses gémissemens et ses cris, mais il n'a encore aucune expression pour marquer le plaisir; il ne commence à rire qu'au bout de quarante jours, c'est aussi le temps auquel il commence à pleurer, car auparavant les cris et les gémissemens ne sont point accompagnés de larmes. Il ne paroît donc aucun signe des passions sur le

visage du nouveau-né, les parties de la face n'ont pas même toute la consistance et tout le ressort nécessaires à cette espèce d'expression des sentimens de l'ame; toutes les autres parties du corps, encore foibles et délicates, n'ont que des mouvemens incertains et mal assurés; il ne peut pas se tenir debout, ses jambes et ses cuisses sont encore pliées par l'habitude qu'il a contractée dans le sein de sa mère, il n'a pas la force d'étendre les bras ou de saisir quelque chose avec la main; si on l'abandonnoit, il resteroit couché sur le dos sans pouvoir se retourner.

En réfléchissant sur ce que nous venons de dire, il paroît que la douleur que l'enfant ressent dans les premiers temps, et qu'il exprime par des gémissemens, n'est qu'une sensation corporelle, semblable à celle des animaux qui gémissent aussi dès qu'ils sont nés, et que les sensations de l'ame ne com-

mencent à se manifester qu'au bout de quarante jours ; car le rire et les larmes sont des produits de deux sensations intérieures, qui toutes deux dépendent de l'action de l'ame. La première est une émotion agréable qui ne peut naître qu'à la vue ou par le souvenir d'un objet connu, aimé et desiré; l'autre est un ébranlement désagréable, mêlé d'attendrissement et d'un retour sur nous-mêmes ; toutes deux sont des passions qui supposent des connoissances, des comparaisons et des réflexions ; aussi le rire et les pleurs sont-ils des signes particuliers à l'espèce humaine pour exprimer le plaisir ou la douleur de l'ame, tandis que les cris, les mouvemens et les autres signes des douleurs et des plaisirs du corps, sont communs à l'homme et à la plupart des animaux.

Mais revenons aux parties matérielles et aux affections du corps : la grandeur de l'enfant né à terme est ordi-

nairement de vingt-un pouces, il en naît cependant de beaucoup plus petits, et il y en a même qui n'ont que quatorze pouces, quoiqu'ils aient atteint le terme de neuf mois; quelques autres, au contraire, ont plus de vingt-un pouces. La poitrine des enfans de vingt-un pouces, mesurée sur la longueur du sternum, a près de trois pouces, et seulement deux lorsque l'enfant n'en a que quatorze. A neuf mois le fœtus pèse ordinairement douze livres, et quelquefois jusqu'à quatorze: la tête du nouveau-né est plus grosse à proportion que le reste du corps; et cette disproportion, qui étoit encore beaucoup plus grande dans le premier âge du fœtus, ne disparoît qu'après la première enfance: la peau de l'enfant qui naît est fort fine, elle paroît rougeâtre, parce qu'elle est assez transparente pour laisser paroître une nuance foible de la couleur du sang; on prétend même que les enfans dont la peau

est la plus rouge en naissant, sont ceux qui dans la suite auront la peau la plus belle et la plus blanche.

La forme du corps et des membres de l'enfant qui vient de naître n'est pas bien exprimée, toutes les parties sont trop arrondies, elles paroissent même gonflées lorsque l'enfant se porte bien et qu'il ne manque pas d'embonpoint. Au bout de trois jours il survient ordinairement une jaunisse, et dans ce même temps il y a du lait dans les mamelles de l'enfant, qu'on exprime avec les doigts : la surabondance des sucs et le gonflement de toutes les parties du corps diminuent ensuite peu à peu, à mesure que l'enfant prend de l'accroissement.

On voit palpiter dans quelques enfans nouveaux-nés le sommet de la tête à l'endroit de la fontanelle, et dans tous on y peut sentir le battement des sinus ou des artères du cerveau, si on y porte la main. Il se forme au-des-

sus de cette ouverture une espèce de croûte ou de gale quelquefois fort épaisse, et qu'on est obligé de frotter avec des brosses pour la faire tomber à mesure qu'elle se sèche : il semble que cette production qui se fait au-dessus de l'ouverture du crâne, ait quelqu'analogie avec celle des cornes des animaux, qui tire aussi leur origine d'une ouverture du crâne et de la substance du cerveau. Nous ferons voir dans la suite que toutes les extrémités des nerfs deviennent solides lorsqu'elles sont exposées à l'air, et que c'est cette substance nerveuse qui produit les ongles, les ergots, les cornes, &c.

La liqueur contenue dans l'amnios, laisse sur l'enfant une humeur visqueuse, blanchâtre, et quelquefois assez tenace pour qu'on soit obligé de la détremper avec quelque liqueur douce afin de la pouvoir enlever : on a toujours, dans ce pays-ci, la sage précau-

tion de ne laver l'enfant qu'avec des liqueurs tièdes ; cependant des nations entières, celles même qui habitent le climats froids, sont dans l'usage de plonger leurs enfans dans l'eau froide aussi-tôt qu'ils sont nés, sans qu'il leur en arrive aucun mal : on dit même que les Lapones laissent leurs enfans dans la neige, jusqu'à ce que le froid les ait saisis au point d'arrêter la respiration, et qu'alors elles les plongent dans un bain d'eau chaude ; ils n'en sont pas même quittes pour être lavés avec si peu de ménagement au moment de leur naissance, on les lave encore de la même façon trois fois chaque jour pendant la première année de leur vie, et dans les suivantes on les baigne trois fois chaque semaine dans l'eau froide. Les peuples du Nord sont persuadés que les bains froids rendent les hommes plus forts et plus robustes ; et c'est par cette raison qu'ils les forcent de bonne heure à en contracter l'habi-

tude. Ce qu'il y a de vrai, c'est que nous ne connoissons pas assez jusqu'où peuvent s'étendre les limites de ce que notre corps est capable de souffrir, d'acquérir ou de perdre par l'habitude: par exemple, les Indiens de l'isthme de l'Amérique se plongent impunément dans l'eau froide pour se rafraîchir lorsqu'ils sont en sueur; leurs femmes les y jettent quand ils sont ivres, pour faire passer leur ivresse plus promptement; les mères se baignent avec leurs enfans dans l'eau froide un instant après leur accouchement: avec cet usage, que nous regarderions comme fort dangereux, ces femmes périssent très-rarement par les suites des couches; au lieu que, malgré tous nos soins, nous en voyons périr un grand nombre parmi nous.

Quelques instans après sa naissance l'enfant urine; c'est ordinairement lorsqu'il sent la chaleur du feu; quel-

quefois il rend en même-temps le *meconium* ou les excrémens qui se sont formés dans les intestins pendant le temps de son séjour dans la matrice : cette évacuation ne se fait pas toujours aussi promptement, souvent elle est retardée ; mais si elle n'arrivoit pas dans l'espace du premier jour, il seroit à craindre que l'enfant ne s'en trouvât incommodé, et qu'il ne ressentît des douleurs de colique : dans ce cas, on tâche de faciliter cette évacuation par quelques moyens. Le *meconium* est de couleur noire ; on connoît que l'enfant en est absolument débarrassé, lorsque les excrémens qui succèdent ont une autre couleur ; ils deviennent blanchâtres : ce changement arrive ordinairement le deuxième ou le troisième jour ; alors leur odeur est beaucoup plus mauvaise que n'est celle du *meconium*, ce qui prouve que la bile et les sucs amers du corps commencent à s'y mêler.

On ne fait point téter l'enfant aussitôt qu'il est né, on lui donne auparavant le temps de rendre la liqueur et les glaires qui sont dans son estomac, et le *meconium* qui est dans ses intestins : ces matières pourroient faire aigrir le lait et produire un mauvais effet ; ainsi on commence par lui faire avaler un peu de vin sucré pour fortifier son estomac, et procurer les évacuations qui doivent le disposer à recevoir la nourriture et à la digérer ; ce n'est que dix ou douze heures après la naissance qu'il doit téter pour la première fois.

A peine l'enfant est-il sorti du sein de sa mère, à peine jouit-il de la liberté de mouvoir et d'étendre ses membres, qu'on lui donne de nouveaux liens ; on l'emmaillotte, on le couche la tête fixe et les jambes alongées, les bras pendans à côté du corps, il est entouré de linges et de bandages de toute espèce, qui ne lui permettent pas de changer de si-

tuation ; heureux si on ne l'a point serré au point de l'empêcher de respirer, et si on a eu la précaution de le coucher sur le côté, afin que les eaux qu'il doit rendre par la bouche puissent tomber d'elles-mêmes, car il n'auroit pas la liberté de tourner la tête sur le côté pour en faciliter l'écoulement. Les peuples qui se contentent de couvrir ou de vêtir leurs enfans sans les mettre au maillot, ne font ils pas mieux que nous ? Les Siamois, les Japonois, les Indiens, les Nègres, les Sauvages du Canada, ceux de Virginie, du Brésil, et la plupart des peuples de la partie méridionale de l'Amérique couchent les enfans nus sur des lits de coton suspendus, ou les mettent dans des espèces de berceaux couverts et garnis de pelleteries. Je crois que ces usages ne sont pas sujets à autant d'inconvéniens que le nôtre : on ne peut pas éviter, en emmaillottant les enfans, de les gêner au point de leur

faire ressentir de la douleur ; les efforts qu'ils font pour se débarrasser sont plus capables de corrompre l'assemblage de leur corps que les mauvaises situations où ils pourroient se mettre eux-mêmes s'ils étoient en liberté. Les bandages du maillot peuvent être comparés aux corps que l'on fait porter aux filles dans leur jeunesse : cette espèce de cuirasse, ce vêtement incommode qn'on a imaginé pour soutenir la taille et l'empêcher de se déformer, cause cependant plus d'incommodités et de difformités qu'il n'en prévient.

Si le mouvement que les enfans veulent se donner dans le maillot peut leur être funeste, l'inaction dans laquelle cet état les retient, peut aussi leur être nuisible. Le défaut d'exercice est capable de retarder l'accroissement des membres, et de diminuer les forces du corps ; ainsi les enfans qui ont la liberté de mouvoir leurs mem-

bres à leur gré, doivent être plus forts que ceux qui sont emmaillottés : c'étoit pour cette raison que les anciens Péruviens laissoient les bras libres aux enfans dans un maillot fort large ; lorsqu'ils les en tiroient, ils les mettoient en liberté dans un trou fait en terre et garni de linges, dans lequel ils les descendoient jusqu'à la moitié du corps ; de cette façon ils avoient les bras libres, et ils pouvoient mouvoir leur tête et fléchir leurs corps à leur gré, sans tomber et sans se blesser ; dès qu'ils pouvoient faire un pas, on leur présentoit la mamelle d'un peu loin, comme un appât pour les obliger à marcher. Les petits Nègres sont quelquefois dans une situation bien plus fatigante pour téter ; ils embrassent l'une des hanches de la mère avec leurs genoux et leurs pieds, et ils la serrent si bien qu'ils peuvent s'y soutenir sans le secours des bras de la mère, ils s'attachent à la mamelle avec leurs mains,

et ils la sucent constamment sans se déranger et sans tomber, malgré les différens mouvemens de la mère qui, pendant ce temps, travaille à son ordinaire. Ces enfans commencent à marcher dès le second mois, ou plutôt à se traîner sur les genoux et sur les reins; cet exercice leur donne pour la suite la facilité de courir dans cette situation presqu'aussi vîte que s'ils étoient sur leurs pieds

Les enfans nouveaux-nés dorment beaucoup, mais leur sommeil est souvent interrompu; ils ont aussi besoin de prendre souvent de la nourriture; on les fait téter pendant la journée de deux heures en deux heures, et pendant la nuit à chaque fois qu'ils se réveillent. Ils dorment pendant la plus grande partie du jour et de la nuit dans les premiers temps de leur vie, ils semblent même n'être éveillés que par la douleur ou par la faim; aussi les plaintes et les cris succèdent presque tou-

jours à leur sommeil : comme ils sont obligés de demeurer dans la même situation dans le berceau, et qu'ils sont toujours contraints par les entraves du maillot, cette situation devient fatigante et douloureuse après un certain temps ; ils sont mouillés et souvent refroidis par leurs excrémens, dont l'âcreté offense la peau qui est fine et délicate, et par conséquent très-sensible. Dans cet état, les enfans ne font que des efforts impuissans, ils n'ont dans leur foiblesse que l'expression des gémissemens pour demander du soulagement ; on doit avoir la plus grande attention à les secourir, ou plutôt il faut prévenir tous ces inconvéniens en changeant une partie de leurs vêtemens au moins deux ou trois fois par jour, et même dans la nuit. Ce soin est si nécessaire, que les Sauvages même y sont attentifs, quoique le linge manque aux Sauvages, et qu'il ne leur soit pas possible de changer aussi souvent de pel-

leterie que nous pouvons changer de linge; ils suppléent à ce défaut en mettant dans des endroits convenables quelque matière assez commune pour qu'ils ne soient pas dans la nécessité de l'épargner. Dans la partie septentrionale de l'Amérique, on met au fond des berceaux une bonne quantité de cette poudre que l'on tire du bois qui a été rongé des vers, et que l'on appelle communément *ver moulu*; les enfans sont couchés sur cette poudre et recouverts de pelleteries. On prétend que cette sorte de lit est aussi douce et aussi molle que la plume; mais ce n'est pas pour flatter la délicatesse des enfans que cet usage est introduit, c'est seulement pour les tenir propres: en effet, cette poudre pompe l'humidité, et après un certain temps on la renouvelle. En Virginie, on attache les enfans nus sur une planche garnie de coton, qui est percée pour l'écoulement des excrémens; le froid de ce

pays devroit contrarier cette pratique qui est presque générale en Orient, et sur-tout en Turquie; au reste, cette précaution supprime toutes sortes de soins, c'est toujours le moyen le plus sûr de prévenir les effets de la négligence ordinaire des nourrices : il n'y a que la tendresse maternelle qui soit capable de cette vigilance continuelle, de ces petites attentions si nécessaires; peut-on l'espérer des nourrices mercenaires et grossières ?

Les unes abandonnent leurs enfans pendant plusieurs heures sans avoir la moindre inquiétude de leur état; d'autres sont assez cruelles pour n'être pas touchées de leurs gémissemens; alors ces petits infortunés entrent dans une sorte de désespoir, ils font tous les efforts dont ils sont capables, ils poussent des cris qui durent autant que leurs forces; enfin, ces excès leur causent des maladies, ou au moins les mettent dans un état de fatigue et d'abatte-

ment qui dérange leur tempérament, et qui peut même influer sur leur caractère. Il est un usage dont les nourrices nonchalantes et paresseuses abusent souvent ; au lieu d'employer des moyens efficaces pour soulager l'enfant, elles se contentent d'agiter le berceau en le faisant balancer sur les côtés, ce mouvement lui donne une sorte de distraction qui appaise ses cris ; en continuant le même mouvement on l'étourdit, et à la fin on l'endort ; mais ce semmeil forcé n'est qu'un palliatif qui ne détruit pas la cause du mal présent : au contraire, on pourroit causer un mal réel aux enfans en les berçant pendant un trop long temps, on les feroit vomir : peut-être aussi que cette agitation est capable de leur ébranler la tête et d'y causer du dérangement.

Avant que de bercer les enfans, il faut être sûr qu'il ne leur manque rien, et on ne doit jamais les agiter au point de les étourdir : si on s'apperçoit

qu'ils ne dorment pas assez, il suffit d'un mouvement lent et égal pour les assoupir; on ne doit donc les bercer que rarement; car si on les y accoutume, ils ne peuvent plus dormir autrement. Pour que leur santé soit bonne, il faut que leur sommeil soit naturel et long: cependant s'ils dormoient trop, il seroit à craindre que leur tempérament n'en souffrît; dans ce cas, il faut les tirer du berceau et les éveiller par de petits mouvemens, leur faire entendre des sons doux et agréables, leur faire voir quelque chose de brillant. C'est à cet âge que l'on reçoit les premières impressions des sens, elles sont sans doute plus importantes que l'on ne croit pour le reste de la vie.

Les yeux des enfans se portent toujours du côté le plus éclairé de l'endroit qu'ils habitent; et s'il n'y a que l'un de leurs yeux qui puisse s'y fixer, l'autre n'étant pas exercé, n'acquerra pas autant de force. Pour prévenir cet incon-

vénient, il faut placer le berceau de façon qu'il soit éclairé par les pieds, soit que la lumière vienne d'une fenêtre ou d'un flambeau : dans cette position, les deux yeux de l'enfant peuvent la recevoir en même temps, et acquérir, par l'exercice, une force égale : si l'un des deux yeux prend plus de force que l'autre, l'enfant deviendra louche : car nous avons prouvé que l'inégalité de force dans les yeux est la cause du regard louche. (*Voyez les Mémoires de l'Académie des Sciences, année 1743.*)

La nourrice ne doit donner à l'enfant que le lait de ses mamelles pour toute nourriture, au moins pendant les deux premiers mois ; il ne faudroit même lui faire prendre aucun autre aliment pendant le troisième et le quatrième mois, sur-tout lorsque son tempérament est foible et délicat. Quelque robuste que puisse être un enfant, il pourroit en arriver de grands inconvé-

niens, si on lui donnoit d'autre nourriture que le lait de la nourrice avant la fin du premier mois. En Hollande, en Italie, en Turquie, et en général dans tout le Levant, on ne donne aux enfans que le lait des mamelles pendant un an entier; les Sauvages du Canada les alaitent jusqu'à l'âge de quatre ou cinq ans, et quelquefois jusqu'à six ou sept ans; dans ce pays-ci, comme la plupart des nourrices n'ont pas assez de lait pour fournir à l'appétit de leurs enfans, elles cherchent à l'épargner, et pour cela elles leur donnent un aliment composé de farine et de lait, même dès les premiers jours de leur naissance: cette nourriture appaise la faim; mais l'estomac et les intestins de ces enfans étant à peine ouverts, et encore trop foibles pour digérer un aliment grossier et visqueux, ils souffrent, deviennent malades, et périssent quelquefois de cette espèce d'indigestion.

Le lait des animaux peut suppléer au défaut de celui des femmes ; si les nourrices en manquoient dans certains cas, ou s'il y avoit quelque chose à craindre pour elles de la part de l'enfant, on pourroit lui donner à téter le mamelon d'un animal, afin qu'il reçût le lait dans un degré de chaleur toujours égal et convenable, et sur-tout afin que sa propre salive se mêlât avec le lait pour en faciliter la digestion, comme cela se fait par le moyen de la succion, parceque les muscles qui sont alors en mouvement, font couler la salive en pressant les glandes et les autres vaisseaux. J'ai connu à la campagne quelques paysans qui n'ont pas eu d'autres nourrices que des brebis ; et ces paysans étoient aussi vigoureux que les autres.

Après deux ou trois mois, lorsque l'enfant a acquis des forces, on commence à lui donner une nourriture un peu plus solide ; on fait cuire de la fa-

rine avec du lait, c'est une sorte de pain qui dispose peu à peu son estomac à recevoir le pain ordinaire et les autres alimens dont il doit se nourrir dans la suite.

Pour parvenir à l'usage des alimens solides, on augmente peu à peu la consistance des alimens liquides ; ainsi après avoir nourri l'enfant avec de la farine délayée et cuite dans du lait, on lui donne du pain trempé dans une liqueur convenable. Les enfans, dans la première année de leur âge, sont incapables de broyer les alimens, les dents leur manquent, ils n'en ont encore que le germe enveloppé dans des gencives si molles, que leur foible résistance ne feroit aucun effet sur des matières solides. On voit certaines nourrices, sur-tout dans le bas peuple, qui mâchent des alimens pour les faire avaler ensuite à leurs enfans : avant que de réfléchir sur cette pratique, écartons toute idée de dégoût, et soyons

persuadés qu'à cet âge les enfans ne peuvent en avoir aucune impression ; en effet, ils ne sont pas moins avides de recevoir leur nourriture de la bouche de la nourrice, que de ses mamelles ; au contraire, il semble que la nature ait introduit cet usage dans plusieurs pays fort éloignés les uns des autres ; il est en Italie, en Turquie et dans presque toute l'Asie ; on le retrouve en Amérique, dans les Antilles, au Canada, &c. Je le crois fort utile aux enfans, et très convenable à leur état, c'est le seul moyen de fournir à leur estomac toute la salive qui est nécessaire pour la digestion des alimens solides : si la nourrice mâche du pain, sa salive le détrempe et en fait une nourriture bien meilleure que s'il étoit détrempé avec toute autre liqueur : cependant cette précaution ne peut être nécessaire que jusqu'à ce qu'ils puissent faire usage de leurs dents,

broyer les alimens et les détremper de leur propre salive.

Les dents que l'on appelle *incisives*, sont au nombre de huit, quatre au-devant de chaque mâchoire; leurs germes se développent ordinairement les premiers, communément ce n'est pas plutôt qu'à l'âge de sept mois, souvent à celui de huit ou dix mois, et d'autres fois à la fin de la première année. Ce développement est quelquefois très-prématuré; on voit assez souvent des enfans naître avec des dents assez grandes pour déchirer le sein de leur nourrice : on a aussi trouvé des dents bien formées dans des fœtus long-temps avant le terme ordinaire de la naissance.

Le germe des dents est d'abord contenu dans l'alvéole et recouvert par la gencive; en croissant il pousse des racines au fond de l'alvéole, et il s'étend du côté de la gencive. Le corps de la dent presse peu à peu contre cette

membrane, et la distend au point de la rompre et de la déchirer pour passer au travers; cette opération, quoique naturelle, ne suit pas les loix ordinaires de la Nature, qui agit à tout instant dans le corps humain sans y causer la moindre douleur, et même sans exciter aucune sensation; ici il se fait un effort violent et douloureux qui est accompagné de pleurs et de cris, et qui a quelquefois des suites fâcheuses; les enfans perdent d'abord leur gaîté et leur enjouement, on les voit tristes et inquiets, alors leur gencive est rouge et gonflée, et ensuite elle blanchit lorsque la pression est au point d'intercepter le cours du sang dans les vaisseaux; ils y portent le doigt à tous momens pour tâcher d'appaiser la démangeaison qu'ils y ressentent; on leur facilite ce petit soulagement, en mettant au bout de leur hochet un morceau d'ivoire ou de corail, ou de quelque autre corps dur et poli;

ils le portent d'eux-mêmes à leur bouche, et ils le serrent entre les gencives à l'endroit douloureux : cet effort opposé à celui de la dent, relâche la gencive et calme la douleur pour un instant; il contribue aussi à l'amincissement de la membrane de la gencive, qui, étant pressée des deux côtés à-la-fois, doit se rompre plus aisément, mais souvent cette rupture ne se fait qu'avec beaucoup de peine et de danger. La nature s'oppose à elle-même ses propres forces; lorsque les gencives sont plus fermes qu'à l'ordinaire par la solidité des fibres dont elles sont tissues, elles résistent plus long-temps à la pression de la dent; alors l'effort est si grand de part et d'autre, qu'il cause une inflammation accompagnée de tous ces symptômes, ce qui est, comme on le sait, capable de causer la mort : pour prévenir ces accidens on a recours à l'art, on coupe la gencive sur la dent; au moyen de cette

petite opération, la tension et l'inflammation de la gencive cessent, et la dent trouve un libre passage.

Les dents canines sont à côté des incisives au nombre de quatre; elles sortent ordinairement dans le neuvième ou le dixième mois. Sur la fin de la première, ou dans le courant de la seconde année, on voit paroître seize autres dents que l'on appelle *molaires* ou mâchelières, quatre à côté de chacune des canines. Ces termes pour la sortie des dents, varient; on prétend que celles de la mâchoire supérieure paroissent ordinairement plutôt, cependant il arrive aussi quelquefois qu'elles sortent plus tard que celles de la mâchoire inférieure.

Les dents incisives, les canines et les quatre premières mâchelières tombent naturellement dans la cinquième, la sixième ou la septième année; mais elles sont remplacées par d'autres qui paroissent dans la septième année, sou-

vent plus tard, et quelquefois elles ne sortent qu'à l'âge de puberté; la chute de ces seize dents est causée par le développement d'un second germe placé au fond de l'alvéole, qui en croissant les pousse au dehors; ce germe manque aux autres mâchelières, aussi ne tombent-elles que par accident, et leur perte n'est presque jamais réparée.

Il y a encore quatre autres dents qui sont placées à chacune des deux extrémités des mâchoires; ces dents manquent à plusieurs personnes, leur développement est plus tardif que celui des autres dents : il ne se fait ordinairement qu'à l'âge de puberté, et quelquefois dans un âge beaucoup plus avancé; on les a nommées *dents de sagesse*; elles paroissent successivement l'une après l'autre, ou deux en même temps, indifféremment en haut ou en bas, et le nombre des dents en général ne varie que parce que celui

des dents de sagesse n'est pas toujours le même. De-là vient la différence de vingt-huit à trente-deux dans le nombre total des dents ; on croit avoir observé que les femmes en ont ordinairement moins que les hommes.

Quelques auteurs ont prétendu que les dents croissoient pendant tout le cours de la vie, et qu'elles augmenteroient en longueur dans l'homme, comme dans certains animaux, à mesure qu'il avanceroit en âge, si le frottement des alimens ne les usoit pas continuellement ; mais cette opinion paroît être démentie par l'expérience, car les gens qui ne vivent que d'alimens liquides, n'ont pas les dents plus longues que ceux qui mangent des choses dures ; et si quelque chose est capable d'user les dents, c'est leur frottement mutuel des unes contre les autres, plutôt que celui des alimens. D'ailleurs on a pu se tromper au sujet de l'accroissement des dents de quelques ani-

maux, en confondant les dents avec les défenses; par exemple, les défenses des sangliers croissent pendant toute la vie de ces animaux; il en est de même de celles de l'éléphant: mais il est fort douteux que leurs dents prennent aucun accroissement lorsqu'elles sont une fois arrivées à leur grandeur naturelle. Les défenses ont beaucoup plus de rapport avec les cornes qu'avec les dents; mais ce n'est pas ici le lieu d'examiner ces différences, nous remarquerons seulement que les premières dents ne sont pas d'une substance aussi solide que l'est celle des dents qui leur succèdent; ces premières dents n'ont aussi que fort peu de racine, elles ne sont pas infixées dans la mâchoire, et elles s'ébranlent très-aisément.

Bien des gens prétendent que les cheveux que l'enfant apporte en naissant, sont toujours bruns, mais que ces premiers cheveux tombent bien-

tôt, et qu'ils sont remplacés par d'autres de couleur différente. Je ne sais si cette remarque est vraie, presque tous les enfans ont les cheveux blonds, et souvent presque blancs; quelques-uns les ont roux, et d'autres les ont noirs; mais tous ceux qui doivent être un jour blonds, châtains ou bruns, ont les cheveux plus ou moins blonds dans le premier âge. Ceux qui doivent être blonds ont ordinairement les yeux bleus; les roux ont les yeux d'un jaune ardent, les bruns d'un jaune foible et brun; mais ces couleurs ne sont pas bien marquées dans les yeux des enfans qui viennent de naître, ils ont alors presque tous les yeux bleus.

Lorsqu'on laisse crier les enfans trop fort et trop long-temps, ces efforts leur causent des descentes qu'il faut avoir grand soin de rétablir promptement par un bandage, ils guérissent aisément par ce secours; mais si l'on négligeoit cette incommodité, ils se-

roient en danger de la garder toute leur vie. Les bornes que nous nous sommes prescrites, ne permettent pas que nous parlions des maladies particulières aux enfans ; je ne ferai sur cela qu'une remarque, c'est que les vers et les maladies vermineuses auxquelles ils sont sujets, ont une cause bien marquée dans la qualité de leurs alimens; le lait est une espèce de chyle, une nourriture dépurée qui contient par conséquent plus de nourriture réelle, plus de cette matière organique et productive que lorsqu'elle n'est pas digérée par l'estomac de l'enfant pour servir à sa nutrition et à l'accroissement de son corps, prend, par l'activité qui lui est essentielle, d'autres formes, et produit des êtres animés, des vers en si grande quantité, que l'enfant est souvent en danger d'en périr. En permettant aux enfans de boire de temps en temps un peu de vin, on préviendroit peut-être une partie des mauvais

effets que causent les vers ; car les liqueurs fermentées s'opposent à leur génération, elles contiennent fort peu de parties organiques et nutritives ; et c'est principalement par son action sur les solides, que le vin donne des forces. Il nourrit moins le corps qu'il ne le fortifie ; au reste, la plupart des enfans aiment le vin, ou du moins s'accoutument fort aisément à en boire.

Quelque délicat que l'on soit dans l'enfance, on est à cet âge moins sensible au froid que dans tous les autres temps de la vie ; la chaleur intérieure est apparemment plus grande. On sait que le pouls des enfans est bien plus fréquent que celui des adultes, cela seul suffiroit pour faire penser que la chaleur intérieure est plus grande dans la même proportion, et l'on ne peut guère douter que les petits animaux n'ayent plus de chaleur que les grands par cette même raison : car la fréquence du battement du cœur et des artères

est d'autant plus grande que l'animal est plus petit; cela s'observe dans les différentes espèces aussi bien que dans la même espèce. Le pouls d'un enfant ou d'un homme de petite stature est plus fréquent que celui d'une personne adulte ou d'un homme de haute taille; le pouls d'un bœuf est plus lent que celui d'un homme, et celui d'un chien est plus fréquent: et les battemens du cœur d'un animal encore plus petit, comme d'un moineau, se succèdent si promptement qu'à peine peut-on les compter.

La vie de l'enfant est fort chancelante jusqu'à l'âge de trois ans; mais dans les deux ou trois années suivantes elle s'assure, et l'enfant de six ou sept ans est plus assuré de vivre, qu'on ne l'est à tout autre âge. En consultant les nouvelles tables qu'on a faites à Londres sur les degrés de la mortalité du genre humain dans les différens âges, il paroît que d'un certain nombre

d'enfans nés en même temps, il en meurt plus d'un quart dans la première année, plus d'un tiers en deux ans, et au moins la moitié dans les trois premières années. Si ce calcul étoit juste, on pourroit donc parier lorsqu'un enfant vient au monde, qu'il ne vivra que trois ans, observation bien triste pour l'espèce humaine : car on croit vulgairement qu'un homme qui meurt à vingt-cinq ans, doit être plaint sur sa destinée et sur le peu de durée de sa vie, tandis que, suivant ces tables, la moitié du genre humain devroit périr avant l'âge de trois ans : par conséquent tous les hommes qui ont vécu plus de trois ans, loin de se plaindre de leur sort, devroient se regarder comme traités plus favorablement que les autres par le créateur. Mais cette mortalité des enfans n'est pas à beaucoup près aussi grande par-tout, qu'elle l'est à Londres; car M. Dupré de Saint-Maur s'est assuré par un grand nombre

d'observations faites en France, qu'il faut sept ou huit années pour que la moitié des enfans nés en même temps soit éteinte ; on peut donc parier, en ce pays, qu'un enfant qui vient de naître vivra sept ou huit ans. Lorsque l'enfant a atteint l'âge de cinq, six ou sept ans, il paroît, par ces mêmes observations, que sa vie est plus assurée qu'à tout autre âge, car on peut parier pour quarante-deux ans de vie de plus ; au lieu qu'à mesure que l'on vit au-delà de cinq, six ou sept ans, le nombre des années que l'on peut espérer de vivre, va toujours en diminuant, de sorte qu'à douze ans on ne peut plus parier que pour trente-neuf ans, à vingt ans pour trente-trois ans et demi, à trente ans pour vingt-huit années de vie de plus, et ainsi de suite jusqu'à quatre-vingt-cinq ans qu'on peut encore parier raisonnablement de vivre trois ans.

Il y a quelque chose d'assez remar-

quable dans l'accroissement du corps humain : le fœtus, dans le sein de sa mère, croît toujours de plus en plus jusqu'au moment de la naissance; l'enfant, au contraire, croît toujours de moins en moins jusqu'à l'âge de puberté, auquel il croît pour ainsi dire tout-à-coup; et arrive en fort peu de temps à la hauteur qu'il doit avoir pour toujours. Je ne parle pas du premier temps après la conception, ni de l'accroissement qui succède immédiatement à la formation du fœtus; je prends le fœtus à un mois, lorsque toutes les parties sont développées. Il a un pouce de hauteur alors, à deux mois deux pouces un quart, à trois mois trois pouces et demi, à quatre mois cinq pouces et plus, à cinq mois six pouces et demi ou sept pouces, à six mois huit pouces et demi ou neuf pouces, à sept mois onze pouces et plus, à huit mois quatorze pouces, à neuf mois dix-huit pouces. Toutes ces mesures

varient beaucoup dans les différens sujets, et ce n'est qu'en prenant les termes moyens que je les ai déterminées : par exemple, il naît des enfans de vingt-deux pouces et de quatorze ; j'ai pris dix-huit pouces pour le terme moyen, il en est de même des autres mesures : mais quand il y auroit des variétés dans chaque mesure particulière, cela seroit indifférent à ce que j'en veux conclure ; le résultat sera toujours que le fœtus croît de plus en plus en longueur, tant qu'il est dans le sein de sa mère. Mais s'il a dix-huit pouces en naissant, il ne grandira pendant les douze mois suivans, que de six ou sept pouces au plus ; c'est-à-dire qu'à la fin de la première année il aura vingt-quatre ou vingt-cinq pouces, à deux ans il n'en aura que vingt-huit ou vingt-neuf, à trois ans trente ou trente-deux au plus, et ensuite il ne grandira guère que d'un pouce et demi ou deux pouces par an jusqu'à

l'âge de puberté. Ainsi le fœtus croît plus en un mois sur la fin de son séjour dans la matrice, que l'enfant ne croît en un an jusqu'à cet âge de puberté où la nature semble faire un effort pour achever de développer et de perfectionner son ouvrage, en le portant pour ainsi dire tout-à-coup au dernier degré de son accroissement.

Tout le monde sait combien il est important pour la santé des enfans de choisir de bonnes nourrices; il est absolument nécessaire qu'elles soient saines et qu'elles se portent bien; on n'a que trop d'exemples de la communication réciproque de certaines maladies de la nourrice à l'enfant, et de l'enfant à la nourrice; il y a eu des villages entiers dont tous les habitans ont été infectés du virus vénérien que quelques nourrices malades avoient communiqué en donnant à d'autres femmes leurs enfans à alaiter.

Si les mères nourrissoient leurs en-

fans, il y a apparence qu'ils en seroient plus forts et plus vigoureux, le lait de leur mère doit leur convenir mieux que le lait d'une autre femme; car le fœtus se nourrit dans la matrice d'une liqueur laiteuse, qui est fort semblable au lait qui se forme dans les mamelles; l'enfant est donc déjà, pour ainsi dire, accoutumé au lait de sa mère, au lieu que le lait d'une autre nourrice est une nourriture nouvelle pour lui, et qui est quelquefois assez différente de la première pour qu'il ne puisse pas s'y accoutumer; car on voit des enfans qui ne peuvent s'accommoder du lait de certaines femmes, ils maigrissent, ils deviennent languissans et malades; dès qu'on s'en apperçoit, il faut prendre une autre nourrice; si l'on n'a pas cette attention, ils périssent en fort peu de temps.

Je ne puis m'empêcher d'observer ici que l'usage où l'on est de rassembler un grand nombre d'enfans dans un

même lieu, comme dans les hôpitaux des grandes villes, est extrêmement contraire au principal objet qu'on doit se proposer, qui est de les conserver; la plupart de ces enfans périssent par une espèce de scorbut ou par d'autres maladies qui leur sont communes à tous, auxquelles ils ne seroient pas sujets s'ils étoient élevés séparément les uns des autres, ou du moins s'ils étoient distribués en plus petit nombre dans différentes habitations à la ville, et encore mieux à la campagne. Le même revenu suffiroit sans doute pour les entretenir, et on éviteroit la perte d'une infinité d'hommes, qui, comme l'on sait, sont la vraie richesse d'un état.

Les enfans commencent à bégayer à douze ou quinze mois; la voyelle qu'ils articulent le plus aisément est l'*A*, parce qu'il ne faut pour cela qu'ouvrir les lèvres et pousser un son; l'*E* suppose un petit mouvement de plus, la

langue se relève en haut en même temps que les lèvres s'ouvrent ; il en est de même de l'*I*, la langue se relève encore plus, et s'approche des dents de la mâchoire supérieure ; l'*O* demande que la langue s'abaisse, et que les lèvres se serrent ; il faut qu'elles s'alongent un peu, et qu'elles se serrent encore plus pour prononcer l'*U*. Les premières consonnes que les enfans prononcent, sont aussi celles qui demandent le moins de mouvement dans les organes ; le *B*, l'*M* et le *P* sont les plus aisées à articuler ; il ne faut pour le *B* et le *P*, que joindre les deux lèvres et les ouvrir avec vîtesse, et pour l'*M* les ouvrir d'abord et ensuite les joindre avec vîtesse : l'articulation de toutes les autres consonnes suppose des mouvemens plus compliqués que ceux-ci, et il y a un mouvement de la langue dans le *C*, le *D*, le *G*, l'*L*, l'*N*, le *Q*, l'*R*, l'*S* et le *T* ; il faut pour articuler l'*F* un son continué plus long-temps

que pour les autres consonnes; ainsi de toutes les voyelles l'*A* est la plus aisée, et de toutes les consonnes le *B*, le *P* et l'*M* sont aussi les plus faciles à articuler : il n'est donc pas étonnant que les premiers mots que les enfans prononcent, soient composés de cette voyelle et de ces consonnes ; et l'on doit cesser d'être surpris de ce que dans toutes les langues et chez tous les peuples les enfans commencent toujours par bégayer *baba*, *mama*, *papa* ; ces mots ne sont, pour ainsi dire, que les sons les plus naturels à l'homme, parce qu'ils sont les plus aisés à articuler; les lettres qui les composent, ou plutôt les caractères qui les représentent, doivent exister chez tous les peuples qui ont l'écriture ou d'autres signes pour représenter les sons.

On doit seulement observer que les sons de quelques consonnes étant à-peu-près semblables, comme celui du *B* et du *P*, et celui du *C* et de l'*S*, ou

du *K* ou du *Q* dans de certains cas, celui du *D* ou du *T*, celui de l'*F* et de l'*V* consonne, celui du *G* et de l'*J* consonne ou du *G* et du *K*, celui de *L* et de l'*R*, il doit y avoir beaucoup de langues où ces différentes consonnes ne se trouvent pas; mais il y aura toujours un *B* ou un *P*, un *C* ou une *S*, un *C* ou bien un *K* ou un *Q* dans d'autres cas, un *D* ou un *T*, une *F* ou un *V* consonne, un *G* ou un *J* consonne, une *L* ou une *R*; et il ne peut guère y avoir moins de six ou sept consonnes dans le plus petit de tous les alphabets, parce que ces six ou sept tons ne supposent pas des mouvemens bien compliqués, et qu'ils sont tous très-sensiblement différens entr'eux. Les enfans qui n'articulent pas aisément l'*R*, y substituent l'*L*; au lieu du *T* ils articulent le *D*, parce qu'en effet ces premières lettres supposent dans les organes des mouvemens plus difficiles que les dernières; et c'est de cette

différence et du choix des consonnes plus ou moins difficiles à exprimer, que vient la douceur ou la dureté d'une langue ; mais il est inutile de nous étendre sur ce sujet.

Il y a des enfans qui à deux ans prononcent distinctement et répètent tout ce qu'on leur dit ; mais la plupart ne parlent qu'à deux ans et demi, et très-souvent beaucoup plus tard : on remarque que ceux qui commencent à parler fort tard, ne parlent jamais aussi aisément que les autres ; ceux qui parlent de bonne heure, sont en état d'apprendre à lire avant trois ans : j'en ai connu quelques-uns qui avoient commencé à apprendre à lire à deux ans, qui lisoient à merveille à quatre ans. Au reste, on ne peut guère décider s'il est fort utile d'instruire les enfans d'aussi bonne heure, on a tant d'exemples du peu de succès de ces éducations prématurées, on a vu tant de prodiges de quatre ans, de

huit ans, de douze ans, de seize ans, qui n'ont été que des sots ou des hommes fort communs à vingt-cinq, à trente ans, qu'on seroit porté à croire que la meilleure de toutes les éducations est celle qui est la plus ordinaire, celle par laquelle on ne force pas la nature, celle qui est la moins sévère, celle qui est la plus proportionnée, je ne dis pas aux forces, mais à la foiblesse de l'enfant.

DE L'AGE VIRIL.

Le corps achève de prendre son accroissement en hauteur à l'âge de la puberté et pendant les premières années qui succèdent à cet âge ; il y a des jeunes gens qui ne grandissent plus après la quatorzième ou la quinzième année, d'autres croissent jusqu'à vingt-deux ou vingt-trois ans ; presque tous dans ce temps sont minces de corps : la taille est effilée, les cuisses et les



jambes sont menues, toutes les parties musculeuses ne sont pas encore remplies comme elles le doivent être; mais peu à peu la chair augmente, les muscles se dessinent, les intervalles se remplissent, les membres se moulent et s'arrondissent, et le corps est avant l'âge de trente ans, dans les hommes, à son point de perfection pour les proportions de sa forme.

Les femmes parviennent ordinairement beaucoup plutôt à ce point de perfection; elles arrivent d'abord plutôt à l'âge de puberté; leur accroissement, qui dans le total est moindre que celui des hommes, se fait aussi en moins de temps; les muscles, les chairs, et toutes les autres parties qui composent leurs corps, étant moins fortes, moins compactes, moins solides que celles du corps de l'homme, il faut moins de temps pour qu'elles arrivent à leur développement entier qui est le point de perfection pour la forme:

aussi le corps de la femme est ordinairement à vingt ans aussi parfaitement formé que celui de l'homme l'est à trente.

Le corps d'un homme bien fait, doit être carré, les muscles doivent être durement exprimés, le contour des membres fortement dessiné, les traits du visage bien marqués. Dans les femmes tout est plus arrrondi, les formes sont plus adoucies, les traits plus fins : l'homme a la force et la majesté; les graces et la beauté sont l'apanage de l'autre sexe.

Tout annonce dans tous les deux les maîtres de la terre ; tout marque dans l'homme, même à l'extérieur, sa supériorité sur tous les êtres vivans; il se soutient droit et élevé, son attitude est celle du commandement, sa tête regarde le ciel, et présente une face auguste sur laquelle est imprimé le caractère de sa dignité; l'image de l'ame y est peinte par la physionomie,

l'excellence de sa nature perce à travers les organes matériels, et anime d'un feu divin les traits de son visage; son port majestueux, sa démarche ferme et hardie, annoncent sa noblesse et son rang; il ne touche à la terre que par ses extrémités les plus éloignées, il ne la voit que de loin, et semble la dédaigner; les bras ne lui sont pas donnés pour servir de piliers d'appui à la masse de son corps, sa main ne doit pas fouler la terre, et perdre par des frottemens réitérés la finesse du toucher dont elle est le principal organe; le bras et la main sont faits pour servir à des usages plus nobles, pour exécuter les ordres de la volonté, pour saisir les choses éloignées, pour écarter les obstacles, pour prévenir les rencontres et le choc de ce qui pourroit nuire, pour embrasser et retenir ce qui peut plaire, pour le mettre à portée des autres sens.

Lorsque l'ame est tranquille, toutes

les parties du visage sont dans un état de repos ; leur proportion, leur union, leur ensemble, marquent encore assez la douce harmonie des pensées, et répondent au calme de l'intérieur; mais lorsque l'ame est agitée, la face humaine devient un tableau vivant où les passions sont rendues avec autant de délicatesse que d'énergie, où chaque mouvement de l'ame est exprimé par un trait, chaque action par un caractère dont l'impression vive et prompte devance la volonté, nous décèle et rend au-dehors, par des signes pathétiques, les images de nos secrètes agitations.

C'est sur-tout dans les yeux qu'elles se peignent et qu'on peut les reconnoître ; l'œil appartient à l'ame plus qu'aucun autre organe, il semble y toucher et participer à tous ses mouvemens; il en exprime les passions les plus vives et les émotions les plus tumultueuses, comme les mouvemens les

plus doux et les sentimens les plus délicats; il les rend dans toute leur force, dans toute leur pureté, tels qu'ils viennent de naître; il les transmet par des traits rapides qui portent dans une autre ame le feu, l'action, l'image de celle dont ils partent : l'œil reçoit et réfléchit en même temps la lumière de la pensée et la chaleur du sentiment, c'est le sens de l'esprit et la langue de l'intelligence.

Les personnes qui ont la vue courte ou qui sont louches, ont beaucoup moins de cette ame extérieure qui réside principalement dans les yeux : ces défauts détruisent la physionomie, et rendent désagréables ou difformes les plus beaux visages; comme l'on n'y peut reconnoître que les passions fortes et qui mettent en jeu les autres parties, et comme l'expression de l'esprit et de la finesse du sentiment ne peut s'y montrer, on juge ces personnes défavorablement lorsqu'on ne les

connoît pas; et quand on les connoît, quelque spirituelles qu'elles puissent être, on a encore de la peine à revenir du premier jugement qu'on a porté contr'elles.

Nous sommes si fort accoutumés à ne voir les choses que par l'extérieur, que nous ne pouvons plus reconnoître combien cet extérieur influe sur nos jugemens même les plus graves et les plus réfléchis; nous prenons l'idée d'un homme, et nous la prenons par sa physionomie qui ne dit rien, nous jugeons dès-lors qu'il ne pense rien; il n'y a pas jusqu'aux habits et à la coiffure qui n'influent sur notre jugement : un homme sensé doit regarder ses vêtemens comme faisant partie de lui-même, puisqu'ils en font en effet partie aux yeux des autres, et qu'ils entrent pour quelque chose dans l'idée totale qu'on se forme de celui qui les porte.

La vivacité ou la langueur du mou-

vement des yeux fait un des principaux caractères de la physionomie, et leur couleur contribue à rendre ce caractère plus marqué. Les différentes couleurs des yeux sont l'orangé foncé, le jaune, le vert, le bleu, le gris et le gris mêlé de blanc; la substance de l'iris est veloutée et disposée par filets et par flocons; les filets sont dirigés vers le milieu de la prunelle comme des rayons qui tendent à un centre, les flocons remplissent les intervalles qui sont entre les filets, et quelquefois les uns et les autres sont disposés d'une manière si régulière, que le hasard a fait trouver dans les yeux de quelques personnes, des figures qui semblent avoir été copiées sur des modèles connus. Ces filets et ces flocons tiennent les uns aux autres par des ramifications très-fines et très-déliées : aussi la couleur n'est pas si sensible dans ces ramifications que dans le corps des filets et des flocons, qui parois-

sent toujours être d'une teinte plus foncée.

Les couleurs les plus ordinaires dans les yeux sont l'orangé et le bleu, et le plus souvent ces couleurs se trouvent dans le même œil. Les yeux que l'on croit être noirs, ne sont que d'un jaune brun ou d'orangé foncé; il ne faut, pour s'en assurer, que les regarder de près; car lorsqu'on les voit à quelque distance, ou qu'ils sont tournés à contre-jour, ils paroissent noirs, parce que la couleur jaune brun tranche si fort sur le blanc de l'œil, qu'on la juge noire par l'opposition du blanc. Les yeux qui sont d'un jaune moins brun, passent aussi pour des yeux noirs, mais on ne les trouve pas si beaux que les autres, parce que cette couleur tranche moins sur le blanc : il y a aussi des yeux jaunes et jaune-clairs ; ceux-ci ne paroissent pas noirs, parce que ces couleurs ne sont pas assez foncées pour disparoître dans l'ombre. On voit très-

communément dans le même œil des nuances d'orangé, de jaune, de gris et de bleu; dès qu'il y a du bleu, quelque léger qu'il soit, il devient la couleur dominante : cette couleur paroît par filets dans toute l'étendue de l'iris, et l'orangé est par flocons autour et à quelque petite distance de la prunelle; le bleu efface si fort cette couleur, que l'œil paroît tout bleu, et on ne s'apperçoit du mélange de l'orangé qu'en le regardant de près. Les plus beaux yeux sont ceux qui paroissent noirs ou bleus; la vivacité et le feu qui font le principal caractère des yeux, éclatent davantage dans les couleurs foncées que dans les demi-teintes de couleur; les yeux noirs ont donc plus de force d'expression et plus de vivacité, mais il y a plus de douceur et peut-être plus de finesse dans les yeux bleus : on voit dans les premiers un feu qui brille uniformément, parce que le fond qui nous paroît de couleur uniforme, renvoie

par-tout les mêmes reflets ; mais on distingue des modifications dans la lumière qui anime les yeux bleus, parce qu'il y a plusieurs teintes de couleurs qui produisent des reflets différens.

Il y a des yeux qui se font remarquer sans avoir, pour ainsi dire, de couleur ; ils paroissent être composés différemment des autres ; l'iris n'a que des nuances de bleu ou de gris si foibles, qu'elles sont presque blanches dans quelques endroits, les nuances d'orangé qui s'y rencontrent sont si légères qu'on les distingue à peine du gris et du blanc, malgré le contraste de ces couleurs. Le noir de la prunelle est alors trop marqué, parce que la couleur de l'iris n'est pas assez foncée ; on ne voit, pour ainsi dire, que la prunelle isolée au milieu de l'œil : ces yeux ne disent rien, et le regard en paroît fixe ou effaré.

Il y a aussi des yeux dont la couleur de l'iris tire sur le vert ; cette couleur

est plus rare que le bleu, le gris, le jaune et le jaune-brun; il se trouve aussi des personnes dont les deux yeux ne sont pas de la même couleur : cette variété qui se trouve dans la couleur des yeux, est particulière à l'espèce humaine, à celle du cheval, &c. Dans la plupart des autres espèces d'animaux, la couleur des yeux de tous les individus est la même; les yeux des bœufs sont bruns, ceux des moutons sont couleur d'eau, ceux des chèvres sont gris, &c. Aristote qui fait cette remarque, prétend que dans les hommes les yeux gris sont les meilleurs, que les bleus sont les plus foibles, que ceux qui sont avancés hors de l'orbite ne voient pas d'aussi loin que ceux qui y sont enfoncés, que les yeux bruns ne voient pas si bien que les autres dans l'obscurité.

Quoique l'œil paroisse se mouvoir comme s'il étoit tiré de différens côtés, il n'a cependant qu'un mouvement de

rotation autour de son centre, par lequel la prunelle paroît s'approcher ou s'éloigner des angles de l'œil et s'élever ou s'abaisser. Les deux yeux sont plus près l'un de l'autre, dans l'homme, que dans tous les autres animaux; cet intervalle est même si considérable dans la plupart des espèces d'animaux, qu'il n'est pas possible qu'ils voient le même objet des deux yeux à la fois, à moins que cet objet ne soit à une grande distance.

Après les yeux, les parties du visage qui contribuent le plus à marquer la physionomie, sont les sourcils; comme ils sont d'une nature différente des autres parties, ils sont plus apparens par ce contraste, et frappent plus qu'aucun autre trait. Les sourcils sont une ombre dans le tableau qui en relève les couleurs et les formes; les cils des paupières font aussi leur effet; lorsqu'ils sont longs et garnis, les yeux en paroissent plus beaux et le regard plus

doux : il n'y a que l'homme et le singe qui ayent des cils aux deux paupières, les autres animaux n'en ont point à la paupière inférieure ; et dans l'homme même il y en a beaucoup moins à la paupière inférieure qu'à la supérieure ; le poil des sourcils devient quelquefois si long dans la vieillesse, qu'on est obligé de le couper. Les sourcils n'ont que deux mouvemens qui dépendent des muscles du front, l'un par lequel on les élève, et l'autre par lequel on les fronce et on les abaisse en les approchant l'un de l'autre.

Les paupières servent à garantir les yeux, et à empêcher la cornée de se dessécher : la paupière supérieure se relève et s'abaisse, l'inférieure n'a que peu de movement ; et quoique les mouvemens des paupières dépendent de la volonté, cependant on n'est pas maître de les tenir élevées lorsque le sommeil presse, ou lorsque les yeux sont fatigués. Il arrive aussi très-sou-

vent à cette partie des mouvemens convulsifs et d'autres mouvemens involontaires, desquels on ne s'apperçoit en aucune façon : dans les oiseaux et les quadrupèdes amphibies, la paupière inférieure est celle qui a du mouvement, et les poissons n'ont de paupières ni en haut ni en bas.

Le front est une des grandes parties de la face, et l'une de celles qui contribuent le plus à la beauté de sa forme : il faut qu'il soit d'une juste proportion, qu'il ne soit ni trop rond, ni trop plat, ni trop étroit, ni trop court, et qu'il soit régulièrement garni de cheveux au-dessus et aux côtés. Tout le monde sait combien les cheveux font à la physionomie, c'est un défaut que d'être chauve ; l'usage de porter des cheveux étrangers, qui est devenu si général, auroit dû se borner à cacher les têtes chauves ; car cette espèce de coiffure empruntée altère la vérité et la physionomie, et donne au visage un air

différent de celui qu'il doit avoir naturellement : on jugeroit beaucoup mieux les visages si chacun portoit ses cheveux, et les laissoit flotter librement. La partie la plus élevée de la tête, est celle qui devient chauve la première, aussi bien que celle qui est au-dessus des tempes ; il est rare que les cheveux qui accompagnent le bas des tempes tombent en entier, non plus que ceux de la partie inférieure du derrière de la tête. Au reste, il n'y a que les hommes qui deviennent chauves en avançant en âge, les femmes conservent toujours leurs cheveux, et quoiqu'ils deviennent blancs comme ceux des hommes lorsqu'elles approchent de la vieillesse, ils tombent beaucoup moins. Les enfans et les eunuques ne sont pas plus sujets à être chauves que les femmes ; aussi les cheveux sont-ils plus grands et plus abondans dans la jeunesse, qu'ils ne le sont à tout autre âge. Les plus longs cheveux tombent

peu à peu ; à mesure qu'on avance en âge, ils diminuent et se dessèchent : ils commencent à blanchir par la pointe ; dès qu'ils sont devenus blancs, ils sont moins forts et se cassent plus aisément. On a des exemples de jeunes gens dont les cheveux devenus blancs par l'effet d'une grande maladie, ont ensuite repris leur couleur naturelle peu à peu lorsque leur santé a été parfaitement rétablie. Aristote et Pline disent qu'aucun homme ne devient chauve avant d'avoir fait usage des femmes, à l'exception de ceux qui sont chauves dès leur naissance. Les anciens écrivains ont appelé les habitans de l'île de Mycone, *têtes chauves ;* on prétend que c'étoit un défaut naturel à ces insulaires, et comme une maladie endémique avec laquelle ils venoient presque tous au monde.

Le nez est la partie la plus avancée et le trait le plus apparent du visage ; mais comme il n'a que très-peu de

mouvement, et qu'il n'en prend ordinairement que dans les plus fortes passions, il fait plus à la beauté qu'à la physionomie ; et à moins qu'il ne soit fort disproportionné ou très-difforme, on ne le remarque pas autant que les autres parties qui ont du mouvement, comme la bouche ou les yeux. La forme du nez et sa position plus avancée que celle de toutes les autres parties de la face, sont particulières à l'espèce humaine : car la plupart des animaux ont des narines ou naseaux, avec la cloison qui les sépare, mais dans aucun le nez ne fait un trait élevé et avancé ; les singes même n'ont, pour ainsi dire, que des narines, ou du moins leur nez qui est posé comme celui de l'homme, est si plat et si court, qu'on ne doit pas le regarder comme une partie semblable : c'est par cet organe que l'homme et la plupart des animaux respirent et sentent les odeurs. Les oiseaux n'ont point de narines, ils ont seulement

deux trous ou deux conduits pour la respiration et l'odorat, au lieu que les animaux quadrupèdes ont des naseaux, ou des narines cartilagineuses comme les nôtres.

La bouche et les lèvres sont, après les yeux, les parties du visage qui ont le plus de mouvement et d'expression; les passions influent sur ces mouvemens, la bouche en marque les différens caractères par les différentes formes qu'elle prend; l'organe de la voix anime encore cette partie, et la rend plus vivante que toutes les autres; la couleur vermeille des lèvres, la blancheur de l'émail des dents, tranchent avec tant d'avantage sur les autres couleurs du visage, qu'elles paroissent en faire le point de vue principal. On fixe en effet les yeux sur la bouche d'un homme qui parle, et on les y arrête plus long-temps que sur toutes les autres parties : chaque mot, chaque articulation, chaque son produisent

des mouvemens différens dans les lèvres : quelque variés et quelque rapides que soient ces mouvemens, on pourroit les distinguer tous les uns des autres ; on a vu des sourds en connoître si parfaitement les différences et les nuances successives, qu'ils entendoient parfaitement ce qu'on disoit, en voyant comme on le disoit.

La mâchoire inférieure est la seule qui ait du mouvement dans l'homme et dans tous les animaux, sans en excepter même le crocodile ; quoiqu'Aristote assure, en plusieurs endroits, que la mâchoire supérieure de cet animal est la seule qui ait du mouvement, et que la mâchoire inférieure à laquelle, dit-il, la langue du crocodile est attachée, soit absolument immobile ; j'ai voulu vérifier ce fait, et j'ai trouvé, en examinant le squelette d'un crocodile, que c'est au contraire la seule mâchoire inférieure qui est mobile, et que la supérieure est, comme dans

tous les autres animaux, jointe aux autres os de la tête, sans qu'il y ait aucune articulation qui puisse la rendre mobile. Dans le fœtus humain, la mâchoire inférieure est, comme dans le singe, beaucoup plus avancée que la mâchoire supérieure; dans l'adulte, il seroit également difforme qu'elle fût trop avancée ou trop reculée, elle doit être à-peu-près de niveau avec la mâchoire supérieure. Dans les instans les plus vifs des passions, la mâchoire a souvent un mouvement involontaire, comme dans les mouvemens où l'ame n'est affectée de rien; la douleur, le plaisir, l'ennui, font également bâiller; mais il est vrai qu'on bâille vivement, et que cette espèce de convulsion est très-prompte dans la douleur et le plaisir, au lieu que le bâillement de l'ennui en porte le caractère par la lenteur avec laquelle il se fait.

Lorsqu'on vient à penser tout-à-coup à quelque chose qu'on desire ar-

demment ou qu'on regrette vivement, on ressent un tressaillement ou un serrement intérieur ; ce mouvement du diaphragme agit sur les poumons, les élève, et occasionne une inspiration vive et prompte qui forme le soupir ; et lorsque l'ame a réfléchi sur la cause de son émotion, et qu'elle ne voit aucun moyen de remplir son desir ou de faire cesser ses regrets, les soupirs se répètent, la tristesse, qui est la douleur de l'ame, succède à ces premiers mouvemens ; et lorsque cette douleur de l'ame est profonde et subite, elle fait couler les larmes, et l'air entre dans la poitrine par secousses, il se fait plusieurs inspirations réitérées par une espèce de secousse involontaire ; chaque inspiration fait un bruit plus fort que celui du soupir, c'est ce qu'on appelle *sangloter ;* les sanglots se succèdent plus rapidement que les soupirs, et le son de la voix se fait entendre un peu dans le sanglot : les accens en sont

encore plus marqués dans le gémissement; c'est une espèce de sanglot continué, dont le son lent se fait entendre dans l'inspiration et dans l'expiration; son expression consiste dans la continuation et la durée d'un ton plaintif formé par des sons inarticulés: ces sons du gémissement sont plus ou moins longs, suivant le degré de tristesse, d'affliction et d'abattement qui les cause, mais ils sont toujours répétés plusieurs fois; le temps de l'inspiration est celui de l'intervalle du silence qui est entre les gémissemens, et ordinairement ces intervalles sont égaux pour la durée et pour la distance. Le cri plaintif est un gémissement exprimé avec force et à haute voix; quelquefois ce cri se soutient dans toute son étendue sur le même ton, c'est sur-tout lorsqu'il est fort élevé et très-aigu; quelquefois aussi il finit par un ton plus bas, c'est ordinairement lorsque la force du cri est modérée.

Le ris est un son entrecoupé subitement et à plusieurs reprises par une sorte de trémoussement, qui est marqué à l'extérieur par le mouvement du ventre qui s'élève et s'abaisse précipitamment ; quelquefois, pour faciliter ce mouvement, on penche la poitrine et la tête en avant, la poitrine se resserre et reste immobile, les coins de la bouche s'éloignent du côté des joues, qui se trouvent resserrées et gonflées ; l'air, à chaque fois que le ventre s'abaisse, sort de la bouche avec bruit, et l'on entend un éclat de la voix qui se répète plusieurs fois de suite, quelquefois sur le même ton, d'autres fois sur des tons différens, qui vont en diminuant à chaque répétition.

Dans le ris immodéré et dans presque toutes les passions violentes, les lèvres sont fort ouvertes ; mais dans des mouvemens de l'ame plus doux et plus tranquilles, les coins de la bouche s'éloignent sans qu'elle s'ouvre, les

joues se gonflent ; et dans quelques personnes il se forme sur chaque joue, à une petite distance des coins de la bouche, un léger enfoncement que l'on appelle *la fossette ;* c'est un agrément qui se joint aux graces dont le souris est ordinairement accompagné. Le souris est une marque de bienveillance, d'applaudissement et de satisfaction intérieure ; c'est aussi une façon d'exprimer le mépris et la moquerie ; mais dans ce souris malin on serre davantage les lèvres l'une contre l'autre, par un mouvement de la lèvre inférieure.

Les joues sont des parties uniformes qui n'ont par elles-mêmes aucun mouvement, aucune expression, si ce n'est par la rougeur ou la pâleur qui les couvre involontairement dans des passions différentes ; ces parties forment le contour de la face et l'union des traits, elles contribuent plus à la beauté du visage qu'à l'expression des passions ; il

en est de même du menton, des oreilles et des tempes.

On rougit dans la honte, la colère, l'orgueil, la joie; on pâlit dans la crainte, l'effroi et la tristesse : cette altération de la couleur du visage est absolument involontaire, elle manifeste l'état de l'ame sans son consentement; c'est un effet du sentiment sur lequel la volonté n'a aucun empire, elle peut commander à tout le reste, car un instant de réflexion suffit pour qu'on puisse arrêter les mouvemens musculaires du visage dans les passions, et même pour les changer; mais il n'est pas possible d'empêcher le changement de couleur, parce qu'il dépend d'un mouvement du sang, occasionné par l'action du diaphragme, qui est le principal organe du sentiment intérieur.

La tête en entier prend dans les passions, des positions et des mouvemens différens; elle est abaissée en avant dans l'humilité, la honte, la tristesse;

penchée à côté dans la langueur, la pitié ; élevée dans l'arrogance, droite et fixe dans l'opiniâtreté : la tête fait un mouvement en arrière dans l'étonnement, et plusieurs mouvemens réitérés de côté et d'autre dans le mépris, la moquerie, la colère et l'indignation.

Dans l'affliction, la joie, l'amour, la honte, la compassion, les yeux se gonflent tout-à-coup, une humeur surabondante les couvre et les obscurcit, il en coule des larmes ; l'effusion des larmes est toujours accompagnée d'une tension de muscles du visage qui fait ouvrir la bouche ; l'humeur qui se forme naturellement dans le nez devient plus abondante, les larmes s'y joignent par des conduits intérieurs, elles ne coulent pas uniformément, et elles semblent s'arrêter par intervalles.

Dans la tristesse, les deux coins de la bouche s'abaissent, la lèvre inférieure remonte, la paupière est abaissée à demi, la prunelle de l'œil est éle-

vée et à moitié cachée par la paupière, les autres muscles de la face sont relâchés, de sorte que l'intervalle qui est entre la bouche et les yeux est plus grand qu'à l'ordinaire, et par conséquent le visage paroît alongé.

Dans la peur, la terreur, l'effroi, l'horreur, le front se ride, les sourcils s'élèvent, la paupière s'ouvre autant qu'il est possible, elle surmonte la prunelle, et laisse paroître une partie du blanc de l'œil au-dessus de la prunelle, qui est abaissée et un peu cachée par la paupière inférieure; la bouche est en même temps fort ouverte, les lèvres se retirent, et laissent paroître les dents en haut et en bas.

Dans le mépris et la dérision, la lèvre supérieure se relève d'un côté et laisse paroître les dents, tandis que de l'autre côté elle a un petit mouvement comme pour sourire; le nez se fronce du même côté que la lèvre s'est élevée, et le coin de la bouche recule; l'œil du

même côté est presque fermé, tandis que l'autre est ouvert à l'ordinaire; mais les deux prunelles sont abaissées comme lorsqu'on regarde du haut en bas.

Dans la jalousie, l'envie, la malice, les sourcils descendent et se froncent, les paupières s'élèvent et les prunelles s'abaissent; la lèvre supérieure s'élève de chaque côté, tandis que les coins de la bouche s'abaissent un peu, et que le milieu de la lèvre inférieure se relève pour joindre le milieu de la lèvre supérieure.

Dans le ris, les deux coins de la bouche reculent et s'élèvent un peu, la partie supérieure des joues se relève, les yeux se ferment plus ou moins; la lèvre supérieure s'élève, l'inférieure s'abaisse, la bouche s'ouvre, et la peau du nez se fronce dans les ris immodérés.

Les bras, les mains et tout le corps entrent aussi dans l'expression des pas-

sions ; les gestes concourent avec les mouvemens du visage pour exprimer les différens mouvemens de l'ame. Dans la joie, par exemple, les yeux, la tête, les bras et tout le corps sont agités par des mouvemens prompts et variés : dans la langueur et la tristesse, les yeux sont baissés, la tête est penchée sur le côté, les bras sont pendans, et tout le corps est immobile : dans l'admiration, la surprise, l'étonnement, tout mouvement est suspendu, on reste dans une même attitude. Cette première expression des passions est indépendante de la volonté ; mais il y a une autre sorte d'expression, qui semble être produite par une réflexion de l'esprit et par le commandement de la volonté, qui fait agir les yeux, la tête, les bras et tout le corps : ces mouvemens paroissent être autant d'efforts que fait l'ame pour défendre le corps, ce sont au moins autant de signes secondaires qui répètent les pas-

sions, et qui pourroient seuls les exprimer; par exemple, dans l'amour, dans le desir, dans l'espérance, on lève la tête et les yeux vers le ciel, comme pour demander le bien que l'on souhaite; on porte la tête et le corps en avant, comme pour avancer, en s'approchant, la possession de l'objet desiré; on étend les bras, on ouvre les mains pour l'embrasser et le saisir: au contraire, dans la crainte, dans la haine, dans l'horreur, nous avançons les bras avec précipitation, comme pour repousser ce qui fait l'objet de notre aversion, nous détournons les yeux et la tête, nous reculons pour l'éviter, nous fuyons pour nous en éloigner. Ces mouvemens sont si prompts qu'ils paroissent involontaires; mais c'est un effet de l'habitude qui nous trompe; car ces mouvemens dépendent de la réflexion, et marquent seulement la perfection des ressorts du corps humain, par la promptitude avec

laquelle tous les membres obéissent aux ordres de la volonté.

Comme toutes les passions sont des mouvemens de l'ame, la plupart relatifs aux impressions des sens, elles peuvent être exprimées par les mouvemens du corps, et sur-tout par ceux du visage; on peut juger de ce qui se passe à l'intérieur par l'action extérieure, et connoître, à l'inspection des changemens du visage, la situation actuelle de l'ame; mais comme l'ame n'a point de forme qui puisse être relative à aucune forme matérielle, on ne peut pas la juger par la figure du corps ou par la forme du visage; un corps mal fait peut renfermer une fort belle ame, et l'on ne doit pas juger du bon ou du mauvais naturel d'une personne par les traits de son visage; car ces traits n'ont aucun rapport avec la nature de l'ame, aucune analogie sur laquelle on puisse fonder des conjectures raisonnables.

Les anciens étoient cependant fort attachés à cette espèce de préjugé; et dans tous les temps il y a eu des hommes qui ont voulu faire une science divinatoire de leurs prétendues connoissances en physionomie; mais il est bien évident qu'elles ne peuvent s'étendre qu'à deviner les mouvemens de l'ame par ceux des yeux, du visage et du corps; et que la forme du nez, de la bouche et des autres traits ne fait pas plus à la forme de l'ame, au naturel de la personne, que la grandeur ou la grosseur des membres fait à la pensée. Un homme en sera-t-il plus spirituel parce qu'il aura le nez bien fait? en sera-t-il moins sage parce qu'il aura les yeux petits et la bouche grande? Il faut donc avouer que tout ce que nous ont dit les physionomistes est destitué de tout fondement, et que rien n'est plus chimérique que les inductions qu'ils ont voulu tirer de leurs prétendues observations métoposcopiques.

Les parties de la tête qui font le moins à la physionomie et à l'air du visage, sont les oreilles ; elles sont placées à côté et cachées par les cheveux : cette partie qui est si petite et si peu apparente dans l'homme, est fort remarquable dans la plupart des animaux quadrupèdes ; elle fait beaucoup à l'air de la tête de l'animal, elle indique même son état de vigueur ou d'abattement, elle a des mouvemens musculaires qui dénotent le sentiment et répondent à l'action intérieure de l'animal. Les oreilles de l'homme n'ont ordinairement aucun mouvement, volontaire ou involontaire, quoiqu'il y ait des muscles qui y aboutissent ; les plus petites oreilles sont, à ce qu'on prétend, les plus jolies; mais les plus grandes, et qui sont en même temps bien bordées, sont celles qui entendent le mieux. Il y a des peuples qui en agrandissent prodigieusement le lobe, en le perçant et en y mettant des

morceaux de bois ou de métal, qu'ils remplacent successivement par d'autres morceaux plus gros ; ce qui fait, avec le temps, un trou énorme dans le lobe de l'oreille, qui croît toujours à proportion que le trou s'élargit : j'ai vu de ces morceaux de bois qui avoient plus d'un pouce et demi de diamètre, qui venoient des Indiens de l'Amérique méridionale, ils ressemblent à des dames de trictrac. On ne sait sur quoi peut être fondée cette coutume singulière de s'agrandir si prodigieusement les oreilles ; il est vrai qu'on ne sait guère mieux d'où peut venir l'usage presque général dans toutes les nations, de percer les oreilles et quelquefois les narines, pour porter des boucles, des anneaux, &c. à moins que d'en attribuer l'origine aux peuples encore sauvages et nus, qui ont cherché à porter de la manière la moins incommode les choses qui leur ont paru les plus précieuses, en les attachant à cette partie.

La bizarrerie et la variété des usages paroissent encore plus dans la manière différente dont les hommes ont arrangé les cheveux et la barbe ; les uns, comme les Turcs, coupent leurs cheveux et laissent croître leur barbe ; d'autres, comme la plupart des Européens, portent leurs cheveux ou des cheveux empruntés, et rasent leur barbe. Les sauvages se l'arrachent et conservent soigneusement leurs cheveux ; les nègres se rasent la tête par figures, tantôt en étoiles, tantôt à la façon des religieux, et plus communément encore par bandes alternatives, en laissant autant de plein que de rasé, et ils font la même chose à leurs petits garçons. Les Talapoins de Siam font raser la tête et les sourcils aux enfans dont on leur confie l'éducation ; chaque peuple a sur cela des usages différens ; les uns font plus de cas de la barbe de la lèvre supérieure, que de celle du menton ; d'autres préfèrent celle des

joues et celle du dessous du visage ; les uns la frisent, les autres la portent lisse. Il n'y a pas bien long-temps que nous portions les cheveux du derrière de la tête épars et flottans, aujourd'hui nous les portons dans un sac. Nos habillemens sont différens de ceux de nos pères, la variété dans la manière de se vêtir est aussi grande que la diversité des nations ; et ce qu'il y a de singulier, c'est que de toutes les espèces de vêtemens, nous avons choisi l'une des plus incommodes, et que notre manière, quoique généralement imitée par tous les peuples de l'Europe, est en même temps de toutes les manières de se vêtir celle qui demande le plus de temps, celle qui me paroît être le moins assortie à la nature.

Quoique les modes semblent n'avoir d'autre origine que le caprice et la fantaisie, les caprices adoptés et les fantaisies générales méritent d'être examinés ; les hommes ont toujours

fait et feront toujours cas de tout ce qui peut fixer les yeux des autres hommes, et leur donner en même temps des idées avantageuses de richesses, de puissance, de grandeur, &c. La valeur de ces pierres brillantes, qui de tout temps ont été regardées comme des ornemens précieux, n'est fondée que sur leur rareté et sur leur éclat éblouissant; il en est de même de ces métaux éclatans, dont le poids nous paroît si léger, lorsqu'il est réparti sur tous les plis de nos vêtemens pour en faire la parure. Ces pierres, ces métaux sont moins des ornemens pour nous, que des signes pour les autres auxquels ils doivent nous remarquer et reconnoître nos richesses; nous tâchons de leur en donner une plus grande idée en agrandissant la surface de ces métaux, nous voulons fixer leurs yeux ou plutôt les éblouir : combien peu y en a-t-il en effet qui soient capables de séparer la personne de son vêtement, et de juger

sans mélange l'homme et le métal !

Tout ce qui est rare et brillant sera donc toujours de mode, tant que les hommes tireront plus d'avantage de l'opulence que de la vertu, tant que les moyens de paroître considérable seront si différens de ce qui mérite seul d'être considéré. L'éclat extérieur dépend beaucoup de la manière de se vêtir; cette manière prend des formes différentes, selon les différens points de vue sous lesquels nous voulons être regardés : l'homme modeste, ou qui veut le paroître, veut en même temps marquer cette vertu par la simplicité de son habillement; l'homme glorieux ne néglige rien de ce qui peut étayer son orgueil ou flatter la vanité; on le reconnoît à la richesse ou à la recherche de ses ajustemens.

Un autre point de vue que les hommes ont assez généralement, est de rendre leur corps plus grand, plus étendu : peu contens du petit espace

dans lequel est circonscrit notre être, nous voulons tenir plus de place en ce monde que la nature ne peut nous en donner, nous cherchons à agrandir notre figure par des chaussures élevées, par des vêtemens renflés; quelque amples qu'ils puissent être, la vanité qu'ils couvrent n'est-elle pas encore plus grande ? Pourquoi la tête d'un docteur est-elle environnée d'une quantité énorme de cheveux empruntés, et que celle d'un homme du bel air en est si légèrement garnie ? l'un veut qu'on juge de l'étendue de sa science par la capacité physique de cette tête dont il grossit le volume apparent, et l'autre ne cherche à le diminuer que pour donner l'idée de la légéreté de son esprit.

Il y a des modes dont l'origine est plus raisonnable, ce sont celles où l'on a eu pour but de cacher des défauts et de rendre la nature moins désagréable. A prendre les hommes en général,

il y a beaucoup plus de figures défectueuses et de laids visages, que de personnes belles et bien faites : les modes, qui ne sont que l'usage du plus grand nombre, usage auquel le reste se soumet, ont donc été introduites, établies par ce grand nombre de personnes intéressées à rendre leurs défauts plus supportables. Les femmes ont coloré leur visage lorsque les roses de leur teint se sont flétries, et lorsqu'une pâleur naturelle les rendoit moins agréables que les autres : cet usage est presque universellement répandu chez tous les peuples de la terre; celui de se blanchir les cheveux avec de la poudre, et de les enfler par la frisure, quoique beaucoup moins général et bien plus nouveau, paroît avoir été imaginé pour faire sortir davantage les couleurs du visage, et en accompagner plus avantageusement la forme.

Mais laissons les choses accessoires et extérieures, et sans nous occuper

plus long-temps des ornemens et de la draperie du tableau, revenons à la figure. La tête de l'homme est à l'extérieur et à l'intérieur d'une forme différente de celle de la tête de tous les autres animaux, à l'exception du singe dans lequel cette partie est assez semblable ; il a cependant beaucoup moins de cerveau, et plusieurs autres différences dont nous parlerous dans la suite. Le corps de presque tous les animaux quadrupèdes vivipares, est en entier couvert de poils ; le derrière de la tête de l'homme est jusqu'à l'âge de puberté la seule partie de son corps qui en soit couverte, et elle en est plus abondamment garnie que la tête d'aucun animal. Le singe ressemble encore à l'homme par les oreilles, par les narines, par les dents : il y a une très-grande diversité dans la grandeur, la position et le nombre des dents des différens animaux ; les uns en ont en haut et en bas, d'autres n'en ont qu'à

la mâchoire inférieure ; dans les uns, les dents sont séparées les unes des autres, dans d'autres elles sont continues et réunies; le palais de certains poissons n'est qu'une espèce de masse osseuse très-dure et garnie d'un très-grand nombre de pointes qui font l'office des dents.

Dans presque tous les animaux la partie par laquelle ils prennent la nourriture, est ordinairement solide ou armée de quelques corps durs ; dans l'homme, les quadrupèdes et les poissons, les dents ; le bec dans les oiseaux ; les pinces, les scies, &c. dans les insectes, sont des instrumens d'une matière dure et solide, avec lesquels tous ces animaux saisissent et broient leurs alimens ; toutes ces parties dures tirent leur origine des nerfs, comme les ongles, les cornes, &c. Nous avons dit que la substance nerveuse prend de la solidité et une grande dureté dès qu'elle se trouve exposée à l'air. La

bouche est une partie divisée, une ouverture dans le corps de l'animal; il est donc naturel d'imaginer que les nerfs qui y aboutissent doivent prendre à leurs extrémités de la dureté et de la solidité, et produire par conséquent les dents, les palais osseux, les becs, les pinces, et toutes les autres parties dures que nous trouvons dans tous les animaux, comme ils produisent aux autres extrémités du corps auxquelles ils aboutissent, les ongles, les cornes, les ergots, et même à la surface, les poils, les plumes, les écailles, &c.

Le cou soutient la tête et la réunit avec le corps; cette partie est bien plus considérable dans la plupart des animaux quadrupèdes qu'elle ne l'est dans l'homme : les poissons et les autres animaux qui n'ont point de poumons semblables aux nôtres n'ont point de cou. Les oiseaux sont en général les animaux dont le cou est le plus

long; dans les espèces d'oiseaux qui ont les pattes courtes, le cou est aussi assez court, et dans celles où les pattes sont fort longues, le cou est aussi d'une très-grande longueur. Aristote dit que les oiseaux de proie qui ont des serres, ont tous le cou court.

La poitrine de l'homme est à l'extérieur conformée différemment de celle des autres animaux; elle est plus large à proportion du corps, et il n'y a que l'homme et le singe dans lesquels on trouve ces os qui sont immédiatement au-dessus du cou, et que l'on appelle les *clavicules*. Les deux mamelles sont posées sur la poitrine; celles des femmes sont plus grosses et plus éminentes que celles des hommes, cependant elles paroissent être à-peu-près de la même consistance, et leur organisation est assez semblable, car les mamelles des hommes peuvent former du lait comme celles des femmes; on a plusieurs exemples de ce fait, et

c'est sur-tout à l'âge de puberté que cela arrive. J'ai vu un jeune homme de quinze ans faire sortir d'une de ses mamelles plus d'une cuillerée d'une liqueur laiteuse, ou plutôt de véritable lait. Il y a dans les animaux une grande variété dans la situation et dans le nombre des mamelles; les uns, comme le singe, l'éléphant, n'en ont que deux qui sont posées sur le devant de la poitrine ou à côté; d'autres en ont quatre, comme l'ours; d'autres, comme les brebis, n'en ont que deux placées entre les cuisses; d'autres ne les ont ni sur la poitrine, ni entre les cuisses, mais sur le ventre, comme les chiennes, les truies, &c. qui en ont un grand nombre; les oiseaux n'ont point de mamelles; non plus que tous les autres animaux ovipares : les poissons vivipares, comme la baleine, le dauphin, le lamentin, &c. ont aussi des mamelles et du lait. La forme des mamelles varie dans les différentes espèces

d'animaux, et dans la même espèce suivant les différens âges. On prétend que les femmes dont les mamelles ne sont pas bien rondes, mais en forme de poire, sont les meilleures nourrices, parce que les enfans peuvent alors prendre dans leur bouche non-seulement le mamelon, mais encore une partie même de l'extrémité de la mamelle. Au reste, pour que les mamelles des femmes soient bien placées, il faut qu'il y ait autant d'espace de l'un des mamelons à l'autre, qu'il y en a depuis le mamelon jusqu'au milieu de la fossette des clavicules, en sorte que ces trois points fassent un triangle équilatéral.

Au-dessus de la poitrine est le ventre sur lequel l'ombilic ou le nombril est apparent et bien marqué, au lieu que dans la plupart des espèces d'animaux il est presque insensible, et souvent même entièrement oblitéré; les singes même n'ont qu'une espèce de callosité

ou de dureté à la place du nombril.

Les bras de l'homme ne ressemblent point du tout aux jambes de devant des quadrupèdes, non plus qu'aux ailes des oiseaux ; le singe est le seul de tous les animaux qui ait des bras et des mains ; mais ces bras sont plus grossièrement formés et dans des proportions moins exactes, que le bras et la main de l'homme ; les épaules sont aussi beaucoup plus larges, et d'une forme très-différente dans l'homme, de ce qu'elles sont dans tous les autres animaux : le haut des épaules est la partie du corps sur laquelle l'homme peut porter les plus grands fardeaux.

La forme du dos n'est pas fort différente dans l'homme de ce qu'elle est dans plusieurs animaux quadrupèdes ; la partie des reins est seulement plus musculeuse et plus forte, mais les fesses qui sont les parties les plus inférieures du tronc, n'appartiennent qu'à l'espèce humaine, aucun des animaux quadru-

pèdes n'a de fesses ; ce que l'on prend pour cette partie sont leurs cuisses. L'homme est le seul qui se soutienne dans une situation droite et perpendiculaire ; c'est à cette position des parties inférieures qu'est relatif ce renflement au haut des cuisses qui formes les fesses.

Le pied de l'homme est aussi très-différent de celui de quelqu'animal que ce soit, et même de celui du singe ; le pied du singe est plutôt une main qu'un pied, les doigts en sont longs et disposés comme ceux de la main, celui du milieu est plus grand que les autres, comme dans la main ; ce pied du singe n'a d'ailleurs point de talon semblable à celui de l'homme : l'assiette du pied est aussi plus grande dans l'homme que dans tous les animaux quadrupèdes, et les doigts du pied servent beaucoup à maintenir l'équilibre du corps, et à assurer ses mouvemens dans la démarche, la course, la danse, &c.

Les ongles sont plus petits dans l'homme que dans tous les autres animaux ; s'ils excédoient beaucoup les extrémités des doigts, ils nuiroient à l'usage de la main ; les Sauvages, qui les laissent croître, s'en servent pour déchirer la peau des animaux ; mais quoique leurs ongles soient plus forts et plus grands que les nôtres, ils ne le sont point assez pour qu'on puisse les comparer en aucune façon à la corne et aux ergots du pied des animaux.

On n'a rien observé de parfaitement exact dans le détail des proportions du corps humain ; non-seulement les mêmes parties du corps n'ont pas les mêmes dimensions proportionnelles dans deux personnes différentes, mais souvent dans la même personne une partie n'est pas exactement semblable à la partie correspondante : par exemple, souvent le bras ou la jambe du côté droit n'a pas exactement les mêmes dimensions que le bras ou la jambe du

côté gauche, &c. Il a donc fallu des observations répétées pendant longtemps pour trouver un milieu entre ces différences, afin d'établir au juste les dimensions des parties du corps humain, et de donner une idée des proportions qui font ce que l'on appelle *la belle nature*. Ce n'est pas par la comparaison du corps d'un homme avec celui d'un autre homme, ou par des mesures actuellement prises sur un grand nombre de sujets, qu'on a pu acquérir cette connoissance, c'est par les efforts qu'on a faits pour imiter et copier exactement la nature, c'est à l'art du dessin qu'on doit tout ce que l'on peut savoir en ce genre ; le sentiment et le goût ont fait ce que la mécanique ne pouvoit faire ; on a quitté la règle et le compas pour s'en tenir au coup-d'œil ; on a réalisé sur le marbre toutes les formes, tous les contours de toutes les parties du corps humain, et on a mieux connu la na-

ture par la représentation que par la nature même. Dès qu'il y a eu des statues, on a mieux jugé de leur perfection en les voyant qu'en les mesurant. C'est par un grand exercice de l'art du dessin et par un sentiment exquis, que les grands statuaires sont parvenus à faire sentir aux autres hommes les justes proportions des ouvrages de la nature ; les anciens ont fait de si belles statues que, d'un commun accord, on les a regardées comme la représentation exacte du corps humain le plus parfait. Ces statues qui n'étoient que des copies de l'homme sont devenues des originaux, parce que ces copies n'étoient pas faites d'après un seul individu, mais d'après l'espèce humaine entière bien observée et si bien vue, qu'on n'a pu trouver aucun homme, dont le corps fût aussi bien proportionné que ces statues : c'est donc sur ces modules que l'on a pris les mesures du corps humain ; nous les

rapporterons ici comme les dessinateurs les ont données. On divise ordinairement la hauteur du corps en dix parties égales que l'on appelle *faces*, en terme d'art, parce que la face de l'homme a été le premier module de ces mesures; on distingue aussi trois parties égales dans chaque face, c'est-à-dire, dans chaque dixième partie de la hauteur du corps; cette seconde division vient de celle que l'on a faite de la face humaine en trois parties égales. La première commence au-dessus du front à la naissance des cheveux, et finit à la racine du nez; le nez fait la seconde partie de la face, et la troisième, en commençant au-dessous du nez, va jusqu'au-dessous du menton : dans les mesures du reste du corps on désigne quelquefois la troisième partie d'une face ou une trentième partie de toute la hauteur, par le mot de nez ou de longueur de nez. La première face, dont nous venons

de parler, qui est toute la face de l'homme, ne commence qu'à la naissance des cheveux, qui est au-dessus du front ; depuis ce point jusqu'au sommet de la tête il y a encore un tiers de face de hauteur, ou, ce qui est la même chose, une hauteur égale à celle du nez ; ainsi depuis le sommet de la tête jusqu'au bas du menton, c'est-à-dire, dans la hauteur de la tête, il y a une face et un tiers de face ; entre le bas du menton et la fossette des clavicules qui est au-dessus de la poitrine il y a deux tiers de face ; ainsi la hauteur depuis le dessus de la poitrine jusqu'au sommet de la tête, fait deux fois la longueur de la face, ce qui est la cinquième partie de toute la hauteur du corps ; depuis la fossette des clavicules jusqu'au bas des mamelles on compte une face ; au-dessous des mamelles commence la quatrième face, qui finit au nombril ; et la cinquième va à l'endroit où se fait la bifurcation

du tronc, ce qui fait en tout la moitié de la hauteur du corps. On compte deux faces dans la longueur de la cuisse jusqu'au genou; le genou fait une demi-face, qui est la moitié de la huitième; il y a deux faces dans la longueur de la jambe depuis le bas du genou jusqu'au coude-pied, ce qui fait en tout neuf faces et demie; et depuis le coude-pied jusqu'à la plante du pied, il y a une demi-face qui complète les dix faces dans lesquelles on a divisé toute la hauteur du corps. Cette division a été faite pour le commun des hommes; mais pour ceux qni sont d'une taille haute et fort au-dessus du commun, il se trouve environ une demi-face de plus dans la partie du corps qui est entre les mamelles et la bifurcation du tronc; c'est donc cette hauteur de surplus dans cet endroit du corps qui fait la belle taille; alors la naissance de la bifurcation du tronc ne se rencontre pas précisément au milieu de la hau-

teur du corps, mais un peu au-dessous. Lorsqu'on étend les bras de façon qu'ils soient tous deux sur une même ligne droite et horizontale, la distance qui se trouve entre les extrémités des grands doigts des mains, est égale à la hauteur du corps. Depuis la fossette qui est entre les clavicules, jusqu'à l'emboîture de l'os de l'épaule avec celui du bras, il y a une face; lorsque le bras est appuyé contre le corps et plié en avant, on y compte quatre faces; savoir, deux entre l'emboîture de l'épaule et l'extrémité du coude, et deux autres depuis le coude jusqu'à la première naissance du petit doigt, ce qui fait cinq faces, et cinq pour le côté de l'autre bras, c'est en tout dix faces; c'est-à-dire une longueur égale à toute la hauteur du corps: il reste cependant à l'extrémité de chaque main la longueur des doigts, qui est d'environ une demi-face; mais il faut faire attention que cette demi-face se perd dans les

emboîtures du cou et de l'épaule lorsque les bras sont étendus. La main a une face de longueur, le pouce a un tiers de face ou une longueur de nez, de même que le plus long doigt du pied ; la longueur du dessous du pied est égale à une sixième partie de la hauteur du corps entier. Si l'on vouloit vérifier ces mesures de longueur sur un seul homme, on les trouveroit fautives à plusieurs égards, par les raisons que nous en avons données. Il seroit encore bien plus difficile de déterminer les mesures de la grosseur des différentes parties du corps ; l'embonpoint ou la maigreur changent si fort ces dimensions, et le mouvement des muscles les fait varier dans un si grand nombre de positions, qu'il est presque impossible de donner là-dessus des résultats sur lesquels on puisse compter.

Dans l'enfance les parties supérieures du corps sont plus grandes que les parties inférieures ; les cuisses et les

jambes ne font pas à beaucoup près la moitié de la hauteur du corps ; à mesure que l'enfant avance en âge, ces parties inférieures prennent plus d'accroissement que les parties supérieures ; et lorsque l'accroissement de tout le corps est entièrement achevé, les cuisses et les jambes font à-peu-près la moitié de la hauteur du corps.

Dans les femmes, la partie antérieure de la poitrine est plus élevée que dans les hommes ; en sorte qu'ordinairement la capacité de la poitrine formée par les côtes, a plus d'épaisseur dans les femmes et plus de largeur dans les hommes, proportionnellement au reste du corps ; les hanches des femmes sont aussi beaucoup plus grosses, parce que les os des hanches et ceux qui y sont joints, et qui composent ensemble cette capacité qu'on appelle le *bassin*, sont plus larges qu'ils ne le sont dans les hommes : cette différence dans la conformation de la poitrine et du bas-

sin est assez sensible pour être reconnue fort aisément, et elle suffit pour faire distinguer le squelette d'une femme de celui d'un homme.

La hauteur totale du corps humain varie assez considérablement : la grande taille pour les hommes est depuis cinq pieds quatre ou cinq pouces jusqu'à cinq pieds huit ou neuf pouces; la taille médiocre est depuis cinq pieds ou cinq pieds un pouce jusqu'à cinq pieds quatre pouces, et la petite taille est au-dessous de cinq pieds : les femmes ont en général deux ou trois pouces de moins que les hommes. Nous parlerons ailleurs des géans et des nains.

Quoique le corps de l'homme soit à l'extérieur plus délicat que celui d'aucun des animaux, il est cependant très-nerveux, et peut-être plus fort par rapport à son volume que celui des animaux les plus forts; car si nous voulons comparer la force du lion à cello de l'homme, nous devons considérer

que cet animal étant armé de griffes et de dents, l'emploi qu'il fait de ses forces nous en donne une fausse idée ; nous attribuons à sa force ce qui n'appartient qu'à ses armes : celles que l'homme a reçues de la nature ne sont point offensives ; heureux si l'art ne lui en eût pas mis à la main de plus terribles que les ongles du lion.

Mais il y a une meilleure manière de comparer la force de l'homme avec celle des animaux, c'est par le poids qu'il peut porter : on assure que les porte-faix ou crocheteurs de Constantinople portent des fardeaux de neuf cents livres pesant. Je me souviens d'avoir lu une expérience de M. Desaguliers au sujet de la force de l'homme : il fit faire une espèce de harnois par le moyen duquel il distribuoit sur toutes les parties du corps d'un homme debout, un certain nombre de poids, en sorte que chaque partie du corps supportoit tout ce qu'elle pouvoit sup-

porter relativement aux autres, et qu'il n'y avoit aucune partie qui ne fût chargée comme elle devoit l'être; on portoit au moyen de cette machine, sans être fort surchargé, un poids de deux milliers : si on compare cette charge avec celle que, volume pour volume, un cheval doit porter, on trouvera que comme le corps de cet animal a au moins six ou sept fois plus de volume que celui d'un homme, on pourroit donc charger un cheval de douze à quatorze milliers, ce qui est un poids énorme en comparaison des fardeaux que nous faisons porter à cet animal, même en distribuant le poids du fardeau aussi avantageusement qu'il nous est possible.

On peut encore juger de la force par la continuité de l'exercice et par la légéreté des mouvemens : les hommes qui sont exercés à la course devancent les chevaux, ou de moins soutiennent ce mouvement bien plus long-

temps ; et même dans un exercice plus modéré, un homme accoutumé à marcher fera chaque jour plus de chemin qu'un cheval ; et s'il ne fait que le même chemin, lorsqu'il aura marché autant de jours qu'il sera nécessaire pour que le cheval soit rendu, l'homme sera encore en état de continuer sa route sans en être incommodé. Les chaters d'Ispaham, qui sont des coureurs de profession, font trente-six lieues en quatorze ou quinze heures. Les voyageurs assurent que les Hottentots devancent les lions à la course, que les Sauvages qui vont à la chasse de l'orignal poursuivent ces animaux qui sont aussi légers que des cerfs, avec tant de vîtesse, qu'ils les lassent et les attrapent. On raconte mille autres choses prodigieuses de la légéreté des Sauvages à la course, et des longs voyages qu'ils entreprennent et qu'ils achèvent à pied dans les montagnes les plus escarpées, dans les pays les plus

difficiles, où il n'y a aucun chemin battu, aucun sentier tracé; ces hommes font, dit-on, des voyages de mille et douze cents lieues en moins de six semaines ou deux mois. Y a-t-il aucun animal, à l'exception des oiseaux, qui ont en effet les muscles plus forts à proportion que tous les autres animaux; y a-t-il, dis-je, aucun animal qui pût soutenir cette longue fatigue? L'homme civilisé ne connoît pas ses forces, il ne sait pas combien il en perd par la mollesse, et combien il pourroit en acquérir par l'habitude d'un fort exercice.

Il se trouve cependant quelquefois parmi nous des hommes d'une force extraordinaire; mais ce don de la nature, qui leur seroit précieux s'ils étoient dans le cas de l'employer pour leur défense ou pour des travaux utiles, est un très-petit avantage dans une société policée, où l'esprit fait plus que le corps, et où le travail de

la main ne peut être que celui des hommes du dernier ordre.

Les femmes ne sont pas, à beaucoup près, aussi fortes que les hommes ; et le plus grand usage ou le plus grand abus que l'homme ait fait de sa force, c'est d'avoir asservi et traité souvent d'une manière tyrannique cette moitié du genre humain, faite pour partager avec lui les plaisirs et les peines de la vie. Les Sauvages obligent leurs femmes à travailler continuellement : ce sont elles qui cultivent la terre, qui font l'ouvrage pénible, tandis que le mari reste nonchalamment couché dans son hamac, dont il ne sort que pour aller à la chasse ou à la pêche, ou pour se tenir debout dans la même attitude pendant des heures entières, car les Sauvages ne savent ce que c'est que de se promener ; et rien ne les étonne plus dans nos manières que de nous voir aller en droite ligne, et revenir ensuite sur nos pas plusieurs fois

de suite ; ils n'imaginent pas qu'on puisse prendre cette peine sans aucune nécessité, et se donner ainsi du mouvement qui n'aboutit à rien. Tous les hommes tendent à la paresse, mais les Sauvages des pays chauds sont les plus paresseux de tous les hommes, et les plus tyranniques à l'égard de leurs femmes, par les services qu'ils en exigent avec une dureté vraiment sauvage : chez les peuples policés, les hommes, comme les plus forts, ont dicté des loix où les femmes sont toujours plus lésées à proportion de la grossiéreté des mœurs ; et ce n'est que parmi les nations civilisées jusqu'à la politesse, que les femmes ont obtenu cette égalité de condition qui cependant est si naturelle et si nécessaire à la douceur de la société ; aussi cette politesse dans les mœurs est-elle leur ouvrage ; elles ont opposé à la force des armes victorieuses, lorsque par leur modestie elles nous ont appris à recon-

noître l'empire de la beauté, avantage naturel, plus grand que celui de la force, mais qui suppose l'art de le faire valoir : car les idées que les différens peuples ont de la beauté, sont si singulières et si opposées, qu'il y a tout lieu de croire que les femmes ont plus gagné par l'art de se faire desirer, que par ce don même de la nature dont les hommes jugent si différemment ; ils sont bien plus d'accord sur la valeur de ce qui est en effet l'objet de leurs desirs ; le prix de la chose augmente par la difficulté d'en obtenir la possession. Les femmes ont eu de la beauté, dès qu'elles ont su se respecter assez pour se refuser à tous ceux qui ont voulu les attaquer par d'autres voies que par celles du sentiment, et du sentiment une fois né, la politesse des mœurs a dû suivre.

Les anciens avoient des goûts de beauté différens des nôtres : les petits fronts, les sourcils joints ou presque

point séparés, étoient des agrémens dans le visage d'une femme. On fait encore aujourd'hui grand cas en Perse de gros sourcils qui se joignent. Dans quelques pays des Indes, il faut, pour être belle, avoir les dents noires et les cheveux blancs; et l'une des principales occupations des femmes aux îles Mariannes, est de se noircir les dents avec les herbes, et de se blanchir les cheveux à force de les laver avec certaines eaux préparées. A la Chine et au Japon, c'est une beauté que d'avoir le visage large, les yeux petits et couverts, le nez camus et large, les pieds extrêmement petits, le ventre fort gros, &c. Il y a des peuples, parmi les Indiens de l'Amérique et de l'Asie, qui applatissent la tête de leurs enfans en leur serrant le front et le derrière de la tête entre des planches, afin de rendre leur visage beaucoup plus large qu'il ne le seroit naturellement; d'autres applatissent la tête et l'alongent

en la serrant par les côtés; d'autres l'applatissent par le sommet; d'autres enfin la rendent la plus ronde qu'ils peuvent : chaque nation a des préjugés différens sur la beauté, chaque homme a même sur cela ses idées et son goût particulier; ce goût est apparemment relatif aux premières impressions agréables qu'on a reçues de certains objets dans le temps de l'enfance, et dépend peut-être plus de l'habitude et du hasard, que de la disposition de nos organes.

DE LA VIEILLESSE ET DE LA MORT.

Tout change dans la nature, tout s'altère, tout périt; le corps de l'homme n'est pas plutôt arrivé à son point de perfection, qu'il commence à déchoir; le dépérissement est d'abord insensible, il se passe même plusieurs années avant que nous nous appercevions d'un changement considérable; cependant nous

devrions sentir le poids de nos années mieux que les autres ne peuvent en compter le nombre ; et comme ils ne se trompent pas sur notre âge en le jugeant par les changemens extérieurs, nous devrions nous tromper encore moins sur l'effet intérieur qui les produit, si nous nous observions mieux, si nous nous flattions moins, et si dans tout, les autres ne nous jugeoient pas toujours beaucoup mieux que nous ne nous jugeons nous-mêmes.

Lorsque le corps a acquis toute son étendue en hauteur et en largeur par le développement entier de toutes ses parties, il augmente en épaisseur : le commencement de cette augmentation est le premier point de son dépérissement ; car cette extension n'est pas une continuation de développement ou d'accroissement intérieur de chaque partie par lesquels le corps continueroit de prendre plus d'étendue dans toutes ses parties organiques, et par

conséquent plus de force et d'activité ; mais c'est une simple addition de matière surabondante qui enfle le volume du corps et le charge d'un poids inutile. Cette matière est la graisse qui survient ordinairement à trente-cinq ou quarante ans ; et à mesure qu'elle augmente, le corps a moins de légéreté et de liberté dans ses mouvemens ; ses facultés pour la génération diminuent, ses membres s'appesantissent, il n'acquiert de l'étendue qu'en perdant de la force et de l'activité.

D'ailleurs les os et les autres parties solides du corps ayant pris toute leur extension en longueur et en grosseur, continuent d'augmenter en solidité ; les sucs nourriciers qui y arrivent, et qui étoient auparavant employés à en augmenter le volume par le développement, ne servent plus qu'à l'augmentation de la masse ; et se fixant dans l'intérieur de ces parties, les membranes deviennent cartilagineuses, les

cartilages deviennent osseux, les os deviennent plus solides, toutes les fibres plus dures, la peau se dessèche, les rides se forment peu à peu, les cheveux blanchissent, les dents tombent, le visage se déforme, le corps se courbe, &c. Les premières nuances de cet état se font appercevoir avant quarante ans, elles augmentent par degrés assez lents jusqu'à soixante, par degrés plus rapides jusqu'à soixante et dix; la caducité commence à cet âge de soixante et dix ans, elle va toujours en augmentant, la décrépitude suit, et la mort termine ordinairement avant l'âge de quatre-vingt-dix ou cent ans la vieillesse et la vie.

Considérons en particulier ces différens objets, et de la même façon que nous avons examiné les causes de l'origine et du développement de notre corps, examinons aussi celles de son dépérissement et de sa destruction. Les os, qui sont les parties les plus solides

du corps, ne sont dans le commencement que des filets d'une matière ductile qui prend peu à peu de la consistance et de la dureté. On peut considérer les os dans leur premier état comme autant de filets ou de petits tuyaux creux revêtus d'une membrane en dehors et en dedans; cette double membrane fournit la substance qui doit devenir osseuse, ou le devient elle-même en partie; car le petit intervalle qui est entre ces deux membranes, c'est-à-dire, entre le périoste intérieur et le périoste extérieur, devient bientôt une lame osseuse : on peut concevoir en partie comment se fait la production et l'accroissement des os et des autres parties solides du corps des animaux, par la comparaison de la manière dont se forment le bois et les autres parties solides des végétaux. Prenons pour exemple une espèce d'arbre dont le bois conserve une cavité à son intérieur, comme un figuier ou un sureau,

et comparons la formation du bois de ce tuyau creux de sureau avec celle de l'os de la cuisse d'un animal, qui a de même une cavité. La premiere année, lorsqu'un bouton qui doit former la branche commence à s'étendre, ce n'est qu'une matière ductile qui par son extension devient un filet herbacé, et qui se développe sous la forme d'un petit tuyau rempli de moelle; l'extérieur de ce tuyau est revêtu d'une membrane fibreuse, et les parois intérieures de la cavité sont aussi tapissées d'une pareille membrane: ces membranes, tant l'extérieure que l'intérieure, sont, dans leur très-petite épaisseur, composées de plusieurs plans superposés de fibres encore molles qui tirent la nourriture nécessaire à l'accroissement de tout; ces plans intérieurs de fibres se durcissent peu à peu par le dépôt de la sève qui arrive, et la première année il se forme une lame ligneuse entre les deux membranes; cette lame est plus

ou moins épaisse à proportion de la quantité de sève nourricière qui a été pompée et déposée dans l'intervalle qui sépare la membrane extérieure de la membrane intérieure : mais quoique ces deux membranes soient devenues solides et ligneuses par leurs surfaces intérieures, elles conservent à leurs surfaces extérieures de la souplesse et de la ductilité ; et l'année suivante, lorsque le bouton qui est à leur sommet commun vient à prendre de l'extension, la sève monte par ces fibres ductiles de chacune de ces membranes ; et en se déposant dans les plans intérieurs de leurs fibres, et même dans la lame ligneuse qui les sépare, ces plans intérieurs deviennent ligneux comme les autres qui ont formé la première lame, et en même temps cette première lame augmente en densité : il se fait donc deux couches nouvelles de bois, l'une à la face extérieure, et l'autre à la face intérieure de la pre-

mière lame, ce qui augmente l'épaisseur du bois et rend plus grand l'intervalle qui sépare les deux membranes ductiles : l'année suivante elles s'éloignent encore davantage par deux nouvelles couches de bois qui se collent contre les trois premières, l'une à l'extérieur et l'autre à l'intérieur, et de cette manière le bois augmente toujours en épaisseur et en solidité : la cavité intérieure augmente aussi à mesure que la branche grossit, parce que la membrane intérieure croît, comme l'extérieure, à mesure que tout le reste s'étend ; elles ne deviennent toutes deux ligneuses que dans la partie qui touche au bois déjà formé. Si l'on ne considère donc que la petite branche qui a été produite pendant la première année, ou bien si l'on prend un intervalle entre deux noeuds, c'est-à-dire, la production d'une seule année, on trouvera que cette partie de la branche conserve en grand la même figure

qu'elle avoit en petit ; les nœuds qui terminent et séparent les productions de chaque année, marquent les extrémités de l'accroissement de cette partie de la branche : ces extrémités sont les points d'appui contre lesquels se fait l'action des puissances qui servent au développement et à l'extension des parties contiguës qui se développent l'année suivante ; les boutons supérieurs poussent et s'étendent en réagissant contre ce point d'appui, et forment une seconde partie de la branche, de la même façon que s'est formée la première, et ainsi de suite tant que la branche croît.

La manière dont se forment les os seroit assez semblable à celle que je viens de décrire, si les points d'appui de l'os, au lieu d'être à ses extrémités, comme dans les bois, ne se trouvoient au contraire dans la partie du milieu, comme nous allons tâcher de le faire entendre. Dans les premiers temps les os du fœtus ne sont encore que des

filets d'une matière ductile que l'on apperçoit aisément et distinctement à travers la peau et les autres parties extérieures, qui sont alors extrêmement minces et transparentes : l'os de la cuisse, par exemple, n'est qu'un petit filet fort court qui, comme le filet herbacé dont nous venons de parler, contient une cavité; ce petit tuyau creux est fermé aux deux bouts par une matière ductile, et il est revêtu à sa surface extérieure et à l'intérieure de sa cavité, de deux membranes composées dans leur épaisseur de plusieurs plans de fibres toutes molles et ductiles ; à mesure que ce petit tuyau reçoit des sucs nourriciers, les deux extrémités s'éloignent de la partie du milieu ; cette partie reste toujours à la même place, tandis que toutes les autres s'en éloignent peu à peu des deux côtés ; elles ne peuvent s'éloigner dans cette direction opposée sans réagir sur cette partie du milieu : les parties qui environ-

nent ce point du milieu, prennent donc plus de consistance, plus de solidité, et commencent à s'ossifier les premières : la première lame osseuse est bien, comme la première lame ligneuse, produite dans l'intervalle qui sépare les deux membranes, c'est-à-dire, entre le périoste extérieur et le périoste qui tapisse les parois de la cavité intérieure ; mais elle ne s'étend pas, comme la lame ligneuse, dans toute la longueur de la partie qui prend de l'extension. L'intervalle des deux périostes devient osseux, d'abord dans la partie du milieu de la longueur de l'os, ensuite les parties qui avoisinent le milieu sont celles qui s'ossifient, tandis que les extrémités de l'os et les parties qui avoisinent ces extrémités restent ductiles et spongieuses ; et comme la partie du milieu est celle qui est la première ossifiée, et que quand une fois une partie est ossifiée, elle ne peut plus s'étendre, il n'est pas possible qu'elle prenne au-

tant de grosseur que les autres : la partie du milieu doit donc être la partie la plus menue de l'os ; car les autres parties et les extrémités ne se durcissant qu'après celle du milieu, elles doivent prendre plus d'accroissement et de volume ; et c'est par cette raison que la partie du milieu des os est plus menue que toutes les autres parties, et que les têtes des os qui se durcissent les dernières et qui sont les parties les plus éloignées du milieu, sont aussi les parties les plus grosses de l'os. Nous pourrions suivre plus loin cette théorie sur la figure des os ; mais pour ne pas nous éloigner de notre principal objet, nous nous contenterons d'observer qu'indépendamment de cet accroissement en longueur, qui se fait, comme l'on voit, d'une manière différente de celle dont se fait l'accroissement du bois, l'os prend en même temps un accroissement en grosseur, qui s'opère à-peu-près de la même manière que celui du

bois; car la première lame osseuse est produite par la partie intérieure du périoste; et lorsque cette première lame osseuse est formée entre le périoste intérieur et le périoste extérieur, il s'en forme bientôt deux autres qui se collent de chaque côté de la première, ce qui augmente en même temps la circonférence de l'os et le diamètre de sa cavité; et les parties intérieures des deux périostes continuant ainsi à s'ossifier, l'os continue à grossir par l'addition de toutes ces couches osseuses produites par les périostes, de la même façon que le bois grossit par l'addition des couches ligneuses produites par les écorces.

Mais lorsque l'os est arrivé à son développement entier, lorsque les périostes ne fournissent plus de matière ductile capable de s'ossifier, ce qui arrive lorsque l'animal a pris son accroissement en entier, alors les sucs nourriciers qui étoient employés à augmen-

ter le volume de l'os, ne servent plus qu'à en augmenter la densité; ces sucs se déposent dans l'intérieur de l'os, il devient plus solide, plus massif, plus pesant spécifiquement, comme on peut le voir par la pesanteur et la solidité des os d'un bœuf, comparées à la pesanteur et à la solidité des os d'un veau; et enfin la substance de l'os devient avec le temps si compacte, qu'elle ne peut plus admettre les sucs nécessaires à cette espèce de circulation qui fait la nutrition de ces parties, dès-lors cette substance de l'os doit s'altérer, comme le bois d'un vieil arbre s'altère lorsqu'il a une fois acquis toute sa solidité; cette altération dans la substance même des os, est une des premières causes qui rendent nécessaire le dépérissement de notre corps.

Les cartilages, qu'on peut regarder comme des os mous et imparfaits, reçoivent, comme les os, des sucs nourriciers qui en augmentent peu à peu

la densité; ils deviennent plus solides à mesure qu'on avance en âge, et dans la vieillesse ils se durcissent presque jusqu'à l'ossification, ce qui rend les mouvemens des jointures du corps très-difficiles, et doit enfin nous priver de l'usage de nos membres, et produire une cessation totale du mouvement extérieur, seconde cause très-immédiate et très-nécessaire d'un dépérissement plus sensible et plus marqué que le premier, puisqu'il se manifeste par la cessation des fonctions extérieures de notre corps.

Les membranes dont la substance a bien des choses communes avec celle des cartilages, prennent aussi, à mesure qu'on avance en âge, plus de densité et de sécheresse : par exemple, celles qui environnent les os, cessent d'être ductiles de bonne heure ; dès que l'accroissement du corps est achevé, c'est-à-dire, dès l'âge de dix-huit ou vingt ans, elles ne peuvent plus

s'étendre, elles commencent donc à augmenter en solidité, et continuent à devenir plus denses à mesure qu'on vieillit. Il en est de même des fibres qui composent les muscles et la chair; plus on vit, plus la chair devient dure; cependant, à en juger par l'attouchement extérieur, on pourroit croire que c'est tout le contraire; car dès qu'on a passé l'âge de la jeunesse, il semble que la chair commence à perdre de sa fraîcheur et de sa fermeté; et à mesure qu'on avance en âge, il paroît qu'elle devient toujours plus molle. Il faut faire attention que ce n'est pas de la chair, mais de la peau que cette apparence dépend: lorsque la peau est bien tendue, comme elle l'est en effet tant que les chairs et les autres parties prennent de l'augmentation de volume, la chair, quoique moins solide qu'elle ne doit le devenir, paroît ferme au toucher; cette fermeté commence à diminuer lorsque la graisse recouvre

les chairs, parce que la graisse, surtout lorsqu'elle est trop abondante, forme une espèce de couche entre la chair et la peau; cette couche de graisse que recouvre la peau, étant beaucoup plus molle que la chair sur laquelle la peau portoit auparavant, on s'apperçoit au toucher de cette différence, et la chair paroît avoir perdu de sa fermeté; la peau s'étend et croît à mesure que la graisse augmente; et ensuite, pour peu qu'elle diminue, la peau se plisse, et la chair paroît être alors fade et molle au toucher: ce n'est donc pas la chair elle-même qui se ramollit, mais c'est la peau dont elle est couverte qui, n'étant plus assez tendue, devient molle; car la chair prend toujours plus de dureté à mesure qu'on avance en âge: on peut s'en assurer par la comparaison de la chair des jeunes animaux avec celle de ceux qui sont vieux, l'une est tendre et délicate, et l'autre est si sèche et

si dure qu'on ne peut en manger.

La peau peut toujours s'étendre tant que le volume du corps augmente; mais lorsqu'il vient à diminuer, elle n'a pas tout le ressort qu'il faudroit pour se rétablir en entier dans son premier état, il reste alors des rides et des plis qui ne s'effacent plus: les rides du visage dépendent en partie de cette cause; mais il y a dans leur production une espèce d'ordre relatif à la forme, aux traits et aux mouvemens habituels du visage. Si l'on examine bien le visage d'un homme de vingt-cinq ou trente ans, on pourra déjà y découvrir l'origine de toutes les rides qu'il aura dans sa vieillesse; il ne faut pour cela que voir le visage dans un état de violente action, comme est celle du ris, des pleurs, ou seulement celle d'une forte grimace, tous les plis qui se formeront dans ces différentes actions, seront un jour des rides ineffaçables; elles suivent en effet la disposition des mus-

cles, et se gravent plus ou moins par l'habitude plus ou moins répétée des mouvemens qui en dépendent.

A mesure qu'on avance en âge, les os, les cartilages, les membranes, la chair, la peau et toutes les fibres du corps deviennent donc plus solides, plus dures, plus sèches; toutes les parties se retirent, se resserrent, tous les mouvemens deviennent plus lents, plus difficiles, la circulation des fluides se fait avec moins de liberté, la transpiration diminue, les sécrétions s'altèrent, la digestion des alimens devient lente et laborieuse, les sucs nourriciers sont moins abondans, et ne pouvant être reçus dans la plupart des fibres devenues trop foibles, ils ne servent plus à la nutrition; ces parties trop solides sont des parties déjà mortes, puisqu'elles cessent de se nourrir; le corps meurt donc peu à peu et par parties, son mouvement diminue par degrés, la vie s'éteint par nuances suc-

cessives, et la mort n'est que le dernier terme de cette suite de degrés, la dernière nuance de la vie.

Comme les os, les cartilages, les muscles, et toutes les autres parties qui composent le corps, sont moins solides et plus molles dans les femmes que dans les hommes, il faudra plus de temps pour que ces parties prennent cette solidité qui cause la mort ; les femmes par conséquent doivent vieillir plus que les hommes, c'est aussi ce qui arrive ; et on peut observer, en consultant les tables qu'on a faites sur la mortalité du genre humain, que quand les femmes ont passé un certain âge, elles vivent ensuite plus long-temps que les hommes du même âge : on doit aussi conclure de ce que nous avons dit, que les hommes qui sont en apparence plus foibles que les autres, et qui approchent plus de la constitution des femmes, doivent vivre plus long-temps que ceux qui paroissent

être les plus forts et les plus robustes; et de même on peut croire que dans l'un et l'autre sexe les personnes qui n'ont achevé de prendre leur accroissement que fort tard, sont celles qui doivent vivre le plus ; car dans ces deux cas, les os, les cartilages, et toutes les fibres, arriveront plus tard à ce degré de solidité qui doit produire leur destruction.

Cette cause de la mort naturelle est générale et commune à tous les animaux, et même aux végétaux ; un chêne ne périt que parce que les parties les plus anciennes du bois qui sont au centre, deviennent si dures et si compactes qu'elles ne peuvent plus recevoir de nourriture ; l'humidité qu'elles contiennent n'ayant plus de circulation, et n'étant pas remplacée par une sève nouvelle, fermente, se corrompt, et altère peu à peu les fibres du bois, elles deviennent rouges, elles se désorganisent, enfin elles tombent en poussière.

La durée totale de la vie peut se mesurer en quelque façon par celle du temps de l'accroissement : un arbre ou un animal qui prend en peu de temps tout son accroissement, périt beaucoup plutôt qu'un autre auquel il faut plus de temps pour croître. Dans les animaux, comme dans les végétaux, l'accroissement en hauteur est celui qui est achevé le premier ; un chêne cesse de grandir long-temps avant qu'il cesse de grossir : l'homme croît en hauteur jusqu'à seize ou dix-huit ans ; et cependant le développement entier de toutes les parties de son corps en grosseur n'est achevé qu'à trente ans : les chiens prennent en moins d'un an leur accroissement en longueur ; et ce n'est que dans la seconde année qu'ils achèvent de prendre leur grosseur. L'homme qui est trente ans à croître, vit quatre-vingt-dix ou cent ans ; le chien qui ne croît que pendant deux ou trois ans, ne vit aussi que dix ou douze ans ;

il en est de même de la plupart des autres animaux : les poissons qui ne cessent de croître qu'au bout d'un très-grand nombre d'années, vivent des siècles ; et, comme nous l'avons déjà insinué, cette longue durée de leur vie doit dépendre de la constitution particulière de leurs arêtes, qui ne prennent jamais autant de solidité que les os des animaux terrestres Nous examinerons, dans l'histoire particulière des animaux, s'il y a des exceptions à cette espèce de règle qui suit la nature dans la proportion de la durée de la vie à celle de l'accroissement, et si en effet il est vrai que les corbeaux et les cerfs vivent, comme on le prétend, un si grand nombre d'années : ce qu'on peut dire en général, c'est que les grands animaux vivent plus long-temps que les petits, parce qu'ils sont plus de temps à croître.

Les causes de notre destruction sont donc nécessaires, et la mort est inévi-

table. Il ne nous est pas plus possible d'en reculer le terme fatal, que de changer les loix de la nature. Les idées que quelques visionnaires ont eues sur la possibilité de perpétuer la vie par des remèdes, auroient dû périr avec eux, si l'amour-propre n'augmentoit pas toujours la crédulité au point de se persuader ce qu'il y a même de plus impossible, et de douter de ce qu'il y a de plus vrai, de plus réel et de plus constant; la panacée, quelle qu'en fût la composition, la transfusion du sang, et les autres moyens qui ont été proposés pour rajeunir ou immortaliser le corps, sont au moins aussi chimériques que la fontaine de Jouvence est fabuleuse.

Lorsque le corps est bien constitué, peut-être est-il possible de le faire durer quelques années de plus en le ménageant : il se peut que la modération dans les passions, la tempérance et la sobriété dans les plaisirs, contribuent

à la durée de la vie, encore cela même paroît-il fort douteux : il est peut-être nécessaire que le corps fasse l'emploi de toutes ses forces, qu'il consomme tout ce qu'il peut consommer, qu'il s'exerce autant qu'il en est capable; que gagnera-t-on dès-lors par la diète et par la privation ? Il y a des hommes qui ont vécu au-delà du terme ordinaire; et, sans parler de ces deux vieillards dont il est fait mention dans les Transactions Philosophiques, dont l'un a vécu cent soixante-cinq ans, et l'autre cent quarante-quatre, nous avons un grand nombre d'exemples d'hommes qui ont vécu cent dix, et même cent vingt ans; cependant ces hommes ne s'étoient pas plus ménagés que d'autres; au contraire, il paroît que la plupart étoient des paysans accoutumés aux plus grandes fatigues, des chasseurs, des gens de travail, des hommes, en un mot, qui avoient employé toutes les forces de leur corps, qui en

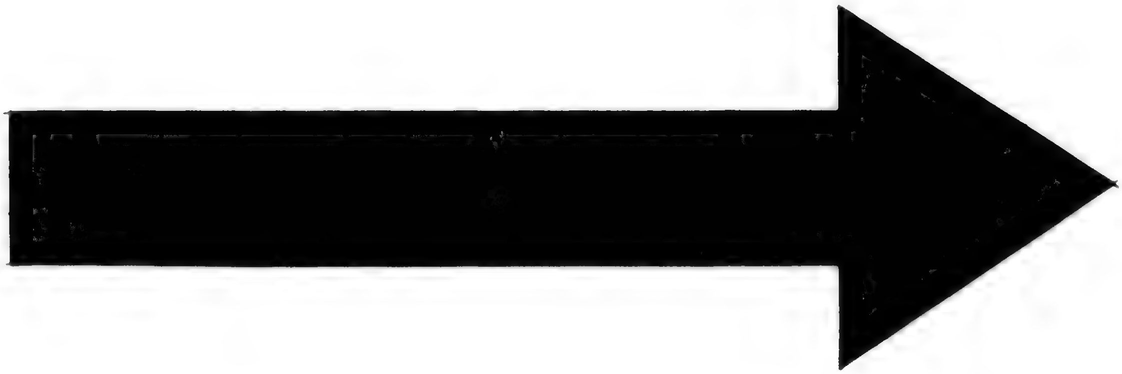
avoient même abusé, s'il est possible d'en abuser autrement que par l'oisiveté et la débauche continuelle.

D'ailleurs, si l'on fait réflexion que l'Européen, le Nègre, le Chinois, l'Américain, l'homme policé, l'homme sauvage, le riche, le pauvre, l'habitant de la ville, celui de la campagne, si différens entr'eux par tout le reste, se ressemblent à cet égard, et n'ont chacun que la même mesure, le même intervalle de temps à parcourir depuis la naissance à la mort; que la différence des races, des climats, des nourritures, des commodités, n'en fait aucune à la durée de la vie; que les hommes qui ne se nourrissent que de chair crue ou de poisson sec, de sagou ou de riz, de cassave ou de racines, vivent aussi longtemps que ceux qui se nourrissent de pain ou de mets préparés, on reconnoîtra encore plus clairement que la durée de la vie ne dépend ni des habitudes, ni des mœurs, ni de la qualité

des alimens, que rien ne peut changer les loix de la mécanique, qui règlent le nombre de nos années, et qu'on ne peut guère les altérer que par des excès de nourriture, ou par de trop grandes diètes.

S'il y a quelque différence tant soit peu remarquable dans la durée de la vie, il semble qu'on doit l'attribuer à la qualité de l'air : on a observé que dans les pays élevés il se trouve communément plus de vieillards que dans les lieux bas; les montagnes d'Ecosse, de Galles, d'Auvergne, de Suisse, ont fourni plus d'exemples de vieillesses extrêmes que les plaines de Hollande, de Flandre, d'Allemagne et de Pologne : mais à prendre le genre humain en général, il n'y a, pour ainsi dire, aucune différence dans la durée de la vie; l'homme qui ne meurt point de maladies accidentelles, vit par-tout quatre-vingt-dix ou cent ans; nos ancêtres n'ont pas vécu davantage, et

depuis le siècle de David ce terme n'a point du tout varié. Si l'on nous demande pourquoi la vie des premiers hommes étoit beau[illegible]lus longue, pourquoi ils vivo[illegible]nts, neuf cent trente, et [illegible] neuf cent soixante-neuf ans, nous pourrions peut-être en donner une raison, en disant que les productions de la terre dont ils faisoient leur nourriture, étoient alors d'une nature différente de ce qu'elles sont aujourd'hui, la surface du globe devoit être beaucoup moins solide et moins compacte dans les premiers temps après la création, qu'elle ne l'est aujourd'hui; parce que la gravité n'agissant que depuis peu de temps, les matières terrestres n'avoient pu acquérir en aussi peu d'années la consistance et la solidité qu'elles ont eues depuis; les productions de la terre devoient être analogues à cet état; la surface de la terre étant moins compacte, moins sèche, tout ce qu'elle



produisoit devoit être plus ductile, plus souple, plus susceptible d'extension. Il se pouvoit donc que l'accroissement de toutes les productions de la nature, et même celui du corps de l'homme, ne se fît pas en aussi peu de temps qu'il se fait aujourd'hui; les os, les muscles, &c. conservoient peut-être plus long-temps leur ductilité et leur mollesse, parce que toutes les nourritures étoient elles-mêmes plus molles et plus ductiles; dès-lors toutes les parties du corps n'arrivoient à leur développement entier qu'après un grand nombre d'années, la génération ne pouvoit s'opérer par conséquent qu'après cet accroissement pris en entier ou presque en entier, c'est-à-dire à cent vingt ou cent trente ans; et la durée de la vie étoit proportionnelle à celle du temps de l'accroissement, comme elle l'est encore aujourd'hui; car en supposant que l'âge de puberté des premiers hommes, l'âge auquel ils

commençoient à pouvoir engendrer, fût celui de cent trente ans, l'âge auquel on peut engendrer aujourd'hui étant celui de quatorze ans, il se trouvera que le nombre des années de la vie des premiers hommes et de ceux d'aujourd'hui sera dans la même proportion, puisqu'en multipliant chacun de ces deux nombres par le même nombre, par exemple, par sept, on verra que la vie des hommes d'aujourd'hui étant de quatre-vingt-dix-huit ans, celle des hommes d'alors devoit être de neuf cent dix ans; il se peut donc que la durée de la vie de l'homme ait diminué peu à peu, à mesure que la surface de la terre a pris plus de solidité par l'action continuelle de la pesanteur; et que les siècles qui se sont écoulés depuis la création jusqu'à celui de David, ayant suffi pour faire prendre aux matières terrestres toute la solidité qu'elles peuvent acquérir par la pression de la gravité, la surface de

la terre soit depuis ce temps-là demeurée dans le même état, qu'elle ait acquis dès-lors toute la consistance qu'elle devoit avoir à jamais, et que tous les termes de l'accroissement de ses productions aient été fixés aussi bien que celui de la durée de la vie.

Indépendamment des maladies accidentelles qui peuvent arriver à tout âge, et qui dans la vieillesse deviennent plus dangereuses et plus fréquentes, les vieillards sont encore sujets à des infirmités naturelles, qui ne viennent [illegible]e du dépérissement et de l'affaissement de toutes les parties de leur corps; les puissances musculaires perdent leur équilibre, la tête vacille, la main tremble, les jambes sont chancelantes; la sensibilité des nerfs diminuant, les sens deviennent obtus, le toucher même s'émousse; mais ce qu'on doit regarder comme une très-grande infirmité, c'est que les vieillards fort

âgés sont ordinairement inhabiles à la génération.

La plupart des gens âgés périssent par le scorbut, l'hydropisie, ou par d'autres maladies qui semblent provenir du vice du sang, de l'altération de la lymphe, &c. Quelqu'influence que les liquides contenus dans le corps humain puissent avoir sur son économie, on peut penser que ces liqueurs n'étant que des parties passives et divisées, elles ne font qu'obéir à l'impulsion des solides, qui sont les vraies parties organiques et actives, desquelles le mouvement, la qualité et même la quantité des liquides doivent dépendre en entier; dans la vieillesse, le calibre des vaisseaux se resserre, le ressort des muscles s'affoiblit, les filtres sécrétoises s'obstruent, le sang, la lymphe et les autres humeurs doivent par conséquent s'épaissir, s'altérer, s'extravaser, et produire les symptômes des différentes maladies qu'on a coutume

de rapporter aux vices des liqueurs, comme à leur principe; tandis que la première cause est en effet une altération dans les solides, produite par leur dépérissement naturel, ou par quelque lésion et quelque dérangement accidentels. Il est vrai que quoique le mauvais état des liquides provienne d'un vice organique dans les solides, les effets qui résultent de cette altération des liqueurs, se manifestent par des symptômes prompts et menaçans, parce que les liqueurs étant en continuelle circulation et en grand mouvement, pour peu qu'elles deviennent stagnantes par le trop grand rétrécissement des vaisseaux, ou que par leur relâchement forcé, elles se répandent en s'ouvrant de fausses routes; elles ne peuvent manquer de se corrompre et d'attaquer en même temps les parties les plus foibles des solides, ce qui produit souvent des maux sans remèdes; ou du moins elles communiquent leur

mauvaise qualité à toutes les parties solides qu'elles abreuvent, ce qui doit en déranger le tissu et en changer la nature; ainsi les moyens de dépérissement se multiplient, le mal intérieur augmente de plus en plus, et amène à la hâte l'instant de la destruction.

Toutes les causes de dépérissement que nous venons d'indiquer, agissent continuellement sur notre être matériel, et le conduisent peu à peu à sa dissolution ; la mort, ce changement d'état si marqué, si redouté, n'est donc dans la nature que la dernière nuance d'un état précédent ; la succession nécessaire du dépérissement de notre corps amène ce degré, comme tous les autres qui ont précédé ; la vie commence à s'éteindre long-temps avant qu'elle s'éteigne entièrement, et dans le réel il y a peut-être plus loin de la caducité à la jeunesse, que de la décrépitude à la mort ; car on ne doit pas

ici considérer la vie comme une chose absolue, mais comme une quantité susceptible d'augmentation et de diminution. Dans l'instant de la formation du fœtus, cette vie corporelle n'est encore rien ou presque rien, peu à peu elle augmente, elle s'étend, elle acquiert de la consistance à mesure que le corps croît, se développe et se fortifie ; dès qu'il commence à dépérir, la quantité de vie diminue; enfin lorsqu'il se courbe, se dessèche et s'affaisse, elle décroît, elle se resserre, elle se réduit à rien : nous commençons de vivre par degrés, et nous finissons de mourir comme nous commençons de vivre.

Pourquoi donc craindre la mort, si l'on a assez bien vécu pour n'en pas craindre les suites ? Pourquoi redouter cet instant, puisqu'il est préparé par une infinité d'autres instans du même ordre, puisque la mort est aussi naturelle que la vie, et que l'une et l'autre

nous arrivent de la même façon, sans que nous le sentions, sans que nous puissions nous en apporcevoir? Qu'on interroge les médecins et les ministres de l'église, accoutumés à observer les actions des mourans et à recueillir leurs derniers sentimens, ils conviendront qu'à l'exception d'un très-petit nombre de maladies aiguës, où l'agitation, causée par des mouvemens convulsifs, semble indiquer les souffrances du malade, dans toutes les autres on meurt tranquillement, doucement et sans douleurs; et même ces terribles agonies effraient plus les spectateurs qu'elles ne tourmentent le malade; car combien n'en a-t-on pas vu qui, après avoir été à cette dernière extrémité, n'avoient aucun souvenir de ce qui s'étoit passé, non plus que de ce qu'ils avoient senti! Ils avoient réellement cessé d'être pour eux pendant ce temps, puisqu'ils sont obligés de rayer du nombre de leurs jours tous ceux qu'ils ont

passés dans cet état, duquel il ne leur reste aucune idée.

La plupart des hommes meurent donc sans le savoir; et dans le petit nombre de ceux qui conservent de la connoissance jusqu'au dernier soupir, il ne s'en trouve peut-être pas un qui ne conserve en même temps de l'espérance, et qui ne se flatte d'un retour vers la vie. La nature a, pour le bonheur de l'homme, rendu ce sentiment plus fort que la raison. Un malade dont le mal est incurable, qui peut juger son état par des exemples fréquens et familiers, qui en est averti par les mouvemens inquiets de sa famille, par les larmes de ses amis, par la contenance ou l'abandon des médecins, n'en est pas plus convaincu qu'il touche à sa dernière heure; l'intérêt est si grand qu'on ne s'en rapporte qu'à soi, on n'en croit pas les jugemens des autres, on les regarde comme des alarmes peu fondées; tant qu'on se sent et qu'on

pense, on ne réfléchit, on ne raisonne que pour soi, et tout est mort que l'espérance vit encore.

Jetez les yeux sur un malade qui vous aura dit cent fois qu'il se sent attaqué à mort, qu'il voit bien qu'il ne peut pas en revenir, qu'il est prêt à expirer; examinez ce qui se passe sur son visage lorsque par zèle ou par indiscrétion quelqu'un vient à lui annoncer que sa fin est prochaine en effet; vous le verrez changer comme celui d'un homme auquel on annonce une nouvelle imprévue; ce malade ne croit donc pas ce qu'il dit lui-même, tant il est vrai qu'il n'est nullement convaincu qu'il doit mourir; il a seulement quelque doute, quelque inquiétude sur son état, mais il craint toujours beaucoup moins qu'il n'espère, et si l'on ne réveilloit pas ses frayeurs par ces tristes soins et cet appareil lugubre qui devancent la mort, il ne la verroit point arriver.

La mort n'est donc pas une chose aussi terrible que nous nous l'imaginons, nous la jugeons mal de loin; c'est un spectre qui nous épouvante à une certaine distance, et qui disparoît lorsqu'on vient à en approcher de près: nous n'en avons donc que des notions fausses, nous la regardons non-seulement comme le plus grand malheur, mais encore comme un mal accompagné de la plus vive douleur et des plus pénibles angoisses; nous avons même cherché à grossir dans notre imagination ces funestes images, et à augmenter nos craintes en raisonnant sur la nature de la douleur. Elle doit être extrême, a-t-on dit, lorsque l'ame se sépare du corps, elle peut aussi être de très-longue durée, puisque le temps n'ayant d'autre mesure que la succession de nos idées, un instant de douleur très-vive, pendant lequel ces idées se succèdent avec une rapidité proportionnée à la violence du mal, peut nous

paroître plus long qu'un siècle pendant lequel elles coulent lentement et relativement aux sentimens tranquilles qui nous affectent ordinairement. Quel abus de la philosophie dans ce raisonnement! il ne mériteroit pas d'être relevé s'il étoit sans conséquence, mais il influe sur le malheur du genre humain; il rend l'aspect de la mort mille fois plus affreux qu'il ne peut être, et n'y eût-il qu'un très-petit nombre de gens trompés par l'apparence spécieuse de ces idées, il seroit toujours utile de les détruire et d'en faire voir la fausseté.

Lorsque l'ame vient à s'unir à notre corps, avons-nous un plaisir excessif, une joie vive et prompte qui nous transporte et nous ravisse? non, cette union se fait sans que nous nous en appercevions, la désunion doit s'en faire de même sans exciter aucun sentiment. Quelle raison a-t-on pour croire que la séparation de l'ame et du

corps ne puisse se faire sans une douleur extrême? quelle cause peut produire cette douleur ou l'occasionner? La fera-t-on résider dans l'ame ou dans le corps? la douleur de l'ame ne peut être produite que par la pensée, celle du corps est toujours proportionnée à sa force et à sa foiblesse; dans l'instant de la mort naturelle, le corps est plus foible que jamais, il ne peut donc éprouver qu'une très-petite douleur, si même il en éprouve aucune.

Maintenant supposons une mort violente: un homme, par exemple, dont la tête est emportée par un boulet de canon, souffre-t-il plus d'un instant? a-t-il, dans l'intervalle de cet instant, une succession d'idées assez rapides pour que cette douleur lui paroisse durer une heure, un jour, un siècle? c'est ce qu'il faut examiner.

J'avoue que la succession de nos idées est en effet, par rapport à nous, la seule mesure du temps, et que nous

devons le trouver plus court ou plus long, selon que nos idées coulent plus uniformément ou se croisent plus irrégulièrement; mais cette mesure a une unité dont la grandeur n'est point arbitraire ni indéfinie, elle est au contraire déterminée par la nature même, et relative à notre organisation : deux idées qui se succèdent, ou qui sont seulement différentes l'une de l'autre, ont nécessairement entr'elles un certain intervalle qui les sépare ; quelque prompte que soit la pensée, il faut un petit temps pour qu'elle soit suivie d'une autre pensée; cette succession peut se faire dans un instant indivisible; il en est de même du sentiment, il faut un certain temps pour passer de la douleur au plaisir , ou même d'une douleur à une autre douleur; cet intervalle de temps qui sépare nécessairement nos pensées, nos sentimens, est l'unité dont je parle : il ne peut être ni extrêmement long,

ni extrêmement court, il doit même être à-peu-près égal dans sa durée, puisqu'elle dépend de la nature de notre ame et de l'organisation de notre corps, dont les mouvemens ne peuvent avoir qu'un certain degré de vîtesse déterminée; il ne peut donc y avoir, dans le même individu, des successions d'idées plus ou moins rapides au degré qui seroit nécessaire pour produire cette différence énorme de durée, qui d'une minute de douleur feroit un siècle, un jour, une heure.

Une douleur très-vive, pour peu qu'elle dure, conduit à l'évanouissement ou à la mort: nos organes n'ayant qu'un certain degré de force, ne peuvent résister que pendant un certain temps à un certain degré de douleur; si elle devient excessive, elle cesse, parce qu'elle est plus forte que le corps, qui ne pouvant la supporter, peut encore moins la transmettre à l'ame, avec laquelle il ne peut correspondre

que quand les organes agissent ; ici l'action des organes cesse, le sentiment intérieur qu'ils communiquent à l'ame doit donc cesser aussi.

Ce que je viens de dire est peut-être plus que suffisant pour prouver que l'instant de la mort n'est point accompagné d'une douleur extrême ni de longue durée ; mais pour rassurer les gens les moins courageux, nous ajouterons encore un mot. Une douleur excessive ne permet aucune réflexion, cependant on a vu souvent des signes de réflexion dans le moment même d'une mort violente ; lorsque Charles XII reçut le coup qui termina dans un instant ses exploits et sa vie, il porta la main sur son épée, cette douleur mortelle n'étoit donc pas excessive, puisqu'elle n'excluoit pas la réflexion ; il se sentit attaqué, il réfléchit qu'il falloit se défendre, il ne souffrit donc qu'autant que l'on souffre par un coup ordinaire ; on ne peut pas dire que

cette action ne fût que le résultat d'un mouvement mécanique, car nous avons prouvé à l'article des passions, que leurs mouvemens, même les plus prompts, dépendent toujours de la réflexion, et ne sont que des effets d'une volonté habituelle de l'ame.

Je ne me suis un peu étendu sur ce sujet, que pour tâcher de détruire un préjugé si contraire au bonheur de l'homme; j'ai vu des victimes de ce préjugé, des personnes que la frayeur de la mort a fait mourir en effet, des femmes sur-tout, que la crainte de la douleur anéantissoit; ces terribles alarmes semblent même n'être faites que pour des personnes élevées et devenues par leur éducation plus sensibles que les autres; car le commun des hommes, sur-tout ceux de la campagne, voient la mort sans effroi.

La vraie philosophie est de voir les choses telles qu'elles sont; le sentiment intérieur seroit toujours d'accord avec

cette philosophie, s'il n'étoit pervert, par les illusions de notre imagination, et par l'habitude malheureuse que nous avons prise de nous forger des fantômes de douleur et de plaisir : il n'y a rien de terrible ni rien de charmant que de loin ; mais pour s'en assurer, il faut avoir le courage et la sagesse de voir l'un et l'autre de près.

Si quelque chose peut confirmer ce que nous avons dit au sujet de la cessation graduelle de la vie, et prouver encore mieux que sa fin n'arrive que par nuances souvent insensibles, c'est l'incertitude des signes de la mort; qu'on consulte les recueils d'observations, et en particulier celles que messieurs Winslow et Bruhier nous ont données sur ce sujet, on sera convaincu qu'entre la mort et la vie il n'y a souvent qu'une nuance si foible, qu'on ne peut l'appercevoir même avec toutes les lumières de l'art de la médecine et de l'observation la plus attentive : selon

eux, « le coloris du visage, la chaleur
» du corps, la mollesse des parties flexi-
» bles, sont des signes incertains d'une
» vie encore subsistante, comme la pâ-
» leur du visage; le froid du corps, la
» roideur des extrémités, la cessation
» des mouvemens et l'abolition des sens
» externes, sont des signes très-équi-
» voques d'une mort certaine ». Il en
est de même de la cessation apparente
du pouls et de la respiration ; ces mou-
vemens sont quelquefois tellement en-
gourdis et assoupis, qu'il n'est pas pos-
sible de les appercevoir ; on approche
un miroir ou une lumière de la bouche
du malade, si le miroir se ternit, ou si
la lumière vacille, on conclut qu'il res-
pire encore ; mais souvent ces effets
arrivent par d'autres causes, lors même
que le malade est mort en effet, et
quelquefois ils n'arrivent pas quoiqu'il
soit encore vivant ; ces moyens sont
donc très - équivoques : on irrite les
narines par des sternutatoires, des li-

queurs pénétrantes; on cherche à réveiller les organes du tact par des piqûres, des brûlures, &c. on donne des lavemens de fumée; on agite les membres par des mouvemens violens; on fatigue l'oreille par des sons aigus et des cris; on scarifie les omoplates, le dedans des mains et la plante des pieds; on y applique des fers rouges, de la cire d'Espagne brûlante, &c. lorsqu'on veut être bien convaincu de la certitude de la mort de quelqu'un; mais il y a des cas où toutes ces épreuves sont inutiles, et on a des exemples, sur-tout de personnes cataleptiques, qui les ayant subies sans donner aucun signe de vie, sont ensuite revenues d'elles-mêmes, au grand étonnement des spectateurs.

Rien ne prouve mieux combien un certain état de vie ressemble à l'état de la mort, rien aussi ne seroit plus raisonnable et plus selon l'humanité, que de se presser moins qu'on ne fait

d'abandonner, d'ensevelir et d'enterrer les corps; pourquoi n'attendre que dix, vingt ou vingt-quatre heures, puisque ce temps ne suffit pas pour distinguer une mort vraie d'une mort apparente, et qu'on a des exemples de personnes qui sont sorties de leur tombeau au bout de deux ou trois jours? pourquoi laisser avec indifférence précipiter les funérailles des personnes même dont nous aurions ardemment desiré de prolonger la vie? pourquoi cet usage, au changement duquel tous les hommes sont également intéressés, subsite-t-il? ne suffit-il pas qu'il y ait eu quelquefois de l'abus par les enterremens précipités, pour nous engager à les différer et à suivre les avis des sages médecins, qui nous disent « qu'il » est incontestable que le corps est » quelquefois tellement privé de toute » fonction vitale, et que le souffle de » vie y est quelquefois tellement ca- » ché, qu'il ne paroît en rien différent

» de celui de la mort; que la charité et
» la religion veulent qu'on détermine
» un temps suffisant pour attendre que
» la vie puisse, si elle subsiste encore,
» se manifester par des signes; qu'au-
» trement on s'expose à devenir ho-
» micide en enterrant des personnes
» vivantes : or, disent-ils, c'est ce qui
» peut arriver, si l'on en croit la plus
» grande partie des auteurs, dans l'es-
» pace de trois jours naturels ou de
» soixante-douze heures; mais si pen-
» dant ce temps il ne paroît aucun
» signe de vie, et qu'au contraire les
» corps exhalent une odeur cadavé-
» reuse, on a une preuve infaillible de
» la mort, et on peut les enterrer sans
» scrupule ».

Nous parlerons ailleurs des usages des différens peuples au sujet des obsèques, des enterremens, des embaumemens, &c.; la plupart même de ceux qui sont sauvages, font plus d'attention que nous à ces derniers instans :

ils regardent comme le premier devoir; ce qui n'est chez nous qu'une cérémonie; ils respectent leurs morts, ils les vêtissent, ils leur parlent, ils récitent leurs exploits, louent leurs vertus; et nous, qui nous piquons d'être sensibles, nous ne sommes pas même humains, nous fuyons, nous les abandonnons, nous ne voulons pas les voir, nous n'avons ni le courage ni la volonté d'en parler, nous évitons même de nous trouver dans les lieux qui peuvent nous en rappeler l'idée; nous sommes donc trop indifférens ou trop foibles.

Après avoir fait l'histoire de la vie et de la mort par rapport à l'individu, considérons l'une et l'autre dans l'espèce entière. L'homme, comme l'on sait, meurt à tout âge; et quoiqu'en général on puisse dire que la durée de sa vie est plus longue que celle de la vie de presque tous les animaux, on ne peut pas nier qu'elle ne soit en même

temps plus incertaine et plus variable. On a cherché, dans ces derniers temps, à connoître les degrés de ces variations; et à établir par des observations quelque chose de fixe sur la mortalité des hommes à différens âges; si ces observations étoient assez exactes et assez multipliées, elles seroient d'une très-grande utilité pour la connoissance de la quantité du peuple, de sa multiplication, de la consommation des denrées, de la répartition des impôts, &c. Plusieurs personnes habiles ont travaillé sur cette matière; et en dernier lieu M. de Parcieux, de l'académie des sciences, nous a donné un excellent ouvrage qui servira de règle à l'avenir au sujet des tontines et des rentes viagères; mais comme son projet principal a été de calculer la mortalité des rentiers, et qu'en général les rentiers à vie sont des hommes d'élite dans un état, on ne peut pas en conclure pour la mortalité du genre humain en en-

tier ; les tables qu'il a données dans le même ouvrage sur la mortalité dans les différens ordres religieux, sont aussi très-curieuses, mais étant bornées à un certain nombre d'hommes qui vivent différemment des autres, elles ne sont pas encore suffisantes pour fonder des probabilités exactes sur la durée générale de la vie. Messieurs Halley, Graunt, Kersboom, Sympson, &c. ont aussi donné des tables de mortalité du genre humain, et ils les ont fondées sur le dépouillement des registres mortuaires de quelques paroisses de Londres, de Breslau, &c. ; mais il me paroît que leurs recherches, quoique très-amples et d'un très-long travail, ne peuvent donner que des approximations assez éloignées sur la mortalité du genre humain en général. Pour faire une bonne table de cette espèce, il faut dépouiller non-seulement les registres des paroisses d'une ville comme Londres, Paris, &c. où il entre des

étrangers et d'où il sort des natifs, mais encore ceux des campagnes; afin qu'ajoutant ensemble tous les résultats, les uns compensent les autres; c'est ce que M. Dupré de Saint-Maur, de l'académie française, a commencé à exécuter sur douze paroisses de la campagne et trois paroisses de Paris.

On voit par cette table, qu'on peut espérer raisonnablement, c'est-à-dire parier un contre un, qu'un enfant qui vient de naître ou qui a zéro d'âge, vivra huit ans; qu'un enfant qui a déjà vécu un an ou qui a un an d'âge, vivra encore trente-trois ans; qu'un enfant de deux ans révolus vivra encore trente-huit ans; qu'un homme de vingt ans révolus vivra encore trente-trois ans cinq mois; qu'un homme de trente ans vivra encore vingt-huit ans, et ainsi de tous les autres âges.

On observera 1°. que l'âge auquel on peut espérer une plus longue durée de vie, est l'âge de sept ans, puisqu'on

peut parier un contre un qu'un enfant de cet âge vivra encore quarante-deux ans trois mois; 2°. qu'à l'âge de douze ou treize ans on a vécu le quart de sa vie, puisqu'on ne peut légitimement espérer que trente-huit ou trente-neuf ans de plus; et de même qu'à l'âge de vingt-huit ou vingt-neuf ans on a vécu la moitié de sa vie, puisqu'on n'a plus que vingt-huit ans à vivre; et enfin qu'avant cinquante ans on a vécu les trois quarts de sa vie, puisqu'on n'a plus que seize ou dix-sept ans à espérer. Mais ces vérités physiques, si mortifiantes en elles-mêmes, peuvent se compenser par des considérations morales : un homme doit regarder comme nulles les quinze premières années de sa vie; tout ce qui lui est arrivé, tout ce qui s'est passé dans ce long intervalle de temps est effacé de sa mémoire, ou du moins a si peu de rapport avec les objets et les choses qui l'ont occupé depuis, qu'il ne s'y intéresse en aucune

façon ; ce n'est pas la même succession d'idées, ni, pour ainsi dire, la même vie ; nous ne commençons à vivre moralement que quand nous commençons à ordonner nos pensées, à les tourner vers un certain avenir, et à prendre une espèce de consistance, un état relatif à ce que nous devons être dans la suite. En considérant la durée de la vie sous ce point de vue qui est le plus réel, nous trouverons, dans la table, qu'à l'âge de vingt-cinq ans on n'a vécu que le quart de sa vie, qu'à l'âge de trente-huit on n'en a vécu que la moitié, et que ce n'est qu'à l'âge de cinquante-six ans qu'on a vécu les trois quarts de sa vie.

Hommes d'une grosseur extraordinaire.

Il se trouve quelquefois des hommes d'une grosseur extraordinaire; l'Angleterre nous en fournit plusieurs exem-

ples. Dans un voyage que le roi George II fit en 1724 pour visiter quelques-unes de ses provinces, on lui présenta un homme de comté de Lincoln, qui pesoit cinq cent quatre-vingt-trois livres poids de marc : la circonférence de son corps étoit de dix pieds anglais, et sa hauteur de six pieds quatre pouces ; il mangeoit dix-huit livres de bœuf par jour ; il est mort avant l'âge de vingt-neuf ans, et il a laissé sept enfans.

Dans l'année 1750, le 10 novembre, un anglais, nommé Edouard Brimht, marchand, mourut âgé de vingt-neuf ans, à Mader en Essex ; il pesoit six cent neuf livres poids anglais, et cinq cent cinquante-sept livres poids de Nuremberg : sa grosseur étoit si prodigieuse, que sept personnes, d'une taille médiocre, pouvoient tenir ensemble dans son habit, et le boutonner.

Un exemple encore plus récent, est celui qui est rapporté dans la Gazette

anglaise, du 24 juin 1775, dont voici l'extrait :

« M. Sponer est mort dans la province de Warwick. On le regardoit comme l'homme le plus gros d'Angleterre; car, quatre ou cinq semaines avant sa mort, il pesoit quarante *stones* neuf livres, c'est-à-dire six cent quarante-neuf livres; il étoit âgé de cinquante-sept ans, et il n'avoit pas pu se promener à pied depuis plusieurs années; mais il prenoit l'air dans une charrette aussi légère qu'il étoit pesant, attelée d'un bon cheval : mesuré après sa mort, sa largeur d'une épaule à l'autre étoit de quatre pieds trois pouces : il a été amené au cimetière dans sa charrette de promenade. On fit le cercueil beaucoup trop long, à dessein de donner assez de place aux personnes qui devoient porter le corps de la charrette à l'église, et de-là à la fosse. Treize hommes portoient ce corps, six à chaque côté, et un à l'ex-

trémité. La graisse de cet homme sauva sa vie, il y a quelques années : il étoit à la foire d'Atherston, où s'étant querellé avec un juif, celui-ci lui donna un coup de canif dans le ventre ; mais la lame étant courte, ne lui perça pas les boyaux, et même elle n'étoit pas assez longue pour passer au travers de la graisse.

On trouve encore dans les Transactions Philosophiques, un exemple de deux frères, dont l'un pesoit trente-cinq stones, c'est-à-dire quatre cent quatre-vingt-dix livres ; et l'autre trente-quatre stones, c'est-à-dire quatre cent soixante-seize livres, à quatorze livres le stone.

Nous n'avons pas d'exemples en France d'une grosseur aussi monstrueuse ; je me suis informé des plus gros hommes, soit à Paris, soit en province, et jamais leur poids n'a été de plus de trois cent soixante, et tout au plus trois cent quatre-vingts livres,

encore ces exemples sont-ils très-rares : le poids d'un homme de cinq pieds six pouces doit être de cent soixante à cent quatre-vingts livres ; il est déjà gros s'il pèse deux cents livres, trop gros s'il en pèse deux cent trente, et beaucoup trop épais s'il pèse deux cent cinquante et au-dessus. Le poids d'un homme de six pieds de hauteur doit être de deux cent vingt livres ; il sera déjà gros, relativement à sa taille, s'il pèse deux cent soixante, trop gros à deux cent quatre-vingts, énorme à trois cents et au-dessus. Et si l'on suit cette même proportion, un homme de six pieds et demi de hauteur peut peser deux cent quatre-vingt-dix livres sans paroître trop gros ; et un géant de sept pieds de grandeur doit, pour être bien proportionné, peser au moins trois cent cinquante livres ; un géant de sept pieds et demi, plus de quatre cent cinquante livres ; et enfin un géant de huit pieds doit peser cinq cent vingt

ou cinq cent quarante livres, si la grosseur de son corps et de ses membres est dans les mêmes proportions que celle d'un homme bien fait.

GÉANS.

Exemples de géans d'environ sept pieds de grandeur et au-dessus.

Le géant qu'on a vu à Paris en 1735, et qui avoit six pieds huit pouces huit lignes, étoit né en Finlande, sur les confins de la Laponie méridionale, dans un village peu éloigné de Tornéo.

Le géant de Thoresby en Angleterre, haut de sept pieds cinq pouces anglais.

Le géant, portier du duc de Wirtemberg en Allemagne, de sept pieds et demi du Rhin.

Trois autres géans vus en Angleterre, l'un de sept pieds six pouces, l'autre de sept pieds sept pouces, et le

troisième de sept pieds huit pouces.

Le géant Cajanus en Finlande, de sept pieds huit pouces du Rhin, ou huit pieds, mesure de Suède.

Un paysan Suédois, de même grandeur de huit pieds, mesure de Suède.

Un garde du duc de Brunswick-Hanovre, de huit pieds six pouces d'Amsterdam.

Le géant Gilli, de Trente dans le Tirol, de huit pieds deux pouces, mesure suédoise.

Un suédois, garde du roi de Prusse, de huit pieds six pouces, mesure de Suède.

Tous ces géans sont cités, avec d'autres moins grands, par Schreber, *Hist. des Quadrup. Erlang. 1775, tome 1, pag. 35 et 36.*

Goliath, *de geth. altitudinis sex cubitorum et palmi*, 1, Reg. c. 19, ỷ. 4. En donnant à la coudée dix-huit pouces de hauteur, le géant Goliath avoit neuf pieds quatre pouces de grandeur.

* *Solus quippè Og rex Bazan restiterat de stirpe gigantum : monstratus lectus ejus ferreus qui est in Rabath... novem cubitos habens longitudinis et quatuor latitudinis ad mensuram cubiti virilis manûs.* Deuteron. c III, ℣. 11.

M. le Cat, dans un mémoire lu à l'académie de Rouen, fait mention des géans cités dans l'Ecriture Sainte, et par les auteurs profanes. Il dit avoir vu lui même plusieurs géans de sept pieds, et quelques-uns de huit ; entr'autres le géant qui se faisoit voir à Rouen en 1735, qui avoit huit pieds quelques pouces. Il cite la fille géane vue par Goropius, qui avoit dix pieds de hauteur ; le corps d'Oreste qui, selon les Grecs, avoit onze pieds et demi (Pline, dix-sept coudées, c'est-à-dire dix pieds et demi).

Le géant Gabara, presque contemporain de Pline, qui avoit plus de dix pieds, aussi bien que le squelette de Secondilla et de Pusio, conservés dans

les jardins de Saluste. M. le Cat cite aussi l'écossais Funnam, qui avoit onze pieds et demi. Il fait ensuite mention des tombeaux où l'on a trouvé des os de géans de quinze, dix-huit, vingt, trente, et trente-deux pieds de hauteur; mais il paroît certain que ces grands ossemens ne sont pas des os humains, et qu'ils appartiennent à de grands animaux, tels que l'éléphant, la giraffe, le cheval; car il y a eu des temps où l'on enterroit les guerriers avec leur cheval, peut-être avec leur éléphant de guerre.

NAINS.

Exemples au sujet des nains.

Le nommé Bebé du roi de Pologne (Stanislas) avoit trente-trois pouces de Paris, la taille droite et bien proportionnée jusqu'à l'âge de quinze ou seize ans qu'elle commença à devenir

contrefaite ; il marquoit peu de raison. Il mourut l'an 1764, à l'âge de vingt-trois ans.

Un autre, qu'on a vu à Paris en 1760, c'étoit un gentilhomme Polonais qui, à l'âge de vingt-deux ans, n'avoit que la hauteur de vingt-huit pouces de Paris, mais le corps bien fait et l'esprit vif; et il possédoit même plusieurs langues. Il avoit un frère aîné qui n'avoit que trente-quatre pouces de hauteur.

Un autre à Bristol, qui, en 1751, à l'âge de quinze ans, n'avoit que trente-un pouces anglais ; il étoit accablé de tous les accidens de la vieillesse, et de dix-neuf livres qu'il avoit pesé dans sa septième année, il n'en pesoit plus que treize.

Un paysan de Frise, qui, en 1751, se fit voir pour de l'argent à Amsterdam : il n'avoit, à l'âge de vingt-six ans, que la hauteur de vingt-neuf pouces d'Amsterdam.

Un nain de Norfolk, qui se fit voir dans la même année à Londres, avoit, à l'âge de vingt-deux ans, trente-huit pouces anglais, et pesoit vingt-sept livres et demie.

On a des exemples de nains qui n'avoient que deux pieds, vingt-un et dix-huit pouces; et même d'un qui, à l'âge de trente-sept ans, n'avoit que seize pouces.

Dans les Transactions Philosophiques, il est parlé d'un nain âgé de vingt-deux ans, qui ne pesoit que trente-quatre livres étant tout habillé; et qui n'avoit que trente-huit pouces de hauteur avec ses souliers et sa perruque.

Marcum Maximum et Marcum Tullium, equites Romanos, binum cubitorum fuisse auctor est M. Varro, et ipsi vidimus in loculis asservatos. Plin. lib. VII, cap. 16.

Dans tout ordre de productions, la nature nous offre les mêmes rapports

en plus et en moins ; les nains doivent avoir avec l'homme ordinaire, les mêmes proportions en diminution, que les géans en augmentation. Un homme de quatre pieds et demi de hauteur, ne doit peser que quatre-vingt-dix ou quatre-vingt-quinze livres. Un homme de quatre pieds soixante-cinq, ou tout au plus soixante-dix livres ; un nain de trois pieds et demi, quarante-cinq livres ; un de trois pieds, vingt-huit ou trente livres, si leur corps et leurs membres sont bien proportionnés, ce qui est tout ainsi rare en petit qu'en grand ; car il arrive presque toujours que les géans sont trop minces, et les nains trop épais ; ils ont sur-tout la tête beaucoup trop grosse, les cuisses et les jambes trop courtes, au lieu que les géans ont communément la tête petite, les cuisses et les jambes trop longues. Le géant disséqué en Prusse, avoit une vertèbre de plus que les autres hommes, et il y a quelque appa-

rence que, dans les géans bien faits, le nombre des vertèbres est plus grand que dans les autres hommes. Il seroit à desirer qu'on fît la même rècherche sur les mains, qui peut-être ont quelques vertèbres de moins.

En prenant cinq pieds pour la mesure commune de la taille des hommes, sept pieds pour celle des géans, et trois pieds pour celle des nains, on trouvera encore des géans plus grands, et des nains plus petits. J'ai vu moi-même des géans de sept pieds et demi et de sept pieds huit pouces; j'ai vu des nains qui n'avoient que vingt-huit et trente pouces de haut : il paroît donc qu'on doit fixer les limites de la nature actuelle, pour la grandeur du corps humain, depuis deux pieds et demi jusqu'à huit pieds de hauteur; et quoique cet intervalle soit bien considérable, et que la différence paroisse énorme, elle est cependant encore plus grande dans quelques espèces d'animaux, tels que les

chiens : un enfant qui vient de naître est plus grand relativement à un géant, qu'un bichon de Malte adulte ne l'est en comparaison du chien d'Albanie ou d'Irlande.

Nourriture de l'homme dans les différens climats.

En Europe et dans la plupart des climats tempérés de l'un et de l'autre continent, le pain, la viande, le lait, les œufs, les légumes et les fruits, sont les alimens ordinaires de l'homme, et le vin, le cidre et la bière sa boisson; car l'eau pure ne suffiroit pas aux hommes de travail pour maintenir leurs forces.

Dans les climats plus chauds, le sagou, qui est la moelle d'un arbre, sert de pain, et les fruits des palmiers suppléent au défaut de tous les autres fruits; on mange aussi beaucoup de dattes en Egypte, en Mauritanie, en

Perse ; et le sagou est d'un usage commun dans les Indes méridionales, à Sumatra, Malaca, &c. Les figues sont l'aliment le plus commun en Grèce, en Morée et dans les îles de l'Archipel, comme les châtaignes dans quelques provinces de France et d'Italie.

Dans la plus grande partie de l'Asie, en Perse, en Arabie, en Egypte, et de-là jusqu'à la Chine, le riz fait la principale nourriture.

Dans les parties les plus chaudes de l'Afrique, le grand et le petit millet sont la nourriture des Nègres.

Le maïs dans les contrées tempérées de l'Amérique.

Dans les îles de la mer du Sud, le fruit d'un arbre appelé l'*arbre de pain*.

A Californie, le fruit appelé *pitahaïa*.

La cassave dans toute l'Amérique méridionale, ainsi que les pommes de terre, les ignames et les patates.

Dans les pays du Nord, la bistorte,

sur-tout chez les Samoïèdes et les Jakutes.

La saranne au Kamtschatka.

En Islande et dans les pays encore plus voisins du Nord, on fait bouillir des mousses et du varec.

Les Nègres mangent volontiers de l'éléphant et des chiens.

Les Tartares de l'Asie et les Patagons de l'Amérique, vivent également de la chair de leurs chevaux.

Tous les peuples voisins des mers du Nord, mangent la chair des phoques, des morses et des ours.

Les Africains mangent aussi la chair des panthères et des lions.

Dans tous les pays chauds de l'un et l'autre continent, on mange de presque toutes les espèces de singes.

Tous les habitans des côtes de la mer, soit dans les pays chauds, soit dans les climats froids, mangent plus de poisson que de chair. Les habitans des îles Orcades, les Islandais, les La-

pons, les Groënlandais, ne vivent, pour ainsi dire, que de poisson.

Le lait sert de boisson à quantité de peuples ; les femmes tartares ne boivent que du lait de jument ; le petit-lait tiré du lait de vache, est la boisson ordinaire en Islande.

Il seroit à desirer qu'on rassemblât un plus grand nombre d'observations exactes sur la différence des nourritures de l'homme dans les climats divers, et qu'on pût faire la comparaison du régime ordinaire des différens peuples ; il en résulteroit de nouvelles lumières sur la cause des maladies particulières, et, pour ainsi dire, indigènes dans chaque climat.

Variétés dans l'espèce humaine.

Tout ce que nous avons dit jusqu'ici de l'homme dans les différens âges de sa vie, de ses sens et de la structure de son corps, telle qu'on la

connoît par les dissections anatomiques, ne fait encore que l'histoire de l'individu; celle de l'espèce demande un détail particulier, dont les faits principaux ne peuvent se tirer que des variétés qui se trouvent entre les hommes des différens climats. La première et la plus remarquable de ces variétés est celle de la couleur, la seconde est celle de la forme et de la grandeur, et la troisième est celle du naturel des différens peuples: chacun de ces objets considérés dans toute son étendue, pourroit fournir un ample traité; mais nous nous bornerons à ce qu'il y a de plus général et de plus avéré.

En commençant par le nord, on trouve en Laponie et sur les côtes septentrionales de la Tartarie, une race d'hommes de petite stature, d'une figure bizarre, dont la physionomie est aussi sauvage que les mœurs. Ces hommes qui paroissent avoir dé-

généré de l'espèce humaine, ne laissent pas que d'être assez nombreux et d'occuper de très-vastes contrées. Les Lapons, Danois, Suédois, Moscovites et Indépendans, les Zembliens, les Borandiens, les Samoïèdes, les Tartares septentrionaux, et peut-être les Ostiaques dans l'ancien continent, les Groënlandais et les Sauvages au nord des Esquimaux dans l'autre continent, semblent être tous de la même race qui s'est étendue et multipliée le long des côtes des mers septentrionales dans des déserts et sous un climat inhabitable pour toutes les autres nations. Tous ces peuples ont le visage large et plat, le nez camus et écrasé, l'iris de l'œil jaune-brun et tirant sur le noir, les paupières retirées vers les tempes, les joues extrêmement élevées, la bouche très-grande, le bas du visage étroit, les lèvres grosses et relevées, la voix grêle, la tête grosse, les cheveux noirs

et lisses, la peau basanée ; ils sont très-petits, trapus, quoique maigres: la plupart n'ont que quatre pieds de hauteur, et les plus grands n'en ont que quatre et demi. Cette race est, comme l'on voit, bien différente des autres; il semble que ce soit une espèce particulière dont tous les individus ne sont que des avortons; car s'il y a des différences parmi ces peuples, elles ne tombent que sur le plus ou le moins de difformité : par exemple, les Borandiens sont encore plus petits que les Lapons, ils ont l'iris de l'œil de la même couleur, mais le blanc est d'un jaune rougeâtre, ils sont aussi plus basanés, et ils ont les jambes grosses, au lieu que les Lapons les ont menues. Les Samoïèdes sont plus trapus que les Lapons, ils ont la tête plus grosse, le nez plus large et le teint plus obscur, les jambes plus courtes, les genoux plus en dehors, les cheveux plus longs et moins de barbe. Les Groënlandais ont encore la peau plus

basanée qu'aucun des autres, ils sont couleur d'olive foncée ; on prétend même qu'il y en a parmi eux d'aussi noirs que les Ethiopiens. Chez tous ces peuples les femmes sont aussi laides que les hommes, et leur ressemblent si fort qu'on ne les distingue pas d'abord : celles de Groënland sont de fort petite taille, mais elles ont le corps bien proportionné ; elles ont aussi les cheveux plus noirs et la peau moins douce que les femmes samoïèdes ; leurs mamelles sont molles et si longues, qu'elles donnent à téter à leurs enfans par-dessus l'épaule ; le bout de ces mamelles est noir comme du charbon, et la peau de leur corps est couleur olivâtre très-foncé : quelques voyageurs disent qu'elles n'ont de poil que sur la tête, et qu'elles ne sont pas sujettes à l'évacuation périodique qui est ordinaire à leur sexe ; elles ont le visage large, les yeux petits, très-noirs et très-vifs, les pieds courts aussi bien

que les mains, et elles ressemblent pour le reste aux femmes samoïèdes. Les sauvages qui sont au nord des Esquimaux, et même dans la partie septentrionale de l'île de Terre-Neuve, ressemblent à ces Groënlandais; ils sont comme eux de très-petite stature, leur visage est long et plat, ils ont le nez camus, mais les yeux plus gros que les Lapons.

Non-seulement ces peuples se ressemblent par la laideur, la petitesse de la taille, la couleur des cheveux et les yeux, mais ils ont aussi tous à-peu-près les mêmes inclinations et les mêmes mœurs; ils sont tous également grossiers, superstitieux, stupides. Les Lapons Danois ont un gros chat noir auquel ils disent tous leurs secrets, et qu'ils consultent dans toutes leurs affaires, qui se réduisent à savoir s'il faut aller ce jour-là à la chasse ou à la pêche. Chez les Lapons Suédois il y a dans chaque famille

un tambour pour consulter le diable ; et quoiqu'ils soient robustes et grands coureurs, ils sont si peureux qu'on n'a jamais pu les faire aller à la guerre. Gustave-Adolphe avoit entrepris d'en faire un régiment, mais il ne put jamais en venir à bout ; il semble qu'ils ne peuvent vivre que dans leur pays et à leur façon. Ils se servent, pour courir sur la neige, de patins fort épais de bois de sapin, longs d'environ deux aunes et larges d'un demi-pied ; ces patins sont relevés en pointe sur le devant et percés dans le milieu pour y passer un cuir qui tient le pied ferme et immobile; ils courent sur la neige avec tant de vîtesse qu'ils attrapent aisément les animaux les plus légers à la course ; ils portent un bâton ferré, pointu d'un bout et arrondi de l'autre : ce bâton leur sert à se mettre en mouvement, à se diriger, se soutenir, s'arrêter ; et aussi à percer les animaux qu'ils poursuivent à la course ; ils des-

cendent avec ces patins les fonds les plus précipités, et montent les montagnes les plus escarpées. Les patins dont se servent les Samoïèdes, sont bien plus courts et n'ont que deux pieds de longueur. Chez les uns et les autres, les femmes s'en servent comme les hommes ; ils ont aussi tous l'usage de l'arc, de l'arbalête : et on prétend que les Lapons Moscovites lancent un javelot avec tant de force et de dextérité, qu'ils sont sûrs de mettre à trente pas dans un blanc de la largeur d'un écu, et qu'à cet éloignement ils perceroient un homme d'outre en outre ; ils vont tous à la chasse de l'hermine, du loup-cervier, du renard, de la martre, pour en avoir les peaux, et ils changent ces pelleteries contre de l'eau-de-vie et du tabac qu'ils aiment beaucoup. Leur nourriture est du poisson sec, de la chair de renne ou d'ours; leur pain n'est que de la farine d'os de poisson, broyée et

mêlée avec de l'écorce tendre de pin ou de bouleau : la plupart ne font aucun usage de sel; leur boisson est de l'huile de baleine et de l'eau, dans laquelle ils laissent infuser des grains de genièvre. Ils n'ont, pour ainsi dire, aucune idée de religion ni d'un Etre suprême; la plupart sont idolâtres, et tous sont très-superstitieux; ils sont plus grossiers que sauvages, sans courage, sans respect pour soi-même : ce peuple abject n'a de mœurs qu'assez pour être méprisé. Ils se baignent nus et tous ensemble, filles et garçons, mères et fils, frères et sœurs, et ne craignent point qu'on les voie dans cet état; en sortant de ces bains extrêmement chauds, ils vont se jeter dans une rivière très-froide. Ils offrent aux étrangers, leurs femmes et leurs filles, et tiennent à grand honneur qu'on veuille bien coucher avec elles; cette coutume est également établie chez les Samoïèdes, les Borandiens, les Lapons et les Groënlandais. Les Lapones sont ha-

billées l'hiver de peau de rennes, et l'été de peaux d'oiseaux qu'elles ont écorchés : l'usage du linge leur est inconnu. Les Zembliennes ont le nez et les oreilles percés pour porter des pendans de pierre bleue ; elles se font aussi des raies bleues au front et au menton : leurs maris se coupent la barbe en rond, et ne portent point de cheveux. Les Groënlandaises s'habillent de peau de chien de mer ; elles se peignent aussi le visage de bleu et de jaune, et portent des pendans d'oreilles. Tous vivent sous terre ou dans des cabanes presqu'entièrement enterrées et couvertes d'écorces d'arbres ou d'os de poisson : quelques-uns font des tranchées souterraines pour communiquer de cabane en cabane chez leurs voisins pendant l'hiver. Une nuit de plusieurs mois les oblige à conserver de la lumière dans ce séjour, par des espèces de lampes qu'ils entretiennent avec la même huile de baleine qui leur sert de

boisson. L'été ils ne sont guère plus à leur aise que l'hiver, car ils sont obligés de vivre continuellement dans une épaisse fumée ; c'est le seul moyen qu'ils ayent imaginé pour se garantir de la piqûre des moucherons plus abondans peut-être dans ce climat glacé qu'ils ne le sont dans les pays les plus chauds. Avec cette manière de vivre si dure et si triste, ils ne sont presque jamais malades, et ils parviennent tous à une vieillesse extrême ; les vieillards sont même si vigoureux, qu'on a peine à les distinguer d'avec les jeunes : la seule incommodité à laquelle ils soient sujets, et qui est fort commune parmi eux, est la cécité ; comme ils sont continuellement éblouis par l'éclat de la neige pendant l'hiver, l'automne et le printemps, et toujours aveuglés par la fumée pendant l'été, la plupart perdent les yeux en avançant en âge.

Les Samoïèdes, les Zembliens, les Borandiens, les Lapons, les Groën-

landais et les Sauvages du nord au-dessus des Esquimaux, sont donc tous des hommes de même espèce, puisqu'ils se ressemblent par la forme, par la taille, par la couleur, par les mœurs, et même par la bizarrerie des coutumes ; celle d'offrir aux étrangers leurs femmes, et d'être fort flattés qu'on veuille bien en faire usage, peut venir de ce qu'ils connoissent leur propre difformité et la laideur de leurs femmes ; ils trouvent apparemment moins laides celles que les étrangers n'ont pas dédaignées : ce qu'il y a de certain, c'est que cet usage est général chez tous ces peuples qui sont cependant fort éloignés les uns des autres, et même séparés par une grande mer, et qu'on le retrouve chez les Tartares de Crimée, chez les Calmuques et plusieurs autres peuples de Sibérie et de Tartarie, qui sont presqu'aussi laids que ces peuples du nord ; au lieu que dans toutes les nations voisines, comme à la Chine, en Perse, où

les femmes sont belles, les hommes sont jaloux à l'excès.

En examinant tous les peuples voisins de cette longue bande de terre qu'occupe la race lapone, on trouvera qu'ils n'ont aucun rapport avec cette race ; il n'y a que les Ostiaques et les Tonguses qui leur ressemblent : ces peuples touchent aux Samoïèdes du côté du midi et du sud-est. Les Samoïèdes et les Borandiens ne ressemblent point aux Russiens : les Lapons ne ressemblent en aucune façon aux Finnois, aux Goths, aux Danois, aux Norvégiens ; les Groënlandais sont tout aussi différens des Sauvages du Canada ; ces autres peuples sont grands, bien faits, et quoiqu'ils soient assez différens entr'eux, ils le sont infiniment plus des Lapons. Mais les Ostiaques semblent être des Samoïèdes un peu moins laids et moins raccourcis que les autres, car ils sont petits et mal faits, ils vivent de poisson et de viande crue, ils man-

gent la chair de toutes les espèces d'animaux sans aucun apprêt, ils boivent plus volontiers du sang que de l'eau, ils sont pour la plupart idolâtres et errans comme les Lapons et les Samoïèdes ; enfin ils me paroissent faire la nuance entre la race lapone et la race tartare ; ou pour mieux dire, les Lapons, les Samoïèdes, les Borandiens, les Zembliens, et peut-être les Groënlandais et les Pigmées du [illegible] de l'Amérique, sont des Tartares dégénérés autant qu'il est possible ; les Ostiaques sont des Tartares qui ont moins dégénéré ; les Tonguses encore moins que les Ostiaques, parce qu'ils sont moins petits et moins mal faits, quoique tout aussi laids. Les Samoïèdes et les Lapons sont environ sous le soixante-huit ou soixante-neuvième degré de latitude, mais les Ostiaques et les Tonguses habitent sous le soixantième degré ; les Tartares qui sont au cinquante-cinquième degré le long du Volga, sont

grossiers, stupides et brutaux; ils ressemblent aux Tonguses, qui n'ont comme eux presque aucune idée de religion; ils ne veulent pour femmes que des filles qui ont eu commerce avec d'autres hommes.

La nation tartare prise en général, occupe des pays immenses en Asie: elle est répandue dans toute l'étendue de terre qui est depuis la Russie jusqu'à Kamtschatka, c'est-à-dire, dans un espace de onze ou douze cents lieues en longueur sur plus de sept cent cinquante lieues de largeur, ce qui fait un terrein plus de vingt fois plus grand que celui de la France. Les Tartares bornent la Chine du côté du nord et de l'ouest, les royaumes de Boutan, d'Ava, l'empire du Mogol et celui de Perse jusqu'à la mer Caspienne du côté du nord; ils se sont aussi répandus le long du Volga et de la côte occidentale de la mer Caspienne jusqu'au Daghestan, ils ont pénétré jusqu'à la côte

septentrionale de la mer Noire, et ils se sont établis dans la Crimée et dans la petite Tartarie près de la Moldavie et de l'Ukraine. Tous ces peuples ont le haut du visage fort large et ridé, même dans leur jeunesse, le nez court et gros, les yeux petits et enfoncés, les joues fort élevées, le bas du visage étroit, le menton long et avancé, la mâchoire supérieure enfoncée, les dents longues et séparées, les sourcils gros qui leur couvrent les yeux, les paupières épaisses, la face plate, le teint basané et olivâtre, les cheveux noirs; ils sont de stature médiocre, mais très-forts et très-robustes; ils n'ont que peu de barbe, et elle est par petits épis comme celle des Chinois; ils ont les cuisses grosses et les jambes courtes : les plus laids de tous sont les Calmuques, dont l'aspect a quelque chose d'effroyable; ils sont tous errans et vagabonds, habitant sous des tentes de toile, de feutre, de peaux; ils man-

gent de la chair de cheval, de chameau, &c., crue ou un peu mortifiée sous la selle de leurs chevaux, ils mangent aussi du poisson desséché au soleil. Leur boisson la plus ordinaire est du lait de jument fermenté avec de la farine de millet; ils ont presque tous la tête rasée, à l'exception du toupet qu'ils laissent croître assez pour en faire une tresse de chaque côté du visage. Les femmes, qui sont aussi laides que les hommes, portent leurs cheveux, elles les tressent et y attachent de petites plaques de cuivre et d'autres ornemens de cette espèce; la plupart de ces peuples n'ont aucune religion, aucune retenue dans leurs moeurs, aucune décence, ils sont tous voleurs; et ceux du Daghestan qui sont voisins des pays policés, font un grand commerce d'esclaves et d'hommes, qu'ils enlèvent par force pour les vendre ensuite aux Turcs et aux Persans. Leurs principales richesses consistent en chevaux; il

y en a peut-être plus en Tartarie qu'en aucun autre pays du monde. Ces peuples se font une habitude de vivre avec leurs chevaux ; ils s'en occupent continuellement : ils les dressent avec tant d'adresse et les exercent si souvent, qu'il semble que ces animaux n'ayent qu'un même esprit avec ceux qui les manient ; car non-seulement ils obéissent parfaitement au moindre mouvement de la bride, mais ils sentent pour ainsi dire, l'intention et la pensée de celui qui les monte.

Pour connoître les différences particulières qui se trouvent dans cette race tartare, il ne faut que comparer les descriptions que les voyageurs ont faites de chacun des différens peuples qui la composent. Les Calmuques qui habitent dans le voisinage de la mer Caspienne, entre les Moscovites et les grands Tartares, sont, selon Tavernier, des hommes robustes, mais les plus laids et les plus difformes qui soient

sous le ciel ; ils ont le visage si plat et si large, que d'un œil à l'autre il y a l'espace de cinq ou six doigts ; leurs yeux sont extraordinairement petits, et le peu qu'ils ont de nez est si plat qu'on n'y voit que deux trous au lieu de narines, ils ont les genoux tournés en dehors et les pieds en dedans. Les Tartares du Daghestan sont, après les Calmuques, les plus laids de tous les Tartares : les petits Tartares ou Tartares Nogais, qui habitent près de la mer Noire, sont beaucoup moins laids que les Calmuques ; mais ils ont cependant le visage large, les yeux petits, et la forme du corps semblable à celle des Calmuques ; et on peut croire que cette race de petits Tartares a perdu une partie de sa laideur parce qu'ils se sont mêlés avec les Circassiens, les Moldaves et les autres peuples dont ils sont voisins. Les Tartares Vagolistes en Sibérie, ont le visage large comme les Calmuques, le nez court et gros, les

yeux petits ; et quoique leur langage soit différent de celui des Calmuques, ils ont tant de ressemblance qu'on doit les regarder comme étant de la même race. Les Tartares Bratski sont, selon le père Avril, de la même race que les Calmuques. A mesure qu'on avance vers l'orient dans la Tartarie indépendante, les traits des Tartares se radoucissent un peu ; mais les caractères essentiels à leur race restent toujours : et enfin les Tartares Mongoux qui ont conquis la Chine, et qui de tous ces peuples étoient les plus policés, sont encore aujourd'hui ceux qui sont les moins laids et les moins mal faits ; ils ont cependant, comme tous les autres, les yeux petits, le visage large et plat, peu de barbe, mais toujours noire ou rousse, le nez écrasé et court, le teint basané, mais moins olivâtre. Les peuples du Thibet et des autres provinces méridionales de la Tartarie, sont, aussi-bien que les Tartares voisins de

la Chine, beaucoup moins laids que les autres. M. Sanchez, premier médecin des armées russiennes, homme distingué par son mérite et par l'étendue de ses connoissances, a bien voulu me communiquer par écrit les remarques qu'il a faites en voyageant en Tartarie.

Dans les années 1735, 1736 et 1737, il a parcouru l'Ukraine, les bords du Don jusqu'à la mer de Zabache, et les confins du Cuban jusqu'à Asoff; il a traversé les déserts qui sont entre les pays de Crimée et de Backmut: il a vu les Calmuques qui habitent sans avoir de demeure fixe, depuis le royaume de Cazan jusqu'aux bords du Don; il a aussi vu les Tartares de Crimée et de Nogai, qui errent dans les déserts qui sont entre la Crimée et l'Ukraine, et aussi les Tartares Kergissi et Tcheremissi qui sont au nord d'Astracan depuis le cinquantième jusqu'au soixante-huitième degré de latitude. Il a obser-

vé que les Tartares de Crimée et de la province de Cuban jusqu'à Astracan, sont de taille médiocre, qu'ils ont les épaules larges, le flanc étroit, les membres nerveux, les yeux noirs et le teint basané : les Tartares Kergissi et Tcheremissi sont plus petits et plus trapus, ils sont moins agiles et plus grossiers, ils ont aussi les yeux noirs, le teint basané, le visage encore plus large que les premiers. Il observe que parmi ces Tartares on trouve plusieurs hommes et femmes qui ne leur ressemblent point du tout ou qui ne leur ressemblent qu'imparfaitement, et dont quelques-uns sont aussi blancs que les Polonais. Comme il y a parmi ces nations plusieurs esclaves, hommes et femmes, enlevés en Pologne et en Russie, que leur religion leur permet la polygamie et la multiplicité des concubines, et que leurs sultans ou murzas, qui sont les nobles de ces nations, prennent leurs femmes en Circassie et en

Géorgie, les enfans qui naissent de ces alliances, sont moins laids et plus blancs que les autres : il y a même parmi ces Tatares un peuple entier dont les hommes et les femmes sont d'une beauté singulière, ce sont les Kabardinski. M. Sanchez dit en avoir rencontré trois cents à cheval qui venoient au service de la Russie, et il assure qu'il n'a jamais vu de plus beaux hommes, et d'une figure plus noble et plus mâle ; ils ont le visage beau, frais et vermeil, les yeux grands, vifs et noirs, la taille haute et bien prise ; il dit que le lieutenant-général de Sérapikin qui avoit demeuré long-temps en Kabarda, lui avoit assuré que les femmes étoient aussi belles que les hommes ; mais cette nation si différente des Tartares qui l'environnent, vient originairement de l'Ukraine, à ce que dit M. Sanchez, et a été transportée en Kabarda, il y a environ cent cinquante ans.

Ce sang tartare s'est mêlé d'un côté avec les Chinois, et de l'autre avec les Russes orientaux ; et ce mélange n'a pas fait disparoître en entier les traits de cette race ; car il y a parmi les Moscovites beaucoup de visages tartares ; et quoiqu'en général cette nation soit du même sang que les autres nations européennes, on y trouve cependant beaucoup d'individus qui ont la forme du corps carrée, les cuisses grosses et les jambes courtes comme les Tartares : mais les Chinois ne sont pas à beaucoup près aussi différens des Tartares que le sont les Moscovites, il n'est pas même sûr qu'ils soient d'une autre race ; la seule chose qui pourroit le faire croire, c'est la différence totale du naturel, des mœurs et des coutumes de ces deux peuples. Les Tartares en général sont naturellement fiers, belliqueux, chasseurs ; ils aiment la fatigue, l'indépendance ; ils sont durs et grossiers jusqu'à la brutalité. Les Chinois ont des mœurs

tout opposées, ce sont des peuples mous pacifiques, indolens, superstitieux, soumis, dépendans jusqu'à l'esclavage, cérémonieux, complimenteurs jusqu'à la fadeur et à l'excès; mais si on les compare aux Tartares par la figure et par les traits, on y trouvera des caractères d'une ressemblance non équivoque.

Les Chinois, selon Jean Hugon, ont les membres bien proportionnés, et sont gros et gras; ils ont le visage large et rond, les yeux petits, les sourcils grands, les paupières élevées, le nez petit et écrasé; ils n'ont que sept ou huit épis de barbe noire à chaque lèvre, et fort peu au menton: ceux qui habitent les provinces méridionales, sont plus bruns et ont le teint plus basané que les autres; ils ressemblent par la couleur aux peuples de la Mauritanie et aux Espagnols les plus basanés; au lieu que ceux qui habitent les provinces du milieu de l'Empire, sont blancs

comme les Allemands. Selon Dampier et quelques autres voyageurs, les Chinois ne sont pas tous, à beaucoup près, gros et gras, mais il est vrai qu'ils font grand cas de la grosse taille et de l'embonpoint. Ce voyageur dit même, en parlant des habitans de l'île Saint-Jean sur les côtes de la Chine, que les Chinois sont grands, droits et peu chargés de graisse, qu'ils ont le visage long et le front haut, les yeux petits, le nez assez large et élevé dans le milieu, la bouche ni grande ni petite, les lèvres assez déliées, le teint couleur de cendre, les cheveux noirs, qu'ils ont peu de barbe, qu'ils l'arrachent, et n'en laissent venir que quelques poils au menton et à la lèvre supérieure. Selon Le Gentil, les Chinois n'ont rien de choquant dans la physionomie, ils sont naturellement blancs, sur-tout dans les provinces septentrionales : ceux que la nécessité oblige de s'exposer aux ardeurs du soleil, sont basanés, sur-tout

dans les provinces du midi ; ils ont en général les yeux petits et ovales, le nez court, la taille épaisse et d'une hauteur médiocre : il assure que les femmes font tout ce qu'elles peuvent pour faire paroître leurs yeux petits, et que les jeunes filles instruites par leurs mères, se tirent continuellement les paupières afin d'avoir les yeux petits et longs ; ce qui, joint à un nez écrasé et à des oreilles longues, larges, ouvertes et pendantes, les rend beautés parfaites : il prétend qu'elles ont le teint beau, les lèvres fort vermeilles, la bouche bien faite, les cheveux fort noirs, mais que l'usage du bétel leur noircit les dents ; et que celui du fard dont elles se servent, leur gâte si fort la peau, qu'elles paroissent vieilles avant l'âge de trente ans.

Palafox assure que les Chinois sont plus blancs que les Tartares orientaux leurs voisins, qu'ils ont aussi moins de barbe, mais qu'au reste il y a peu de

différence entre les visages de ces deux nations : il dit qu'il est très-rare de voir à la Chine ou aux Philippines des yeux bleus, et que jamais on n'en a vu dans ce pays qu'aux Européens ou à des personnes nées dans ces climats de parens européens.

Innigo de Biervillas prétend que les femmes chinoises sont mieux faites que les hommes ; ceux-ci, selon lui, ont le visage large et le teint assez jaune, le nez gros et fait à-peu-près comme une neffle, et pour la plupart écrasé ; la taille épaisse à-peu-près comme celle des Hollandais ; les femmes, au contraire, ont la taille dégagée, quoiqu'elles aient presque toutes de l'embonpoint, le teint et la peau admirables, les yeux les plus beaux du monde ; mais à la vérité il y en a peu, dit-il, qui aient le nez bien fait, parce qu'on le leur écrase dans leur jeunesse.

Les voyageurs hollandais s'accordent

tous à dire que les Chinois ont en général le visage large, les yeux petits, le nez camus et presque point de barbe; que ceux qui sont nés à Canton et tout le long de la côte méridionale, sont aussi basanés que les habitans de Fez en Afrique, mais que ceux des provinces intérieures sont blancs pour la plupart. Si nous comparons maintenant les descriptions de tous ces voyageurs que nous venons de citer, avec celles que nous avons faites des Tartares, nous ne pourrons guère douter que quoiqu'il y ait de la variété dans la forme du visage et de la taille des Chinois, ils n'aient cependant beaucoup plus de rapport avec les Tartares qu'avec aucun autre peuple, et que ces différences et cette variété ne viennent du climat et du mélange des races; c'est le sentiment de Chardin : « Les petits Tartares, dit ce voyageur, » ont communément la taille plus pe- » tite de quatre pouces que la nôtre,

» et plus grosse à proportion ; leur teint
» est rouge et basané ; leurs visages sont
» plats, larges et carrés ; ils ont le nez
» écrasé et les yeux petits. Or, comme
» ce sont-là tout-à-fait les traits des
» habitans de la Chine, j'ai trouvé,
» après avoir bien observé la chose du-
» rant mes voyages, qu'il y a la même
» configuration de visage et de taille
» dans tous les peuples qui sont à l'o-
» rient et au septentrion de la mer
» Caspienne, et à l'orient de la pres-
» qu'île de Malaca, ce qui depuis m'a
» fait croire que ces divers peuples sor-
» tent tous d'une même souche, quoi-
» qu'il paroisse des différences dans
» leur teint et dans leurs mœurs, car
» pour ce qui est du teint, la différence
» vient de la qualité du climat et de
» celle des alimens ; et à l'égard des
» mœurs, la différence vient aussi de
» la nature du terroir et de l'opulence
» plus ou moins grande ».

Le Père Parennin, qui, comme l'on

sait, a demeuré si long-temps à la Chine, et en a si bien observé les peuples et les mœurs, dit que les voisins des Chinois du côté de l'occident, depuis le Thibet en allant au nord jusqu'à Chamo, semblent être différens des Chinois par les mœurs, par le langage, par les traits du visage et par la configuration extérieure; que ce sont gens ignorans, grossiers, fainéans, défaut rare parmi les Chinois; que quand il vient quelqu'un de ces Tartares à Pékin, et qu'on demande aux Chinois la raison de cette différence, ils disent que cela vient de l'eau et de la terre, c'est-à-dire de la nature du pays, qui opère ce changement sur le corps et même sur l'esprit des habitans. Il ajoute que cela paroît encore plus vrai à la Chine que dans tous les autres pays qu'il ait vus, et qu'il se souvient qu'ayant suivi l'empereur jusqu'au quarante-huitième degré de latitude nord, dans la Tartarie, il y trouva des

Chinois de Nanquin qui s'y étoient établis, et que leurs enfans y étoient devenus de vrais Mongoux, ayant la tête enfoncée dans les épaules, les jambes cagneuses; et dans tout l'air une grossièreté et une malpropreté qui rebutoit. *Voyez la lettre du P. Parennin, datée de Pékin le 28 septembre 1725, recueil 24 des Lettres édifiantes.*

Les Japonais sont assez semblables aux Chinois, pour qu'on puisse les regarder comme ne faisant qu'une seule et même race d'hommes; ils sont seulement plus jaunes et plus bruns, parce qu'ils habitent un climat plus méridional, en général ils sont de forte complexion, ils ont la taille ramassée, le visage large et plat, le nez de même, les yeux petits, peu de barbe, les cheveux noirs; ils sont d'un naturel fort altier, aguerris, adroits, vigoureux, civils et obligeans, parlant bien, féconds en complimens, mais inconstans et fort vains : ils supportent avec une

constance admirable la faim, la soif, le froid, le chaud, les veilles, la fatigue et toutes les incommodités de la vie, de laquelle ils ne font pas grand cas ; ils se servent, comme les Chinois, de petits bâtons pour manger, et font aussi plusieurs cérémonies, ou plutôt plusieurs grimaces et plusieurs mines fort étranges pendant le repas : ils sont laborieux et très-habiles dans les arts et dans tous les métiers ; ils ont, en un mot, à très-peu près, le même naturel, les mêmes mœurs et les mêmes coutumes que les Chinois.

L'une des plus bizarres, et qui est commune à ces deux nations, est de rendre les pieds des femmes si petits, qu'elles ne peuvent presque se soutenir. Quelques voyageurs disent qu'à la Chine, quand une fille a passé l'âge de trois ans on lui casse le pied, en sorte que les doigts sont rabattus sous la plante, qu'on y applique une eau-forte qui brûle les chairs, et qu'on l'enve-

loppe de plusieurs bandages jusqu'à ce qu'il ait pris son pli ; ils ajoutent que les femmes ressentent cette douleur pendant toute leur vie, qu'elles peuvent à peine marcher, et que rien n'est plus désagréable que leur démarche ; que cependant elles souffrent cette incommodité avec joie, et que comme c'est un moyen de plaire, elles tâchent de se rendre le pied aussi petit qu'il leur est possible. D'autres voyageurs ne disent pas qu'on leur casse le pied dans leur enfance, mais seulement qu'on le serre avec tant de violence qu'on l'empêche de croître, et ils conviennent assez unanimement qu'une femme de condition, ou seulement une jolie femme à la Chine, doit avoir le pied assez petit pour trouver trop aisée la pantoufle d'un enfant de six ans.

Les Japonais et les Chinois sont donc une seule et même race d'hommes qui se sont très-anciennement civilisés, et qui diffèrent des Tartares plus par les

mœurs que par la figure; la bonté du terrein, la douceur du climat, le voisinage de la mer ont pu contribuer à rendre ces peuples policés, tandis que les Tartares éloignés de la mer et du commerce des autres nations, et séparés des autres peuples du côté du midi par de hautes montagnes, sont demeurés errans dans leurs vastes déserts, sous un ciel dont la rigueur, sur-tout du côté du nord, ne peut être supportée que par des hommes durs et grossiers. Le pays d'Yeço, qui est au nord du Japon, quoique situé sous un climat qui devroit être tempéré, est cependant très-froid, très-stérile et très-montueux : aussi les habitans de cette contrée sont-ils tous différens des Japonais et des Chinois; ils sont grossiers, brutaux, sans mœurs, sans arts; ils ont le corps court et gros, les cheveux longs et hérissés, les yeux noirs, le front plat, le teint jaune, mais un peu moins que celui des Japonais; ils

sont fort velus sur le corps et même sur le visage : ils vivent comme des Sauvages, et se nourrissent de lard de baleine et d'huile de poisson; ils sont très-paresseux, très-malpropres dans leurs vêtemens : les enfans vont presque nus, les femmes n'ont trouvé, pour se parer, d'autres moyens que de se peindre de bleu les sourcils et les lèvres; les hommes n'ont d'autre plaisir que d'aller à la chasse des loups marins, des ours, des élans, des rennes, et à la pêche de la baleine : il y en a cependant qui ont quelques coutumes japonaises, comme celle de chanter d'une voix tremblante; mais en général ils ressemblent plus aux Tartares septentrionaux ou aux Samoïèdes qu'aux Japonais.

Maintenant si l'on examine les peuples voisins de la Chine au midi et à l'occident, on trouvera que les Cochinchinois, qui habitent un pays montueux et plus méridional que la Chine

sont plus basanés et plus laids que les Chinois, et que les Tunquinois dont le pays est meilleur, et qui vivent sous un climat moins chaud que les Cochin-chinois, sont mieux faits et moins laids. Selon Dampier, les Tunquinois sont en général de moyenne taille, ils ont le teint basané comme les Indiens, mais avec cela la peau si belle et si unie, qu'on peut s'appercevoir du moindre changement qui arrive sur leur visage lorsqu'ils pâlissent ou qu'ils rougissent, ce qu'on ne peut pas reconnoître sur le visage des autres Indiens. Ils ont communément le visage plat et ovale, le nez et les lèvres assez bien proportionnés, les cheveux noirs, longs et fort épais, ils se rendent les dents aussi noires qu'il leur est possible. Selon les relations qui sont à la suite des voyages de Tavernier, les Tunquinois sont de belle taille et d'une couleur un peu olivâtre, ils n'ont pas le nez ni le visage si plat que les Chinois,

et ils sont en général mieux faits.

Ces peuples, comme l'on voit, ne diffèrent pas beaucoup des Chinois, ils ressemblent par la couleur à ceux des provinces méridionales; s'ils sont plus basanés, c'est parce qu'ils habitent sous un climat plus chaud; et quoiqu'ils aient le visage moins plat et le nez moins écrasé que les Chinois, on peut les regarder comme des peuples de même origine.

Il en est de même des Siamois, des Péguans, des habitans d'Aracan, de Laos, &c.; tous ces peuples ont les traits assez ressemblans à ceux des Chinois; et quoiqu'ils en diffèrent plus ou moins par la couleur, ils ne diffèrent cependant pas tant des Chinois que des autres Indiens. Selon La Loubère, les Siamois sont plutôt petits que grands, ils ont le corps bien fait, la figure de leur visage tient moins de l'ovale que du losange, il est large et élevé par le haut des joues, et tout d'un coup leur

front se rétrécit et se termine autant en pointe que leur menton; ils ont les yeux petits et fendus obliquement, le blanc de l'œil jaunâtre, les joues creuses, parce qu'elles sont trop élevées par le haut, la bouche grande, les lèvres grosses et les dents noircies; leur teint est grossier et d'un brun mêlé de rouge; d'autres voyageurs disent d'un gris-cendré, à quoi le hâle continuel contribue autant que la naissance; ils ont le nez court et arrondi par le bout, les oreilles plus grandes que les nôtres, et plus elles sont grandes, plus ils les estiment. Ce goût pour les longues oreilles est commun à tous les peuples de l'orient; mais les uns tirent leurs oreilles par le bas pour les alonger, sans les percer qu'autant qu'il le faut pour y attacher des boucles; d'autres, comme au pays de Laos, en agrandissent le trou si prodigieusement, qu'on pourroit presque y passer le poing, en sorte que leurs oreilles descendent jusque

sur les épaules : pour les Siamois, ils ne les ont qu'un peu plus grandes que les nôtres, et c'est naturellement et sans artifice. Leurs cheveux sont gros, noirs et plats ; les hommes et les femmes les portent si courts, qu'ils ne leur descendent qu'à la hauteur des oreilles tout autour de la tête. Ils mettent sur leurs lèvres une pommade parfumée, qui les fait paroître encore plus pâles qu'elles ne le seroient naturellement ; ils ont peu de barbe, et ils arrachent le peu qu'ils en ont ; ils ne coupent point leurs ongles, &c. Struys dit que les femmes siamoises portent des pendans d'oreilles si massifs et si pesans, que les trous où ils sont attachés deviennent assez grands pour y passer le pouce ; il ajoute que le teint des hommes et des femmes est basané, que leur taille n'est pas avantageuse, mais qu'elle est bien prise et dégagée, et qu'en général les Siamois sont doux et polis. Selon le Père Tachard, les Sia-

mois sont très-dispos, ils ont parmi eux d'habiles sauteurs et des faiseurs de tours d'équilibre aussi agiles que ceux d'Europe : il dit que la coutume de se noircir les dents, vient de l'idée qu'ont les Siamois, qu'il ne convient point à des hommes d'avoir les dents blanches comme les animaux, que c'est pour cela qu'ils les noircissent avec une espèce de vernis qu'il faut renouveler de temps en temps, et que quand ils appliquent ce vernis, ils sont obligés de se passer de manger pendant quelques jours, afin de donner le temps à cette drogue de s'attacher.

Les habitans du royaume de Pégu et d'Aracan ressemblent assez aux Siamois, et ne diffèrent pas beaucoup des Chinois par la forme du corps ni par la physionomie : ils sont seulement plus noirs; ceux d'Aracan estiment un front large et plat, et pour le rendre tel, ils appliquent une plaque de plomb sur le front des enfans qui viennent de naître.

Ils ont les narines larges et ouvertes, les yeux petits et vifs, et les oreilles si alongées qu'elles leur pendent jusque sur les épaules : ils mangent sans dégoût des souris, des rats, des serpens et du poisson corrompu. Les femmes y sont passablement blanches, et portent les oreilles aussi alongées que celles des hommes. Les peuples d'Achem, qui sont encore plus au nord que ceux d'Aracan, ont aussi le visage plat et la couleur olivâtre ; ils sont grossiers, et laissent aller leurs enfans tout nus, les filles ont seulement une plaque d'argent sur leurs parties naturelles.

Tous ces peuples, comme l'on voit, ne diffèrent pas beaucoup des Chinois, et tiennent encore des Tartares, les petits yeux, le visage plat, la couleur olivâtre; mais en descendant vers le midi, les traits commencent à changer d'une manière plus sensible, ou du moins à se diversifier. Les habitans de la presqu'île de Malaca et de l'île de

Sumatra sont noirs, petits, vifs et bien proportionnés dans leur petite taille; ils ont même l'air fier : quoiqu'ils soient nus de la ceinture en haut, à l'exception d'une petite écharpe qu'ils portent tantôt sur l'une et tantôt sur l'autre épaule. Ils sont naturellement braves, et même redoutables lorsqu'ils ont pris de l'opium, dont ils font souvent usage, et qui leur cause une espèce d'ivresse furieuse. Selon Dampier, les habitans de Sumatra et ceux de Malaca sont de la même race, ils parlent à-peu-près la même langue; ils ont tous l'humeur fière et hautaine; ils ont la taille médiocre, le visage long, les yeux noirs, le nez d'une grandeur médiocre, les lèvres minces et les dents noircies par le fréquent usage du bétel. Dans l'île de Pugniatan ou Pissagan, à seize lieues en-deçà de Sumatra, les naturels sont de grande taille et d'un teint jaune, comme celui des Brésiliens, ils portent de longs cheveux

fort lisses, et vont absolument nus. Ceux des îles Nicobar au nord de Sumatra, sont d'une couleur basanée et jaunâtre, ils vont aussi presque nus. Dampier dit que les naturels de ces îles Nicobar sont grands et bien proportionnés, qu'ils ont le visage assez long, les cheveux noirs et lisses, et le nez d'une grandeur médiocre : que les femmes n'ont point de sourcils, qu'apparemment elles se les arrachent, &c. Les habitans de l'île de Sombreo au nord de Nicobar, sont fort noirs, et ils se bigarrent le visage de diverses couleurs, comme de vert, de jaune, &c. Ces peuples de Malaca, de Sumatra, et des petites îles voisines, quoique différens entr'eux, le sont encore plus des Chinois, des Tartares, &c. et semblent être issus d'une autre race ; cependant les habitans de Java qui sont voisins de Sumatra et de Malaca, ne leur ressemblent point, et sont assez semblables aux Chinois, à la couleur

près, qui est, comme celle des Malais, rouge mêlée de noir ; ils sont assez semblables, dit Pigafetta, aux habitans du Brésil, ils sont d'une forte complexion et d'une taille carrée ; ils ne sont ni trop grands ni trop petits, mais bien musclés : ils ont le visage plat, les joues pendantes et gonflées, les sourcils gros et inclinés, les yeux petits, la barbe noire ; ils en ont fort peu, et fort peu de cheveux qui sont très-courts et très-noirs. Le P. Tachard dit que ces peuples de Java sont bien faits et robustes, qu'ils paroissent vifs et résolus, et que l'extrême chaleur du climat les oblige à aller presque nus. Dans les Lettres édifiantes, on trouve que ces habitans de Java ne sont ni noirs ni blancs, mais d'un rouge pourpré, et qu'ils sont doux, familiers et caressans. François Legat rapporte que les femmes de Java qui ne sont pas exposées comme les hommes aux grandes ardeurs du soleil, sont moins basanées qu'eux, et qu'elles

ont le visage beau, le sein élevé et bien fait, le teint uni et beau quoique brun, la main belle, l'air doux, les yeux vifs, le rire agréable, et qu'il y en a qui dansent fort joliment. La plus grande partie des voyageurs hollandais s'accordent à dire que les habitans naturels de cette île, dont ils sont actuellement les possesseurs et les maîtres, sont robustes, bien faits, nerveux et bien musclés; qu'ils ont le visage plat, les joues larges et élevées, de grandes paupières, de petits yeux, les mâchoires grandes, les cheveux longs, le teint basané, et qu'ils n'ont que peu de barbe, qu'ils portent les cheveux et les ongles fort longs, et qu'ils se font limer les dents. Dans une petite île qui est en face de celle de Java, les femmes ont le teint basané, les yeux petits, la bouche grande, le nez écrasé, les cheveux noirs et longs. Par toutes ces relations on peut juger que les habitans de Java ressemblent

beaucoup aux Tartares et aux Chinois, tandis que les Malais et les peuples de Sumatra et des petites îles voisines en diffèrent et par les traits et par la forme du corps, ce qui a pu arriver très-naturellement; car la presqu'île de Malaca et les îles de Sumatra et de Java, aussi bien que toutes les autres îles de l'Archipel indien, doivent avoir été peuplées par les nations des continens voisins, et même par les Européens qui s'y sont habitués depuis plus de deux cent cinquante ans, ce qui fait qu'on doit y trouver une très-grande variété dans les hommes, soit pour les traits du visage et la couleur de la peau, soit pour la forme du corps et la proportion des membres: par exemple, il y a dans cette île de Java une nation qu'on appelle Chacrelas, qui est toute différente, non-seulement des autres habitans de cette île, mais même de tous les autres Indiens. Ces Chacrelas sont blancs et blonds, ils ont

les yeux foibles, et ne peuvent supporter le grand jour ; au contraire ils voient bien la nuit, le jour ils marchent les yeux baissés et presque fermés. Tous les habitans des îles Moluques sont, selon François Pyrard, semblables à ceux de Sumatra et de Java pour les mœurs, la façon de vivre, les armes, les habits, le langage, la couleur, &c. Selon Mandelslo, les hommes des Moluques sont plutôt noirs que basanés, et les femmes le sont moins; ils ont tous les cheveux noirs et lisses, les yeux gros, les sourcils et les paupières larges, le corps fort et robuste; ils sont adroits et agiles, ils vivent long-temps, quoique leurs cheveux deviennent blancs de bonne heure. Ce voyageur dit aussi que chaque île a son langage particulier, et qu'on doit croire qu'elles ont été peuplées par différentes nations. Selon lui, les habitans de Bornéo et de Baly ont le teint plutôt noir que basané; mais selon les

autres voyageurs, ils sont seulement bruns comme les autres Indiens. Gemelli Careri dit que les habitans de Ternate sont de la même couleur que les Malais, c'est-à-dire, un peu plus bruns que ceux des Philippines; que leur physionomie est belle, que les hommes sont mieux faits que les femmes, et que les uns et les autres ont grand soin de leurs cheveux. Les voyageurs hollandais rapportent que les naturels de l'île de Banda vivent fort long-temps, et qu'ils y ont vu un homme âgé de cent trente ans, et plusieurs autres qui approchoient de cet âge; qu'en général, ces insulaires sont fort fainéans, que les hommes ne font que se promener, et que ce sont les femmes qui travaillent. Selon Dampier, les naturels originaires de l'île de Timor, qui est l'une des plus voisines de la Nouvelle-Hollande, ont la taille médiocre, le corps droit, les membres déliés, le visage long, les cheveux noirs et pointus,

et la peau fort noire; ils sont adroits et agiles, mais paresseux au suprême degré. Il dit cependant que dans la même île les habitans de Lapaho sont pour la plupart basanés et de couleur de cuivre jaune, et qu'ils ont les cheveux noirs et tout plats.

Si l'on remonte vers le nord, on trouve Manille et les autres îles Philippines, dont le peuple est peut-être le plus mêlé de l'univers, par les alliances qu'ont faites ensemble les Espagnols, les Indiens, les Chinois, les Malabares, les Noirs, &c. Ces Noirs qui vivent dans les rochers et les bois de cette île, diffèrent entièrement des autres habitans; quelques-uns ont les cheveux crépus, comme les Nègres d'Angola, les autres les ont longs: la couleur de leur visage est comme celle des autres Nègres, quelques-uns sont un peu moins noirs; on en a vu plusieurs parmi eux qui avoient des queues longues de quatre ou cinq pouces, comme







Deseve del. Le Vilain Sculp.

ASIATIQUES.

les In
Des Jé
de Min
unerac
qui to
cinq p
quelqu
avoien
que ce
couleu
Dampi
de Min
pales c
lippine
ont les
la tête
plat, l
nez cou
lèvres
res et
lisses,
sur le
autres
teint p

les Insulaires dont parle Ptolémée. Des Jésuites ont assuré que dans l'île de Mindoro, voisine de Manille, il y a une race d'hommes appelés *Manghiens*, qui tous ont des queues de quatre ou cinq pouces de longueur, et même que quelques-uns de ces hommes à queue avoient embrassé la foi catholique, et que ces Manghiens ont le visage de couleur olivâtre et les cheveux longs. Dampier dit que les habitans de l'île de Mindanao, qui est une des principales et des plus méridionales des Philippines, sont de taille médiocre, qu'ils ont les membres petits, le corps droit et la tête menue, le visage ovale, le front plat, les yeux noirs et peu fendus, le nez court, la bouche assez grande, les lèvres petites et rouges, les dents noires et fort saines, les cheveux noirs et lisses, le teint tanné, mais tirant plus sur le jaune-clair que celui de certains autres Indiens; que les femmes ont le teint plus clair que les hommes; qu'elles

sont aussi mieux faites; qu'elles ont le visage plus long, et que leurs traits sont assez réguliers, si ce n'est que leur nez est fort court et tout-à-fait plat entre les yeux, qu'elles ont les membres très-petits, les cheveux noirs et longs, et que les hommes en général sont spirituels et agiles, mais fainéans et larrons. On trouve dans les Lettres édifiantes, que les habitans des Philippines ressemblent aux Malais, qui ont autrefois conquis ces îles; qu'ils ont comme eux le nez petit, les yeux grands, la couleur olivâtre-jaune, et que leurs coutumes et leurs langues sont à-peu-près les mêmes.

Au nord de Manille on trouve l'île Formose, qui n'est pas éloignée de la côte de la province de Fokien à la Chine; ces insulaires ne ressemblent cependant pas aux Chinois. Selon Struys, les hommes y sont de petite taille, particulièrement ceux qui habitent les montagnes; la plupart ont le visage large: les femmes ont les mamelles

grosses et pleines, et de la barbe comme les hommes ; elles ont les oreilles fort longues, et elles en augmentent encore la longueur par certaines grosses coquilles qui leur servent de pendans ; elles ont les cheveux fort noirs et fort longs, le teint jaune-noir ; il y en a aussi de jaunes-blanches et de tout-à-fait jaunes : ces peuples sont fort fainéans ; leurs armes sont le javelot et l'arc, dont ils tirent très-bien ; ils sont aussi excellens nageurs, et ils courent avec une vîtesse incroyable. C'est dans cette île où Struys dit avoir vu de ses propres yeux un homme qui avoit une queue longue de plus d'un pied, toute couverte d'un poil roux, et fort semblable à celle d'un bœuf ; cet homme à queue assuroit que ce défaut, si c'en étoit un, venoit du climat, et que tous ceux de la partie méridionale de cette île avoient des queues comme lui. Je ne sais si ce que dit Struys des habitans de cette île mérite une entière con-

fiance, et sur-tout si le dernier fait est vrai ; il me paroît au moins exagéré et différent de ce qu'ont dit les autres voyageurs au sujet de ces hommes à queue, et même de ce qu'en ont dit Ptolémée, que j'ai cité ci-dessus, et Marc Paul dans sa description géographique, imprimée à Paris en 1556, où il rapporte que dans le royaume de Lambry il y a des hommes qui ont des queues de la longueur de la main, qui vivent dans les montagnes. Il paroît que Struys s'appuie de l'autorité de Marc Paul, comme Gemelli Careri de celle de Ptolémée; et la queue qu'il dit avoir vue, est fort différente pour les dimensions de celles que les autres voyageurs donnent aux Noirs de Manille, aux habitans de Lambry, &c. L'éditeur des mémoires de Plasmanasar sur l'île de Formose, ne parle point de ces hommes extraordinaires et si différens des autres ; il dit même que, quoiqu'il fasse fort chaud dans cette

île, les femmes y sont fort belles et fort blanches, sur-tout celles qui ne sont pas obligées de s'exposer aux ardeurs du soleil ; qu'elles ont un grand soin de se laver avec certaines eaux préparées pour se conserver le teint ; qu'elles ont le même soin de leurs dents, qu'elles tiennent blanches autant qu'elles le peuvent, au lieu que les Chinois et les Japonais les ont noires par l'usage du bétel ; que les hommes ne sont pas de grande taille, mais qu'ils ont en grosseur ce qui leur manque en grandeur ; qu'ils sont communément vigoureux, infatigables, bons soldats, fort adroits, &c. Les voyageurs hollandais ne s'accordent point avec ceux que je viens de citer au sujet des habitans de Formose : Mandelslo, aussi bien que ceux dont les relations ont été publiées dans le recueil des voyages qui ont servi à l'établissement de la compagnie des Indes de Hollande, disent que ces insulaires sont fort grands et beaucoup

plus hauts de taille que les Européens; que la couleur de leur peau est entre le blanc et le noir, ou d'un brun tirant sur le noir; qu'ils ont le corps velu; que les femmes y sont de petite taille, mais qu'elles sont robustes, grasses et assez bien faites. La plupart des écrivains qui ont parlé de l'île Formose, n'ont donc fait aucune mention de ces hommes à queue, et ils diffèrent beaucoup entr'eux dans la description qu'ils donnent de la forme et des traits de ces insulaires; mais ils semblent s'accorder sur un fait qui n'est peut-être pas moins extraordinaire que le premier, c'est que dans cette île il n'est pas permis aux femmes d'accoucher avant trente-cinq ans, quoiqu'il leur soit libre de se marier long-temps avant cet âge. Rechteren parle de cette coutume dans les termes suivans: « D'a-
» bord que les femmes sont mariées,
» elles ne mettent point d'enfans au
» monde; il faut au moins pour cela

» qu'elles ayent trente-cinq ou trente-
» sept ans ; quand elles sont grosses,
» leurs prêtresses vont leur fouler le
» ventre avec les pieds s'il le faut, et
» les font avorter avec autant ou plus
» de douleur qu'elles n'en souffriroient
» en accouchant ; ce seroit non-seule-
» ment une honte, mais même un gros
» péché de laisser venir un enfant avant
» l'âge prescrit. J'en ai vu qui avoient
» déjà fait quinze ou seize fois périr
» leur fruit, et qui étoient grosses pour
» la dix-septième fois, lorsqu'il leur
» étoit permis de mettre un enfant au
» monde ».

Les îles Marianes ou des Larrons, qui sont, comme l'on sait, les îles les plus éloignées du côté de l'Orient, et pour ainsi dire les dernières terres de notre hémisphère, sont peuplées d'hommes très-grossiers. Le Pere Gobien dit qu'avant l'arrivée des Européens ils n'avoient jamais vu de feu, que cet élément si nécessaire leur étoit

entièrement inconnu, qu'ils ne furent jamais si surpris que quand ils en virent pour la première fois, lorsque Magellan descendit dans l'une de leurs îles; ils ont le teint basané, mais cependant moins brun et plus clair que celui des habitans des Philippines; ils sont plus forts et plus robustes que les Européens; leur taille est haute, et leur corps est bien proportionné; quoiqu'ils ne se nourrissent que de racines, de fruits et de poisson, ils ont tant d'embonpoint qu'ils en paroissent enflés, mais cet embonpoint ne les empêche pas d'être souples et agiles. Ils vivent long-temps, et ce n'est pas une chose extraordinaire que de voir chez eux des personnes âgées de cent ans, et cela sans avoir jamais été malades. Gemelli Careri dit que les habitans de ces îles sont tous d'une figure gigantesque, et d'une grosse corpulence et d'une grande force, qu'ils peuvent aisément lever sur leurs épaules un poids

de cinq cents livres. Ils ont pour la plupart les cheveux crépus, le nez gros, de grands yeux, et la couleur du visage comme les Indiens. Les habitans de Guan, l'une de ces îles, ont les cheveux noirs et longs, les yeux ni trop gros ni trop petits, le nez grand, les lèvres grosses, les dents assez blanches, le visage long, l'air féroce; ils sont très-robustes et d'une taille fort avantageuse; on dit même qu'ils ont jusqu'à sept pieds de hauteur.

Au midi des îles Marianes et à l'orient dès îles Moluques, on trouve la terre des Papous et la Nouvelle-Guinée, qui paroissent être les parties les plus méridionales des terres australes. Selon Argensola, ces Papous sont noirs comme les Caffres, ils ont les cheveux crépus, le visage maigre et fort désagréable; et parmi ce peuple si noir, on trouve quelques gens qui sont aussi blancs et ausi blonds que les Allemands; ces blancs ont les yeux très-

foibles et très-délicats. On trouve dans la relation de la navigation australe de Le Maire, une description des habitans de cette contrée, dont je vais rapporter les principaux traits. Selon ce voyageur, ces peuples sont fort noirs, sauvages et brutaux; ils portent des anneaux aux deux oreilles, aux deux narines, et quelquefois aussi à la cloison du nez, et des bracelets de nacre de perle au-dessus des coudes et aux poignets, et ils se couvrent la tête d'un bonnet d'écorce d'arbre peinte de différentes couleurs : ils sont puissans et bien proportionnés dans leur taille, ils ont les dents noires, assez de barbe, et les cheveux noirs, courts et crépus, qui n'approchent cependant pas autant de la laine que ceux des Nègres; ils sont agiles à la course, ils se servent de massues et de lances, de sabres et d'autres armes faites de bois dur, l'usage du fer leur étant inconnu; ils se servent aussi de leurs dents comme

d'armes offensives, et mordent comme les chiens. Ils mangent du bétel et du piment mêlé avec de la chaux, qui leur sert aussi à poudrer leur barbe et leurs cheveux. Les femmes sont affreuses; elles ont de longues mamelles qui leur tombent sur le nombril; le ventre extrêmement gros, les jambes fort menues, les bras de même, des physionomies de singes, de vilains traits, &c. Dampier dit que les habitans de l'île Sabala dans la Nouvelle-Guinée, sont une sorte d'Indiens fort basanés, qui ont les cheveux noirs et longs, et qui par les manières ne diffèrent pas beaucoup de ceux de l'île Mindanao et des autres naturels de ces îles orientales; mais qu'outre ceux-là, ils paroissent être les principaux de l'île, il y a aussi des Nègres, et que ces Nègres de la Nouvelle-Guinée ont les cheveux crépus et cotonnés; que les habitans d'une autre île qu'il appelle *Garret-Denys*, sont noirs, vigoureux et bien taillés;

qu'ils ont la tête grosse et ronde, les cheveux frisés et courts ; qu'ils les coupent de différentes manières, et les teignent aussi de différentes couleurs, de rouge, de blanc, de jaune, qu'ils ont le visage rond et large avec un gros nez plat, que cependant leur physionomie ne seroit pas absolument désagréable, s'ils ne se défiguroient pas le visage par une espèce de cheville de la grosseur d'un doigt et longue de quatre pouces, dont ils traversent les deux narines, en sorte que les deux bouts touchent à l'os des joues, qu'il ne paroît qu'un petit brin de nez autour de ce bel ornement, et qu'ils ont aussi de gros trous aux oreilles, où ils mettent des chevilles comme au nez.

Les habitans de la côte de la Nouvelle-Hollande, qui est à seize degrés quinze minutes de latitude méridionale et au midi de l'île de Timor, sont peut-être les gens du monde les plus misérables, et ceux de tous les hu-

mains qui approchent le plus des brutes ; ils sont grands, droits et menus, ils ont les membres longs et déliés ; la tête grosse, le front rond, les sourcils épais ; leurs paupières sont toujours à demi-fermées, ils prennent cette habitude dès leur enfance, pour garantir leurs yeux des moucherons qui les incommodent beaucoup ; et comme ils n'ouvrent jamais les yeux, ils ne sauroient voir de loin, à moins qu'ils ne lèvent la tête, comme s'ils vouloient regarder quelque chose au-dessus d'eux. Ils ont le nez gros, les lèvres grosses et la bouche grande ; ils s'arrachent apparemment les deux dents du devant de la mâchoire supérieure, car elles manquent à tous, tant aux hommes qu'aux femmes, aux jeunes et aux vieux ; ils n'ont point de barbe : leur visage est long, d'un aspect très-désagréable, sans un seul trait qui puisse plaire ; leurs cheveux ne sont pas longs et lisses comme ceux de presque tous les In-

diens, mais ils sont courts, noirs et crépus comme ceux des Nègres; leur peau est noire comme celle des Nègres de Guinée. Ils n'ont point d'habits, mais seulement un morceau d'écorce d'arbre attaché au milieu du corps en forme de ceinture, avec une poignée d'herbes longues au milieu; ils n'ont point de maisons, ils couchent à l'air sans aucune couverture, et n'ont pour lit que la terre; ils demeurent en troupes de vingt ou trente, hommes, femmes et enfans, tout cela pêle-mêle. Leur unique nourriture est un petit poisson qu'ils prennent en faisant des réservoirs de pierre dans de petits bras de mer; ils n'ont ni pain, ni grains, ni légumes, &c.

Les peuples d'un autre côté de la Nouvelle-Hollande, à vingt-deux ou vingt-trois degrés latitude sud, semblent être de la même race que ceux dont nous venons de parler: ils sont extrêmement laids, ils ont de même le

regard de travers, la peau noire, les cheveux crépus, le corps grand et délié.

Il paroît, par toutes ces descriptions, que les îles et les côtes de l'océan indien sont peuplées d'hommes très-différens entr'eux. Les habitans de Malaca, de Sumatra et des îles Nicobar, semblent tirer leur origine des Indiens de la presqu'île de l'Inde; ceux de Java, des Chinois, à l'exception de ces hommes blancs et blonds qu'on appelle *Chacrelas*, qui doivent venir des Européens; ceux des îles Moluques paroissent aussi venir, pour la plupart, des Indiens de la presqu'île; mais les habitans de l'île de Timor, qui est la plus voisine de la Nouvelle-Hollande, sont à-peu-près semblables aux peuples de cette contrée. Ceux de l'île Formose et des îles Marianes se ressemblent par la hauteur de la taille, la force et les traits; ils paroissent former une race à part différente de toutes les autres

qui l'avoisinent. Les Papous et les autres habitans de la Nouvelle Guinée, sont de vrais noirs, et ressemblent à ceux d'Afrique, quoiqu'ils en soient prodigieusement éloignés, et que cette terre soit séparée du continent de l'Afrique par un intervalle de plus de deux mille deux cents lieues de mer. Les habitans de la Nouvelle-Hollande ressemblent aux Hottentots : mais avant que de tirer des conséquences de tous ces rapports, et avant que de raisonner sur ces différences, il est nécessaire de continuer notre examen en détail des peuples de l'Asie et de l'Afrique.

Les Mogols et les autres peuples de la presqu'île de l'Inde, ressemblent assez aux Européens, par la taille et par les traits, mais ils en diffèrent plus ou moins par la couleur. Les Mogols sont olivâtres, quoiqu'en langue indienne *Mogol* veuille dire blanc ; les femmes y sont extrêmement propres, et elles se baignent très-souvent ; elles

sont de couleur olivâtre comme les hommes, et elles ont les jambes et les cuisses fort longues et le corps assez court, ce qui est le contraire des femmes européennes. Tavernier dit que, lorsqu'on a passé Lahor et le royaume de Cachemire, toutes les femmes du Mogol naturellement n'ont point de poil en aucune partie du corps, et que les hommes n'ont que très-peu de barbe. Selon Thevenot, les femmes mogoles sont assez fécondes, quoique très-chastes; elles accouchent aussi fort aisément, et on en voit quelquefois marcher par la ville dès le lendemain qu'elles sont accouchées. Il ajoute qu'au royaume de Décan on marie les enfans extrêmement jeunes; dès que le mari a dix ans et la femme huit, les parens les laissent coucher ensemble, et il y en a qui ont des enfans à cet âge; mais les femmes qui ont des enfans de si bonne heure, cessent ordinairement d'en avoir après l'âge de trente

ans, et elles deviennent extrêmement ridées. Parmi ces femmes, il y en a qui se font découper la chair en fleurs, comme quand on applique des ventouses; elles peignent ces fleurs de diverses couleurs avec du jus de racines, de manière que leur peau paroît comme une étoffe à fleurs.

Les Bengalois sont plus jaunes que les Mogols: ils ont aussi des mœurs toutes différentes; les femmes sont beaucoup moins chastes, on prétend même que de toutes les femmes de l'Inde ce sont les plus lascives. On fait, à Bengale, un grand commerce d'esclaves mâles et femelles; on y fait aussi beaucoup d'eunuques: ces peuples sont beaux et bien faits, ils aiment le commerce et ont beaucoup de douceur dans les mœurs. Les habitans de la côte de Coromandel sont plus noirs que les Bengalois, ils sont aussi moins civilisés; les gens du peuple vont presque nus. Ceux de la côte de Malabar sont encore

plus noirs, ils ont tous les cheveux noirs, lisses et fort longs, ils sont de la taille des Européens; les femmes portent des anneaux d'or au nez; les hommes, les femmes et les filles se baignent ensemble et publiquement dans des bassins au milieu des villes; les femmes sont propres et bien faites, quoique noires ou du moins très-brunes: on les marie dès l'âge de huit ans. Les coutumes de ces différens peuples de l'Inde sont toutes fort singulières et même bizarres. Les Banianes ne mangent rien de ce qui a eu vie; ils craignent même de tuer le moindre insecte, pas même les poux qui les rongent; ils jettent du riz et des fèves dans la rivière pour nourrir les poissons, et des graines sur la terre pour nourrir les oiseaux et les insectes. Quand ils rencontrent un chasseur ou un pêcheur, ils le prient instamment de se désister de son entreprise, et si l'on est sourd à leurs prières, ils offrent de l'argent pour le

fusil et pour les filets; et quand on refuse leurs offres, ils troublent l'eau pour épouvanter les poissons, et crient de toute leur force pour faire fuir le gibier et les oiseaux. Les Naires de Calicut sont des militaires qui sont tous nobles, et qui n'ont d'autre profession que celle des armes; ce sont des hommes beaux et bien faits, quoiqu'ils ayent le teint de couleur olivâtre, ils ont la taille élevée, et ils sont hardis, courageux et très-adroits à manier les armes: ils s'agrandissent les oreilles au point qu'elles descendent jusque sur leurs épaules, et quelquefois plus bas. Ces Naires ne peuvent avoir qu'une femme, mais les femmes peuvent prendre autant de maris qu'il leur plaît. Le Père Tachard, dans sa lettre au Père de la Chaise, datée de Pondichéri du 16 février 1701, dit que dans les castes ou tribus nobles, une femme peut avoir légitimement plusieurs maris, qu'il s'en est trouvé qui en avoient

ou tout à-la-fois jusqu'à dix, qu'elles regardoient comme autant d'esclaves qu'elles s'étoient soumis par leur beauté. Cette liberté d'avoir plusieurs maris est un privilége de noblesse que les femmes de condition font valoir autant qu'elles peuvent; mais les bourgeoises ne peuvent avoir qu'un mari: il est vrai qu'elles adoucissent la dureté de leur condition par le commerce qu'elles ont avec les étrangers, auxquels elles s'abandonnent sans aucune crainte de leurs maris, et sans qu'ils osent leur rien dire. Les mères prostituent leurs filles le plus jeunes qu'elles peuvent. Ces bourgeois de Calicut ou Moucois, semblent être d'une autre race que les nobles ou Naires; car ils sont, hommes et femmes, plus laids, plus jaunes, plus mal faits, et de plus petite taille. Il y a, parmi les Naires, de certaines femmes qui ont les jambes aussi grosses que le corps d'un autre homme; cette difformité n'est point une maladie,

elle leur vient de naissance : il y en a qui n'ont qu'une jambe, et d'autres toutes les deux, de cette grosseur monstrueuse : la peau de ces jambes est dure et rude comme une verrue, avec cela ils ne laissent pas d'être fort dispos. Cette race d'hommes à grosses jambes s'est plus multipliée parmi les Naires que dans aucun autre peuple des Indes ; on en trouve cependant quelques-uns ailleurs, et sur-tout à Ceylan, où l'on dit que ces hommes à grosses jambes sont de la race de Saint Thomas.

Les habitans de Ceylan ressemblent assez à ceux de la côte de Malabar ; ils ont les oreilles aussi larges, aussi basses et aussi pendantes, ils sont seulement moins noirs, quoiqu'ils soient cependant fort basanés ; ils ont l'air doux, et sont naturellement fort agiles, adroits et spirituels ; ils ont tous les cheveux très-noirs, les hommes les portent fort courts ; les gens du peuple sont presque

nus; les femmes ont le sein découvert: cet usage est même assez général dans l'Inde. Il y a des espèces de sauvages, dans l'île de Ceylan, qu'on appelle *Bedas*; ils demeurent dans la partie septentrionale de l'île, et n'occupent qu'un petit canton: ces Bedas semblent être une espèce d'hommes toute différente de celle de ces climats: ils habitent un petit pays tout couvert de bois si épais qu'il est fort difficile d'y pénétrer, et ils s'y tiennent si bien cachés qu'on a de la peine à en découvrir quelques-uns; ils sont blancs comme les Européens, il y en a même quelques-uns qui sont roux; ils ne parlent pas la langue de Ceylan, et leur langage n'a aucun rapport avec toutes les langues des Indiens; ils n'ont ni villages, ni maisons, ni communication avec personne; leurs armes sont l'arc et les flèches avec lesquels ils tuent beaucoup de sangliers, de cerfs, &c. Ils ne font jamais cuire leur viande, mais ils

la confisent dans du miel qu'ils ont en abondance. On ne sait point l'origine de cette nation qui n'est pas fort nombreuse, et dont les familles demeurent séparées les unes des autres. Il me paroît que ces Bedas de Ceylan, aussi bien que les Chacrelas de Java, pourroient bien être de race européenne, d'autant plus que ces hommes blancs et blonds sont en très-petit nombre. Il est très-possible que quelques hommes et quelques femmes européennes ayent été abandonnés autrefois dans ces îles, ou qu'ils y ayent abordé dans un naufrage; et que dans la crainte d'être maltraités des naturels du pays, ils soient demeurés avec eux et leurs descendans dans les bois et dans les lieux les plus escarpés des montagnes, où ils continuent à mener la vie de Sauvages, qui peut-être a ses douceurs lorsqu'on y est accoutumé.

On croit que les Maldivois viennent des habitans de l'île de Ceylan; cepen-

dant ils ne leur ressemblent pas, car les habitans de Ceylan sont noirs et mal formés, au lieu que les Maldivois sont bien formés et proportionnés, et qu'il y a peu de différence d'eux aux Européens, à l'exception qu'ils sont d'une couleur olivâtre; au reste c'est un peuple mêlé de toutes les nations. Ceux qui habitent du côté du nord sont plus civilisés que ceux qui habitent ces îles au sud; ces derniers ne sont pas même si bien faits et sont plus noirs; les femmes y sont assez belles, quoique de couleur olivâtre, il y en a aussi quelques-unes qui sont aussi blanches qu'en Europe; toutes ont les cheveux noirs, ce qu'ils regardent comme une beauté; l'art peut bien y contribuer, car ils tâchent de les faire devenir de cette couleur en tenant la tête rase à leurs filles jusqu'à l'âge de huit ou neuf ans. Ils rasent aussi leurs garçons, et cela tous les huit jours, ce qui, avec le temps, leur

rend à tous les cheveux noirs ; car il est probable que sans cet usage ils ne les auroient pas tous de cette couleur, puisqu'on voit des petits enfans qui les ont à demi-blonds. Une autre beauté pour les femmes, est de les avoir fort longs et fort épais. Ils se frottent la tête et le corps d'huile parfumée ; au reste, leurs cheveux ne sont jamais frisés, mais toujours lisses; les hommes y sont velus par le corps plus qu'on ne l'est en Europe. Les Maldivois aiment l'exercice et sont industrieux dans les arts ; ils sont superstitieux et fort adonnés aux femmes : elles cachent soigneusement leur sein, quoiqu'elles soient extraordinairement débauchées et qu'elles s'abandonnent fort aisément ; elles sont fort oisives et se font bercer continuellement ; elles mangent à tout moment du bétel, qui est une herbe fort chaude, et beaucoup d'épices à leurs repas : pour les hommes, ils sont beaucoup moins vigoureux

qu'il ne conviendroit à leurs femmes.

Les habitans de Cambaye ont le teint gris ou couleur de cendre, les uns plus, les autres moins; et ceux qui sont voisins de la mer sont plus noirs que les autres; ceux de Guzarate sont jaunâtres. Les Canarins, qui sont les Indiens de Goa et des îles voisines, sont olivâtres.

Les voyageurs hollandais rapportent que les habitans de Guzarate sont jaunâtres, les uns plus que les autres; qu'ils sont de même taille que les Européens; que les femmes qui ne s'exposent que très-rarement aux ardeurs du soleil, sont un peu plus blanches que les hommes, et qu'il y en a quelques-unes qui sont à-peu-près aussi blanches que les portugaises.

Mandelslo, en particulier, dit que les habitans de Guzarate sont tous basanés ou de couleur olivâtre plus ou moins foncée, selon le climat où ils demeurent; que ceux du côté du midi

le sont le plus, que les hommes y sont forts et bien proportionnés, qu'ils ont le visage large et les yeux noirs; que les femmes sont de petite taille, mais propres et bien faites; qu'elles portent les cheveux longs, qu'elles ont aussi des bagues aux narines et de grands pendans d'oreilles. Il y a, parmi eux, fort peu de bossus ou de boiteux; quelques-uns ont le teint plus clair que les autres, mais ils ont tous les cheveux noirs et lisses. Les anciens habitans de Guzarate sont aisés à reconnoître, on les distingue des autres par leur couleur qui est beaucoup plus noire; ils sont aussi plus stupides et plus grossiers.

La ville de Goa est, comme l'on sait, le principal établissement des Portugais dans les Indes; et quoiqu'elle soit beaucoup déchue de son ancienne splendeur, elle ne laisse pas d'être encore une ville riche et commerçante : c'est le pays du monde où il se vendoit au-

trefois le plus d'esclaves, on y trouvoit à acheter des filles et des femmes fort belles de tous les pays des Indes ; ces esclaves savent pour la plupart, jouer des instrumens, coudre et broder en perfection; il y en a de blanches, d'olivâtres, de basanées, et de toutes couleurs; celles dont les Indiens sont le plus amoureux, sont les filles Caffres de Mosambique, qui sont toutes noires. « C'est, dit Pyrard, une chose remar-
» quable entre tous ces peuples Indiens,
» tant mâles que femelles, et que j'ai
» remarquée, que leur sueur ne pue
» point, où les Nègres d'Afrique, tant
» en deçà que de-là le Cap de Bonne-
» Espérance, sentent de telle sorte
» quand ils sont échauffés, qu'il est
» impossible d'approcher d'eux tant ils
» puent, et sentent mauvais comme
» des poireaux verds ». Il ajoute que les femmes indiennes aiment beaucoup les hommes blancs d'Europe, et qu'elles les préfèrent aux blancs des

Indes et à tous les autres Indiens.

Les Persans sont voisins des Mogols, et ils leur ressemblent assez; ceux surtout qui habitent les parties méridionales de la Perse, ne diffèrent presque pas des Indiens; les habitans d'Ormus, ceux de la province de Bascie et de Balascie sont très-bruns et très-basanés; ceux de la province de Chesimur et des autres parties de la Perse où la chaleur n'est pas aussi grande qu'à Ormus, sont moins bruns; et enfin ceux des provinces septentrionales sont assez blancs. Les femmes des îles du golfe Persique sont, au rapport des voyageurs hollandais, brunes ou jaunes et fort peu agréables; elles ont le visage large et de vilains yeux; elles ont des modes et des coutumes semblables à celles des femmes indiennes, comme celle de se passer dans le cartilage du nez des anneaux, et une épingle d'or au travers de la peau du nez près des yeux; mais il est vrai que cet

usage de se percer le nez pour porter des bagues et d'autres joyaux, s'est étendu beaucoup plus loin : car il y a beaucoup de femmes, chez les Arabes, qui ont une narine percée pour y passer un grand anneau ; et c'est une galanterie chez ces peuples de baiser la bouche de leurs femmes à travers ces anneaux, qui sont quelquefois assez grands pour enfermer toute la bouche dans leur rondeur.

Xénophon, en parlant des Persans, dit qu'ils étoient la plupart gros et gras; Marcellin dit au contraire que de son temps ils étoient maigres et secs. Olearius, qui fait cette remarque, ajoute qu'ils sont aujourd'hui, comme du temps de ce dernier auteur, maigres et secs, mais qu'ils ne laissent pas d'être forts et robustes; selon lui ils ont le teint olivâtre, les cheveux noirs et le nez aquilin. Le sang de Perse, dit Chardin, est naturellement grossier; cela se voit aux Guèbres qui sont le

reste des anciens Persans : ils sont laids, mal faits, pesans, ayant la peau rude et le teint coloré ; cela se voit aussi dans les provinces les plus proches de l'Inde où les habitans ne sont guère moins mal faits que les Guèbres, parce qu'ils ne s'allient qu'entre eux ; mais dans le reste du royaume le sang persan est présentement devenu fort beau, par le mélange du sang géorgien et circassien, ce sont les deux nations du monde où la nature forme de plus belles personnes : aussi il n'y a presque aucun homme de qualité en Perse, qui ne soit né d'une mère géorgienne ou circassienne : le roi lui-même est ordinairement Géorgien ou Circassien d'origine du côté maternel ; et comme il y a un grand nombre d'années que ce mélange a commencé de se faire, le sexe féminin est embelli comme l'autre, et les Persanes sont devenues fort belles et fort bien faites, quoique ce ne soit pas au point des Géorgien-

nes. Pour les hommes ils sont communément hauts, droits, vermeils, vigoureux, de bon air et de belle apparence. La bonne températnre de leur climat et la sobriété dans laquelle on les élève, ne contribuent pas peu à leur beauté corporelle ; ils ne la tiennent pas de leurs pères, car sans le mélange dont je viens de parler, les gens de qualité de Perse seroient les plus laids hommes du monde, puisqu'ils sont originaires de la Tartarie, dont les habitans sont, comme nous l'avons dit, laids, mal faits et grossiers : ils sont au contraire fort polis et ont beaucoup d'esprit, leur imagination est vive, prompte et fertile, leur mémoire aisée et féconde ; ils ont beaucoup de disposition pour les sciences et les arts libéraux et mécaniques, ils en ont aussi beaucoup pour les armes ; ils aiment la gloire, ou la vanité qui en est la fausse image ; leur naturel est pliant et souple, leur esprit facile et intrigant ; ils sont galans,

même voluptueux ; ils aiment le luxe, la dépense, et ils s'y livrent jusqu'à la prodigalité ; aussi n'entendent-ils ni l'économie, ni le commerce.

Ils sont en général assez sobres, cependant immodérés dans la quantité de fruits qu'ils mangent ; il est fort ordinaire de leur voir manger un *man* de melons, c'est-à-dire, douze livres pesant ; il y en a même qui en mangent trois ou quatre *mans ;* aussi en meurt-il quantité par les excès des fruits.

On voit en Perse une grande quantité de belles femmes de toutes couleurs : car les marchands qui les amènent de tous les côtés, choisissent les plus belles. Les plus blanches viennent de Pologne, de Moscovie, de Circassie, de Géorgie et des frontières de la grande Tartarie ; les basanées, des terres du grand Mogol et de celles du roi de Golconde et du roi de Visapour ; et pour les noires, elles viennent de la côte de Melinde et de celles de la mer Rouge.

Les peuples de la Perse, de la Turquie, de l'Arabie, de l'Egypte et de toute la Barbarie peuvent être regardés comme une même nation qui, dans le temps de Mahomet et de ses successeurs, s'est extrêmement étendue, a envahi des terreins immenses, et s'est prodigieusement mêlée avec les peuples naturels de tous ces pays. Les Persans, les Turcs, les Maures se sont policés jusqu'à un certain point : mais les Arabes sont demeurés pour la plupart dans un état d'indépendance qui suppose le mépris des lois ; ils vivent comme les Tartares, sans règle, sans police, et presque sans société ; le larcin, le rapt, le brigandage sont autorisés par leurs chefs : ils se font honneur de leurs vices, ils n'ont aucun respect pour la vertu, et de toutes les conventions humaines ils n'ont admis que celles qu'ont produites le fanatisme et la superstition.

Ces peuples sont fort endurcis au

travail, ils accoutument aussi leurs chevaux à la plus grande fatigue, ils ne leur donnent à boire et à manger qu'une seule fois en vingt-quatre heures ; aussi ces chevaux sont-ils très-maigres, mais en même temps ils sont très-prompts à la course, et, pour ainsi dire, infatigables. Les Arabes, pour la plupart, vivent misérablement ; ils n'ont ni pain ni vin, ils ne prennent pas la peine de cultiver la terre ; au lieu de pain ils se nourrissent de quelques graines sauvages qu'ils détrempent et pétrissent avec le lait de leur bétail. Ils ont des troupeaux de chameaux, de moutons et de chèvres qu'ils mènent paître çà et là dans les lieux où ils trouvent de l'herbe ; ils y plantent leurs tentes qui sont faites de poil de chèvre, et ils y demeurent avec leurs femmes et leurs enfans, jusqu'à ce que l'herbe soit mangée, après quoi ils décampent pour aller en chercher ailleurs. Avec une manière de vivre

aussi dure et une nourriture aussi simple, les Arabes ne laissent pas d'être très-robustes et très-forts ; ils sont même d'une assez grande taille et assez bien faits, mais ils ont le visage et le corps brûlés de l'ardeur du soleil, car la plupart vont tout nus ou ne portent qu'une mauvaise chemise. Ceux des côtes de l'Arabie heureuse et de l'île de Socotora sont plus petits, ils ont le teint couleur de cendre ou fort basané, et ils ressemblent pour la forme aux Abyssins. Les Arabes sont dans l'usage de se faire appliquer une couleur bleue foncée aux bras, aux lèvres et aux parties les plus apparentes du corps ; ils mettent cette couleur par petits points, et la font pénétrer dans la chair avec une aiguille faite exprès ; la marque en est ineffaçable. Cette coutume singulière se trouve chez les Nègres qui ont eu commerce avec les Mahométans.

Chez les Arabes qui demeurent dans

les déserts sur les frontières de Tremecen et de Tunis, les filles pour paroître plus belles, se font des chiffres de couleur bleue sur tout le corps avec la pointe d'une lancette et du vitriol, et les Africaines en font autant à leur exemple, mais non pas celles qui demeurent dans les villes, car elles conservent la même blancheur de visage avec laquelle elles sont venues au monde; quelques-unes seulement se peignent une petite fleur ou quelque autre chose aux joues, au front ou au menton, avec de la fumée de noix de galle et du safran, ce qui rend la marque fort noire : elles se noircissent aussi les sourcils. La Boullaye dit que les femmes des Arabes du désert ont les mains, les lèvres et le menton peints de bleu; que la plupart ont des anneaux d'or ou d'argent au nez, de trois pouces de diamètre; qu'elles sont assez laides, parce qu'elles sont perpétuellement au soleil, mais qu'elles naissent

blanches; que les jeunes filles sont très-agréables ; qu'elles chantent sans cesse, et que leur chant n'est pas triste comme celui des Turques ou des Persanes, mais qu'il est bien plus étrange, parce qu'elles poussent leur haleine de toute leur force, et qu'elles articulent extrêmement vîte.

« Les princesses et les dames arabes, » dit un autre voyageur, qu'on m'a » montrées par le coin d'une tente, » m'ont paru fort belles et bien faites : » on peut juger par celles-ci et par ce » qu'on m'en a dit, que les autres ne le » sont guère moins : elles sont blanches » parce qu'elles sont toujours à couvert » du soleil. Les femmes du commun sont » extrêmement hâlées ; outre la couleur » brune et basanée qu'elles ont naturel- » lement, je les ai trouvées fort laides » dans toute leur figure, et je n'ai rien » vu en elles que les agrémens ordinai- » res qui accompagnent une grande jeu- » nesse. Ces femmes se piquent les lè-

» vres avec des aiguilles, et mettent
» par-dessus de la poudre à canon mê-
» lée avec du fiel de bœuf, qui pénètre
» la peau et les rend bleues et livides
» pour tout le reste de leur vie; elles
» font de petits points de la même fa-
» çon aux coins de leur bouche, aux
» côtés du menton et sur les joues; elles
» noircissent le bord de leurs paupiè-
» res d'une poudre noire composée
» avec de la tutie, et tirent une ligne
» de ce noir au-dehors du coin de l'œil
» pour le faire paroître plus fendu; car
» en général la principale beauté des
» femmes de l'orient est d'avoir de
» grands yeux noirs bien ouverts et
» relevés à fleur de tête. Les Arabes
» expriment la beauté d'une femme en
» disant qu'elle a les yeux d'une ga-
» zelle : toutes leurs chansons amou-
» reuses ne parlent que des yeux noirs
» et des yeux de gazelle, et c'est à cet
» animal qu'ils comparent toujours leurs
» maîtresses; effectivement il n'y a

» rien de si joli que ces gazelles ; on voit
» sur-tout en elles une certaine crainte
» innocente qui ressemble fort à la pu-
» deur et à la timidité d'une jeune fille.
» Les dames et les nouvelles mariées
» noircissent leurs sourcils et les font
» joindre sur le milieu du front ; elles
» se piquent aussi les bras et les mains,
» formant plusieurs sortes de figures
» d'animaux, de fleurs, &c. Elles se pei-
» gnent les ongles d'une couleur rou-
» geâtre, et les hommes peignent aussi
» de la même couleur les crins et la
» queue de leurs chevaux ; elles ont les
» oreilles percées en plusieurs endroits
» avec autant de petites boucles et d'an-
» neaux ; elles portent des bracelets
» aux bras et aux jambes ».

Les Arabes ont tous la même reli-
gion sans avoir les mêmes mœurs ; les
uns habitent dans des villes ou villa-
ges ; les autres sous des tentes en fa-
milles séparées. Ceux qui habitent les
villes, travaillent rarement en été de-

puis les onze heures du matin jusqu'à trois heures du soir, à cause de la grande chaleur ; pour l'ordinaire ils emploient ce temps à dormir dans un souterrain où le vent vient d'en-haut par une espèce de tuyau pour faire circuler l'air. Les Arabes tolèrent toutes les religions, et en laissent le libre exercice aux Juifs, aux Chrétiens, aux Banians ; ils sont plus affables pour les étrangers, plus hospitaliers, plus généreux que les Turcs. Quand ils sont à table, ils invitent ceux qui surviennent à manger avec eux ; au contraire, les Turcs se cachent pour manger, crainte d'inviter ceux qui pourroient les trouver à table.

La coiffure des femmes arabes, quoique simple, est galante ; elles sont toutes à demi ou au quart voilées. Le vêtement du corps est encore plus piquant ; ce n'est qu'une chemise sur un léger caleçon, le tout brodé ou garni d'agrémens de différentes couleurs ;

elles se peignent les ongles de rouge, les pieds et les mains de jaune-brun, et les sourcils et le bord des paupières de noir : celles qui habitent la campagne dans les plaines, ont le teint et la peau du corps d'un jaune foncé; mais dans les montagnes on trouve de jolis visages, même parmi les paysannes. L'usage de l'inoculation, si nécessaire pour conserver la beauté, est ancien et pratiqué avec succès en Arabie; les pauvres Arabes-Bedouins, qui manquent de tout, inoculent leurs enfans avec une épine, faute de meilleurs instrumens.

En général, les Arabes sont fort sobres, et même ils ne mangent pas de tout, à beaucoup près, soit superstition, soit faute d'appétit; ce n'est pas néanmoins délicatesse de goût, car la plupart mangent des sauterelles; depuis Babel-Mandel jusqu'à Bara, on enfile les sauterelles pour les porter au marché. Ils broyent leur blé entre deux

pierres, dont la supérieure se tourne avec la main. Les filles se marient de fort bonne heure, à neuf, dix et onze ans dans les plaines; mais dans les montagnes les parens les obligent d'attendre quinze ans.

« Les habitans des villes arabes, dit M. Nierburh, sur-tout de celles qui sont situées sur les côtes de la mer ou sur la frontière, ont, à cause de leur commerce, tellement été mêlés avec les étrangers, qu'ils ont perdu beaucoup de leurs mœurs et coutumes anciennes, mais les Bedouins, les vrais Arabes, qui ont toujours fait plus de cas de leur liberté que de l'aisance et des richesses, vivent en tribus séparées, sous des tentes, et gardent encore la même forme de gouvernement, les même mœurs et les mêmes usages qu'avoient leurs ancêtres dès les temps les plus reculés. Ils appellent en général tous leurs nobles *schechs* ou *schæch*; quand ces schechs sont trop foibles pour

se défendre contre leurs voisins, ils s'unissent avec d'autres, et choisissent un d'entr'eux pour leur grand chef. Plusieurs des grands élisent enfin, de l'aveu des petits schechs, un plus puissant encore, qu'ils nomment *schec-helkbir* ou *scheches-schiñch*, et alors la famille de ce dernier donne son nom à toute la tribu..... L'on peut dire qu'ils naissent tous soldats, et qu'ils sont tous pâtres. Les chefs des grandes tribus ont beaucoup de chameaux qu'ils emploient à la guerre, au commerce, &c. les petites tribus élèvent des troupeaux de moutons... les schechs vivent sous des tentes, et laissent le soin de l'agriculture et des autres travaux pénibles à leurs sujets, qui logent dans de misérables huttes. Ces Bedouins accoutumés à vivre en plein air, ont l'odorat très-fin : les villes leur plaisent si peu, qu'ils ne comprennent pas comment des gens qui se piquent d'aimer la propreté, peuvent vivre au

milieu d'un air si impur. . . Parmi ces peuples, l'autorité reste dans la famille du grand ou petit schech qui règne sans qu'ils soient assujétis à en choisir l'aîné ; ils élisent le plus capable des fils ou des parens pour succéder au gouvernement ; ils paient très-peu ou rien à leurs supérieurs. Chacun des petits schechs porte la parole pour sa famille, et il en est le chef et le conducteur : le grand schech est obligé par-là de les regarder plus comme ses alliés que commes ses sujets ; car si son gouvernement leur déplaît, et qu'ils ne puissent pas le déposer, ils conduisent leurs bestiaux dans la possession d'une autre tribu, qui d'ordinaire est charmée d'en fortifier son parti. Chaque petit schech est intéressé à bien diriger sa famille, s'il ne veut pas être déposé ou abandonné.... Jamais ces Bedouins n'ont pu être entièrement subjugués par des étrangers.... mais les Arabes d'auprès de Bagdad, Mosul, Orfa, Damask et

Haleb, sont en apparence soumis au sultan ».

Nous pouvons ajouter à cette relation de M. Nierburh, que toutes les contrées de l'Arabie, quoique fort éloignées les unes des autres, sont également sujettes à de grandes chaleurs, et jouissent constamment du ciel le plus serein; et que tous les monumens historiques attestent que l'Arabie étoit peuplée dès la plus haute antiquité. Les Arabes, avec une assez petite taille, un corps maigre, une voix grêle, ont un tempérament robuste, le poil brun, le visage basané, les yeux noirs et vifs, une physionomie ingénieuse, mais rarement agréable : ils attachent de la dignité à leur barbe, parlent peu, sans gestes, sans s'interrompre, sans se choquer dans leurs expressions; ils sont flegmatiques, mais redoutables dans la colère; ils ont de l'intelligence, et même de l'ouverture pour les sciences, qu'ils cultivent peu; ceux de nos

jours n'ont aucun monument de génie. Le nombre des Arabes établis dans le désert, peut monter à deux millions; leurs habits, leurs tentes, leurs cordages, leurs tapis, tout se fait avec la laine de leurs brebis, le poil de leurs chameaux et de leurs chèvres.

Les Arabes, quoique flegmatiques, le sont moins que leurs voisins les Egyptiens. M. le chevalier Bruce, qui a vécu long-temps chez les uns et chez les autres, m'assure que les Egyptiens sont beaucoup plus sombres et plus mélancoliques que les Arabes, qu'ils se sont fort peu mêlés les uns avec les autres, et que chacun de ces deux peuples conserve séparément sa langue et ses usages.

Au reste tous les Arabes sont jaloux de leurs femmes, et quoiqu'ils les achètent ou qu'ils les enlèvent, ils les traitent avec douceur, et même avec quelque respect.

Les Egyptiens qui sont si voisins des

Arabes, qui ont la même religion, et qui sont, comme eux, soumis à la domination des Turcs, ont cependant des coutumes fort différentes de celles des Arabes; par exemple, dans toutes les villes et villages le long du Nil on trouve des filles destinées aux plaisirs des voyageurs, sans qu'ils soient obligés de les payer ; c'est l'usage d'avoir des maisons d'hospitalité toujours remplies de ces filles, et les gens riches se font en mourant un devoir de piété de fonder ces maisons et de les peupler de filles qu'ils font acheter dans cette vue charitable; lorsqu'elles accouchent d'un garçon, elles sont obligées de l'élever jusqu'à l'âge de trois ou quatre ans, après quoi elles le portent au patron de la maison ou à ses héritiers, qui sont obligés de recevoir l'enfant, et qui s'en servent dans la suite comme d'un esclave ; mais les petites filles restent toujours avec leur mère, et servent ensuite à les remplacer. Les Egyptien-

nes sont fort brunes, elles ont les yeux vifs; leur taille est au-dessous de la médiocre : la manière dont elles sont vêtues n'est point du tout agréable, et leur conversation est fort ennuyeuse; au reste elles font beaucoup d'enfans, et quelques voyageurs prétendent que la fécondité occasionnée par l'inondation du Nil ne se borne pas à la terre seule, mais qu'elle s'étend aux hommes et aux animaux; ils disent qu'on voit, par une expérience qui ne s'est jamais démentie, que les eaux nouvelles rendent les femmes fécondes, soit qu'elles en boivent, soit qu'elles se contentent de s'y baigner; que c'est dans les premiers mois qui suivent l'inondation, c'est-à-dire aux mois de juillet et d'août, qu'elles conçoivent ordinairement, et que les enfans viennent au monde dans les mois d'avril et de mai : qu'à l'égard des animaux, les vaches portent presque toujours deux veaux à la fois, les brebis deux agneaux, &c.

On ne sait pas trop comment concilier ce que nous venons de dire de ces bénignes influences du Nil, avec les maladies fâcheuses qu'il produit, car M. Granger dit que l'air de l'Egypte est mal-sain, que les maladies des yeux y sont très-fréquentes, et si difficiles à guérir que presque tous ceux qui en sont attaqués perdent la vue ; qu'il y a plus d'aveugles en Egypte qu'en aucun autre pays, et que dans le temps de la crue du Nil la plupart des habitans sont attaqués de dyssenteries opiniâtres, causées par les eaux de ce fleuve, qui dans ce temps-là sont fort chargées de sels.

Quoique les femmes soient communément assez petites en Egypte, les hommes sont ordinairement de haute taille. Les uns et les autres sont, généralement parlant, de couleur olivâtre ; et plus on s'éloigne du Caire en remontant, plus les habitans sont basanés, jusque-là que ceux qui sont aux confins

de la Nubie, sont presque aussi noirs que les Nubiens mêmes. Les défauts les plus naturels aux Egyptiens, sont l'oisiveté et la poltronnerie; ils ne font presque autre chose tout le jour que boire du café, fumer, dormir, ou demeurer oisifs en une place, ou causer dans les rues; ils sont fort ignorans, et cependant pleins d'une vanité ridicule. Les Coptes eux-mêmes ne sont pas exempts de ces vices, et quoiqu'ils ne puissent pas nier qu'ils n'ayent perdu leur noblesse, les sciences, l'exercice des armes, leur propre histoire et leur langue même, et que d'une nation illustre et vaillante ils ne soient devenus un peuple vil et esclave, leur orgueil va néanmoins jusqu'à mépriser les autres nations, et à s'offenser lorsqu'on leur propose de faire voyager leurs enfans en Europe, pour y être élevés dans les sciences et dans les arts.

FIN DU TOME PREMIER.

M E.

aussi noirs
Les défauts
tiens, sont
; ils ne font
le jour que
nir, ou de-
, ou causer
gnorans, et
ité ridicule.
ne sont pas
uoiqu'ils ne
yent perdu
, l'exercice
oire et leur
nation il-
oient deve-
e, leur or-
à mépriser
fenser lors-
re voyager
our y être
ns les arts.

M I E R.